100
ES D'ŒUVRE
qu'il faut
LIRE



SCHILLER

Schiller

Guillaume Tell

PRIX
0.30 c

anger : 0.40 c.

GUILLAUME TELL

F. SCHILLER

ALLAMA IQBAL LIBRARY
7134

GUILLAUME TELL

DRAME EN CINQ ACTES

CENSORED

JAMMU & KASHMIR UNIVERSITY
LIBRARY
No. 7134
Date 25-9-53
SRINAGAR

St-82
STO1
P91

EDITIONS NILSSON
7, RUE DE LILLE
PARIS

SCHILLER.

(1759—1805)

Né le 10 novembre 1759 à Marbach, Schiller fut d'abord destiné à la théologie, puis il entra à l'école des Charles (Karlsschule) où il fit son droit et sa médecine, qu'il abandonna vite pour s'adonner exclusivement à la littérature. En 1782, il fit paraître Les Brigands, *pièce à thèse;* La Conjuration de Fiesque, L'Intrigue et L'Amour, Don Carlos (1787). *Puis, il écrivit* l'Histoire de la guerre de trente ans, *sorte de philosophie de l'histoire, et donna à la scène des drames historiques:* Marie Stuart, La Pucelle d'Orléans, Wallenstein, Guillaume Tell, La Fiancée de Messine. *Il mourut le 9 mai 1805.*

Schiller a mis à la scène dans Guillaume Tell *le dramatique épisode de l'affranchissement de la Suisse.*

Guillaume Tell *est le héros national, le libérateur de ce vaillant petit peuple qui a su conserver jusqu'à nos jours, depuis la mort de Gessler, le tyran autrichien, sa fière liberté et sa noble indépendance.*

Guillaume Tell *refuse d'obéir au bailli Gessler qui veut lui faire saluer son chapeau et qui, pour son refus, le condamne à tirer une pomme sur la tête de son fils.*

Amené prisonnier dans une barque, Guillaume Tell, *à la faveur d'une tempête, s'évade, repousse du pied la barque où il se trouvait avec ses gardes, s'enfuit et tue Gessler dans un guet-apens.*

Le drame de Schiller, vigoureusement conduit, rempli d'un souffle patriotique sublime, se passe dans le décor merveilleux de ce lac des quatre Cantons où se reflètent les montagnes vertes et blanches. C'est dans cette œuvre dramatique que Schiller a fait le mieux valoir son génie de poète et de peintre.

Guillaume Tell, *dit M. de Barante, est fait pour être représenté en plein air devant tout un peuple, au milieu de l'enthousiasme public. Ce drame est animé partout du souffle puissant de l'inspiration qui vivifie l'ensemble aussi bien que les parties. L'auteur a embrassé son sujet non seulement de toutes les forces de son esprit, mais encore de tout son coeur. Dans aucun de ses drames, Schiller n'est moins violent et plus fort, moins excessif et plus grand, plus sûr et plus maître de lui-même.*

Ce chef-d'œuvre est l'expression la plus directe, la plus intense et la plus belle de l'âme de la Suisse.

GUILLAUME TELL.

PERSONNAGES.

HERMANN GESSLER, gouverneur pour l'empereur à Schwitz et à Uri.
WERNER, baron d'Attinghausen, seigneur banneret.
ULRICH DE RUDENZ, son neveu.

WERNER STAUFFACHER,
CONRAD HUNN,
ITEL-REDING,
JEAN AUF-DER-MAUER,
JORG DE HOFE,
ULRICH DE SCHMIDT,
JOST DE WEILER,
} citoyens de Schwitz.

WALTER FURST,
GUILLAUME TELL,
ROSSELMANN, le curé,
PETERMANN, le sacristain.
KUONI, le berger,
WERNI, le chasseur,
RUODI, le pêcheur,
} citoyens d'Uri.

ARNOLD DE MELCHTAL,
CONRAD BAUMGARTEN,
MEIER DE SARNEN,
STRUTH DE WINKELRIED,
NICOLAS DE FLUE,
BURKHARDT DE BUHEL,
ARNOLD DE SEWA,
PFEIFFER DE LUCERNE.
} citoyens d'Unterwald.

KUNZ DE GERSAU.
JENNI, garçon pêcheur.
SEPPI, garçon berger.
GERTRUDE, femme de Stauffacher.
HEDWIGE, femme de Tell, fille de Furst.
BERTHE DE BRUNECK, riche héritière.

HERMENGARDE, MATHILDE, ÉLISABETH, HILDEGARDE. } paysannes.
WALTER, GUILLAUME, } fils de Tell.
FRIESSHARDT, LEUTHOLD, } soldats.
RODOLPHE DE HARRAS, écuyer de Gessler.
JEAN LE PARRICIDE, duc de Souabe.
STUSSI, garde-forêt.
LA TROMPE d'Uri.
UN COURRIER de l'empire.
UN PIQUEUR de corvée.
UN MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES, DES COMPAGNONS, DES MANŒUVRES.
UN CRIEUR PUBLIC.
DES RELIGIEUX.
DES CAVALIERS de Gessler et de Landenberg.
PLUSIEURS CITOYENS, HOMMES ET FEMMES des trois cantons.

ACTE PREMIER.

On voit, au fond du théâtre, les rochers escarpés qui bordent le lac des Quatre-Cantons; en face de Schwitz le lac forme une petite baie qui s'avance dans les terres; une cabane est près de ces bords. Un pêcheur, dans une nacelle, se promène lentement sur l'onde tranquille. Au delà du lac, dans le lointain, on distingue de vertes prairies, des villages et les maisons de Schwitz, qui sont éclairées par les rayons du soleil. A gauche, les pics des montagnes se perdent dans les nuages; à droite et dans l'éloignement, des montagnes de glace terminent l'horizon. Avant le lever du rideau, l'on entend le Ranz-des-Vaches auquel se mêlent les sonnettes mélodieuses des troupeaux. Cette harmonie se prolonge encore quelque temps après le lever du rideau.

SCÈNE I.

LE JEUNE PÊCHEUR, UN BERGER, UN CHASSEUR des Alpes.

LE JEUNE PÊCHEUR *chante dans sa nacelle sur l'air du Ranz-des-Vaches.* Les eaux du lac étaient calmes, et invitaient à s'y baigner; le pêcheur sommeillait sur la verdure du rivage; alors des sons aussi doux que la flûte, ou que la voix des anges dans le paradis, retentissaient à son oreille; et comme il se réveille dans une douce volupté, l'onde monte jusqu'à son sein, et une voix douce qui sort du fond des eaux lui dit: Cher enfant, tu m'appartiens; je t'ai surpris sommeillant, et je t'entraîne en mon séjour.

LE BERGER, *sur la montagne, chante sur une variation du Ranz-des-Vaches.* Adieu, belles prairies, prairies dorées par le soleil; l'été fuit, les troupeaux se séparent. Nous les ramènerons, et nous revien-

drons sur la montagne quand le coucou redira son cri, quand les chants se feront entendre de nouveau, quand la terre sera parsemée de fleurs printanières, quand les ruisseaux rouleront leurs ondes durant l'heureux mois de mai. Adieu, prairies de la montagne; adieu pâturages dorés par le soleil; l'été fuit, les troupeaux se séparent.

UN CHASSEUR *des Alpes paraît sur le sommet des rochers, et chante une autre variation.* Le tonnerre gronde sur les hauteurs, le sentier rocailleux tremble; mais le chasseur, d'un pied ferme, poursuit sa route effrayante. Il s'avance hardiment sur des plaines de glace, où le printemps n'a jamais fleuri, où jamais aucun abrisseau n'éleva sa tige verdoyante. Sous ses pieds s'étend un océan de nuages; les demeures des hommes ont disparu à ses regards; ce n'est qu'au travers des nues entr'ouvertes qu'il aperçoit le monde; et les campagnes verdoyantes lui paraissent au-dessous de ces vagues brumeuses.

SCÈNE II.

L'aspect change; un bruit sourd retentit dans les montagnes; des éclairs sillonnent les nuages, et jettent leur lueur sur le paysage. RUODI, le pêcheur, sort de sa cabane; WERNI, le chasseur, descend des rochers: KUONI, le berger, s'avance portant sur ses épaules un vase plein de lait; SEPPI, son garçon berger, le suit.

RUODI. Hâte-toi, Jenni; tire ta nacelle à terre. Un orage furieux gronde au loin; et déjà il s'approche de nous. Le pic de Myten s'enveloppe de sa couronne de nuages; un vent froid sort en sifflant de la caverne; je crois la tempête mûre; elle ne tardera pas à nous surprendre.

KUONI. Nous aurons de la pluie, batelier; mes brebis broutent l'herbe d'une dent avide, et mes chiens grattent la terre.

RUODI. La poule d'eau plonge dans le lac, les poissons s'élancent hors des eaux; certainement l'orage est près de nous.

KUONI *au garçon berger*. Seppi, regarde si notre troupeau ne s'est pas dispersé.

SEPPI. J'entends la sonnette de Lisette la brune.

KUONI. Alors aucune ne nous manque; car celle-là est toujours en arrière.

RUODI. Berger, les clochettes de vos bestiaux ont un son fort harmonieux.

WERNI. Et vous avez un beau troupeau. Vous appartient-il, berger?

KUONI. Je ne suis pas si riche; c'est celui de monseigneur d'Attinghausen. Il l'a confié à mes soins.

RUODI. Comme ce collier pare bien le cou de cette vache!

KUONI. Aussi sait-elle qu'elle doit guider le troupeau; et si je lui enlevais ce signe qui la distingue, elle cesserait aussitôt de manger.

RUODI. Quelle folie! Une bête dépourvue de raison . . .

WERNI. Voilà qui est bientôt dit; les animaux ont aussi leur raison; nous le savons assez, nous qui chassons les chamois. Lorsqu'ils paissent dans quelque endroit solitaire, ils placent prudemment un des leurs en sentinelle; celui-ci prête l'oreille au moindre bruit; et quand le chasseur approche, il annonce l'ennemi par un sifflement aigu.

RUODI *au berger*. Rentrez-vous maintenant au village?

KUONI. Oui; la montagne n'offre plus de pâturage.

WERNI. Je vous souhaite un heureux retour, berger.

KUONI. Je forme pour vous le même vœu; on ne revient pas toujours des courses comme les vôtres.

RUODI. Voilà un homme qui s'avance vers nous en toute hâte.

WERNI. Je le reconnais; c'est Baumgarten d'Alzelle.

SCÈNE III.

Les précédents: CONRAD BAUMGARTEN arrive hors d'haleine.

BAUMGARTEN. Au nom du ciel, pêcheur, votre bateau!

RUODI. Eh bien, eh bien! qu'y a-t-il de si pressé?

BAUMGARTEN. Détachez ce bateau, vous me sauverez la vie; passez-moi sur l'autre rive.

KUONI. Ami, qu'avez-vous?

WERNI. Qui donc vous poursuit?

BAUMGARTEN *au pêcheur.* Dépêchez, dépêchez; ils sont déjà sur mes pas... Les cavaliers du gouverneur me poursuivent; s'ils s'emparent de moi, je suis un homme mort.

RUODI. Pourquoi ces cavaliers vous poursuivent-ils?

BAUMGARTEN. Sauvez-moi d'abord; après je vous raconterai tout.

WERNI. Vous êtes taché de sang; que vous est-il arrivé?

BAUMGARTEN. Le bailli de l'empereur, qui réside à Rossberg!...

KUONI. Wolfenschiessen?... Est-ce lui qui vous poursuit?

BAUMGARTEN. Il ne fera plus de mal; je l'ai tué.

TOUS *reculent effrayés.* Que Dieu vous fasse miséricorde!... Qu'avez-vous fait?

BAUMGARTEN. Ce qu'eût fait tout homme libre à ma place. J'ai usé de mon droit, j'ai puni l'homme qui a outragé mon honneur et ma femme.

KUONI. Le bailli a fait outrage à votre honneur?

BAUMGARTEN. S'il n'a pas assouvi sa brutale passion, c'est Dieu et ma hache qui l'en ont empêché.

WERNI. Vous lui avez fendu la tête avec votre hache?

KUONI. De grâce, racontez-nous tout. Vous en avez le temps pendant qu'on détache le bateau du bord.

BAUMGARTEN. J'étais allé couper du bois dans la forêt voisine; tout-à-coup j'aperçois ma femme qui accourt à moi agitée d'une frayeur mortelle. — Elle m'apprend que le bailli est chez moi; qu'il a d'abord ordonné de lui préparer un bain, et qu'ensuite il lui a fait d'infâmes propositions. Alors elle s'est échappée pour m'appeler à son secours. A ces mots, je suis rentré en courant, et de ma hache je lui ai donné dans le bain la bénédiction qu'il a méritée.

WERNI. Vous avez bien fait. Aucun homme ne peut vous blâmer.

KUONI. Le monstre a donc enfin reçu sa récompense! Depuis longtemps il l'a méritée pour sa conduite envers ceux d'Unterwald.

BAUMGARTEN. Ma vengeance fut bientôt connue; on s'est mis à ma poursuite... Mais pendant que nous parlons, mon Dieu! le temps s'écoule... (*Le tonnerre commence.*)

KUONI. Courage, batelier! faites passer ce brave homme sur l'autre bord.

RUODI. Impossible; une terrible tempête approche; il faut attendre.

BAUMGARTEN. Juste Dieu! je ne puis attendre. Un seul instant de retard me donne la mort.

KUONI, *au batelier.* Essayez, Dieu vous aidera. Nous nous devons mutuellement du secours. Le même malheur peut arriver à chacun de nous. (*Le tonnerre et le mugissement des eaux augmentent.*)

RUODI. Les vents sont déchaînés... vous voyez comme le lac grossit et s'élève. Je ne puis lutter contre les flots et la tempête.

BAUMGARTEN, *embrassant ses genoux.* Craignez que Dieu ne soit aussi impitoyable pour vous que vous l'êtes pour moi.

WERNI. Il y va de sa vie; batelier, laissez-vous émouvoir.

KUONI. Il est père de famille; il a une femme et des enfants.

RUODI. Comment donc? Et n'ai-je pas comme lui une vie à perdre? n'ai-je pas comme lui une femme et des enfants? ... Voyez comme la tempête est terrible, comme les vagues s'élancent en tourbillons, comme les eaux mugissent jusque dans les profondeurs de l'abîme. — Je voudrais de tout mon cœur sauver ce brave homme; mais c'est de toute impossibilité. Vous le voyez vous-même.

BAUMGARTEN. Faut-il donc que je tombe au pouvoir de mes ennemis, lorsque le rivage du salut est en face de moi! Oui, le voilà; mes regards peuvent l'atteindre, on y peut entendre ma voix; le bateau qui peut m'y transporter est ici, et il faut que je reste ici sans secours et sans espoir.

KUONI. Regarde, quelqu'un s'approche.

WERNI. C'est Guillaume Tell, de Burglen.

SCÈNE IV.

Les précédents; GUILLAUME TELL, avec une arbalète.

TELL. Quel est cet homme qui implore ici du secours?

KUONI. C'est un homme d'Alzellen; il a défendu son honneur, il a frappé à mort Wolfenschiessen, le bailli de l'empereur, qui réside sur le Rossberg. Les cavaliers du gouverneur sont à sa poursuite; il supplie ce pêcheur de le passer à l'autre bord; mais celui-ci refuse; il craint la tempête.

RUODI. Voilà Tell; sa main sait aussi manier l'aviron; qu'il dise, lui, si l'on peut risquer le passage. (*Un violent coup de tonnerre se fait entendre; le lac s'élève en mugissant.*) Dois-je me précipiter dans les gouffres de l'enfer? Non, non; ce serait l'action d'un insensé.

TELL. L'homme généreux ne songe jamais en premier à lui-même. Fiez-vous à Dieu, et sauvez l'opprimé.

RUODI. Il est aisé de donner des conseils lorsqu'on est en sûreté dans le port. Voilà le bateau; le lac est devant vous, essayez.

TELL. Les eaux peuvent se calmer, peuvent avoir pitié de ce malheureux; le gouverneur n'en aura pas. — Allons, batelier; tentez un effort.

LE CHASSEUR et LE BERGER. Sauvez-le! sauvez-le! sauvez-le!

RUODI. Et fût-ce mon frère ou mon propre enfant, cela ne se peut. C'est aujourd'hui la Saint-Simon et la Saint-Jude; le lac s'élance avec fureur, et veut une victime.

TELL. Des paroles inutiles ne feront rien ici. Le temps presse, il faut sauver cet homme. Parle, batelier: veux-tu le passer?

RUODI. Non, non; pas moi.

TELL. Eh bien donc, à la garde de Dieu! A moi le bateau! je veux essayer ce que pourra faire mon faible bras.

KUONI. O brave Tell!

WERNI. C'est une action digne d'un chasseur.

BAUMGARTEN. Tell, vous êtes mon sauveur, mon ange tutélaire.

TELL. Je peux bien vous arracher à la violence du gouverneur; mais il faut un autre secours pour vous arracher à la violence de la tempête. Toujours il vaut mieux se placer sous la main de Dieu que sous celle des hommes. (*Au berger.*) Ami, vous consolerez ma femme, s'il m'arrive ce qui nous doit arriver un jour à tous. J'ai fait ce que je ne pouvais m'empêcher de faire. (*Il saute dans la barque.*)

KUONI *au pêcheur.* Vous êtes un habile pilote; ce que Tell ose faire, vous n'avez pas eu le courage de le tenter.

RUODI. Il y a bien des gens de courage qui ne le hasarderaient pas après lui. Vous ne trouverez pas dans nos montagnes un second Tell.

WERNI, *qui est monté sur les rochers.* Ils sont partis. Dieu te protége, brave Tell! Voyez comme la barque est balancée sur les vagues.

KUONI, *sur le rivage.* Les flots couvrent la barque; je ne l'aperçois plus... Arrêtez; cependant la voilà de nouveau... Oh! avec quelle vigueur cet intrépide batelier fend la lame!

SEPPI. Les cavaliers du gouverneur accourent ici à toute bride!...

KUONI. En effet!... Dieu soit loué!... le secours a été donné à temps.

SCÈNE V.

Les précédents; UNE TROUPE DE CAVALIERS de Landenberg.

PREMIER CAVALIER. Livrez-nous l'assassin que vous avez caché.

SECOND CAVALIER. Il a pris cette route; en vain vous tenteriez de le sauver.

KUONI et RUODI. De qui parlez-vous, cavaliers?

PREMIER CAVALIER, *apercevant la nacelle.* Ah! que vois-je? Diable!

WERNI, *du haut des rochers.* Celui que vous cherchez est-il dans cette nacelle? Vite à cheval! si vous vous hâtez, vous l'atteindrez encore...

SECOND CAVALIER. Malédiction! il s'est échappé.

PREMIER CAVALIER, *au pêcheur et au berger.* Vous l'avez aidé dans sa fuite, vous en porterez la peine. Tombez sur leurs troupeaux, abattez leurs cabanes, mettez-y le feu; brûlez, détruisez tout. (*Ils s'en vont.*)

SEPPI, *s'enfuyant.* O mes agneaux!...

KUONI, *le suivant.* Malheur à moi!... Mon troupeau!...

WERNI, *du haut des rochers.* Les monstres!...

RUODI, *se tordant les mains.* Justice du ciel! quand paraîtra le libérateur de nos montagnes?... (*Il les suit.*)

SCÈNE VI.

La scène se passe à Steinen, canton de Schwitz, devant la maison de Stauffacher, sur la grande route, près d'un pont. Un tilleul est devant la maison.

WERNER STAUFFACHER et PFEIFFER DE LUCERNE entrent en parlant.

PFEIFFER. Oui, oui; je vous le répète, seigneur Stauffacher, ne prêtez pas serment à l'Autriche; du moins si vous pouvez l'éviter. Tenez ferme pour l'empire; montrez-vous toujours inébranlable comme vous l'avez été jusqu'à présent, et que Dieu protége votre antique liberté. (*Il lui serre affectueusement la main, et veut s'en aller.*)

STAUFFACHER. Restez, restez, je vous en prie, jusqu'à ce que ma femme arrive; vous êtes mon hôte à Schwitz comme je suis le vôtre à Lucerne.

PFEIFFER. Je vous remercie; il faut que je sois rendu aujourd'hui à Gersau . . . Quelles que soient l'insolence et les exactions de vos gouverneurs, croyez-moi, supportez tout avec patience. Tout peut changer; d'un moment à l'autre un nouvel empereur peut être élevé sur le trône; mais si vous appartenez une fois à l'Autriche, vous lui appartiendrez pour toujours. (*Il sort; Stauffacher le regarde d'un air inquiet. Il s'assied sur un banc placé sous le tilleul.*)

SCÈNE VII.

STAUFFACHER, GERTRUDE, sa femme. Elle l'aperçoit dans cette position, s'avance vers lui, et l'observe quelque temps en silence.

GERTRUDE. Pourquoi si soucieux, mon ami? Je ne te reconnais plus. Voilà déjà bien des jours que j'observe en silence qu'une sombre mélancolie obscurcit ton front. Un chagrin secret oppresse ton cœur. Confie-le-moi; je suis ta fidèle épouse, et je réclame la moitié de tes peines. (*Stauffacher lui tend la main, et garde le silence.*) Qui peut

attrister ainsi ton cœur? dis-le-moi... Le ciel a béni ton labeur, ta propriété s'accroît tous les jours, tes greniers sont pleins, et tes nombreux troupeaux, et tes beaux chevaux, qui sont si bien soignés et dont le poil est si luisant, sont heureusement revenus des montagnes pour passer l'hiver dans de larges étables. Voilà ta maison, elle est aussi riche qu'un noble manoir; elle est nouvellement construite, et d'un bois de brin neuf et choisi; la charpente en est soignée; l'équerre en a disposé toutes les parties; de nombreuses fenêtres y répandent une clarté brillante. Elle est peinte avec des écussons de diverses couleurs, sur lesquels sont inscrites de sages sentences; le passant s'arrête pour les lire et en admirer le sens profond.

STAUFFACHER. Oui, cette maison est bien construite, et solidement charpentée... mais hélas! le terrain sur lequel nous avons bâti ne l'est pas assez.

GERTRUDE. Mon Werner, dis-moi, qu'entends-tu par là?

STAUFFACHER. J'étais dernièrement assis sous ce tilleul comme je le suis à cette heure, et je songeais avec plaisir que ma belle maison était achevée, quand tout-à coup le gouverneur arriva de Kussnacht, son château, escorté d'une troupe de cavaliers. Il s'arrêta devant cette maison, et la regarda avec étonnement. Je me levai précipitamment, et j'allai, comme il convenait, me présenter avec respect devant celui qui représente en notre pays la puissance souveraine de l'empereur. A qui est cette maison? demanda-t-il méchamment; car il le savait bien. Mais après un instant de réflexion, je lui répondis ainsi: Cette maison, seigneur gouverneur, appartient à sa majesté l'empereur, mon maître et le vôtre, et je la tiens en fief. „J'exerce le pouvoir, reprit-il, à la place de l'empereur, et je ne veux pas que des paysans bâtissent ici de leur propre chef, et qu'ils vivent aussi librement que s'ils étaient les maîtres de cette terre. Je

saurai vous empêcher de faire ce qui vous est défendu." En disant cela, il s'éloigna d'ici d'un air menaçant, et me laissa rempli de tristesse, songeant aux paroles sorties de la bouche de ce méchant homme.

GERTRUDE. Mon cher époux et maître, voudrais-tu écouter les conseils raisonnables de ta femme? Je me glorifie d'être fille du noble Iberg, de cet homme si célèbre par son expérience. Souvent mes sœurs et moi, assises et filant notre quenouille, nous passions les longues soirées d'hiver avec les principaux du peuple, qui s'assemblaient chez mon père. Là, ils lisaient les chartres des anciens empereurs, et leurs sages entretiens avaient pour but le bien-être du pays. J'écoutais attentivement plusieurs de leurs graves discours, et les projets des gens habiles, et les souhaits des gens de bien. J'en ai encore conservé le souvenir dans mon cœur. Ainsi écoute-moi, et réfléchis sur ce que je vais te dire; car ce qui t'attriste, vois-tu, j'en suis instruite depuis longtemps. Le gouverneur te hait, et voudrait bien te nuire, parce que tu es un obstacle au dessein qu'il a de soumettre les gens de Schwitz à la nouvelle maison impériale, tandis qu'ils persistent, à l'exemple de leurs dignes aïeux, à vouloir faire partie de l'empire. N'est-il pas vrai, Werner? dis-le, si je me trompe.

STAUFFACHER. Il est vrai; tel est le motif de la haine de Gessler contre moi.

GERTRUDE. Il te porte envie parce que tu as le bonheur de vivre en homme libre sur ton propre héritage, tandis que lui il n'en eut jamais. Tu tiens cette maison en fief de l'empereur et de l'empire; tu peux prouver que tu la possèdes à aussi bon titre que les princes de l'empire possèdent leurs propres Etats; tu ne reconnais au-dessus de toi aucun autre seigneur que le premier de la chrétienté. Lui, il n'est que le fils cadet de sa maison; il ne possède rien autre chose que sa cape de chevalier; il regarde d'un œil jaloux et avec un

sentiment de haine le bonheur des honnêtes gens. Depuis longtemps il a juré votre ruine; cependant vous avez été jusqu'ici préservé; voulez-vous attendre qu'il ait accompli ses mauvais desseins? L'homme prudent prend les devants.

STAUFFACHER. Qu'y a-t-il à faire?

GERTRUDE, *se rapprochant de lui.* Ecoute donc mes conseils. Tu sais combien tous les hommes de bien de Schwitz gémissent de l'avarice et de la cruauté du gouverneur; sans doute de l'autre côté du lac, dans Uri et dans Unterwald, on pense de même. Ils sont las d'être opprimés sous un joug de fer, et Landenberg commande aux habitants de l'autre rive aussi rudement qu'à nous Gessler; il ne vient pas ici une barque de pêcheurs qui ne nous apprenne quelque nouvelle violence, quelque nouvelle injustice des gouverneurs. C'est pourquoi il serait bon que quelques uns de vous, de ceux qui pensent bien, se réunissent tranquillement pour aviser aux moyens de se délivrer de l'oppression; je pense que Dieu ne vous abandonnerait pas et serait favorable à la cause de la justice. N'avez-vous pas dans Uri quelque hôte, quelque ami à qui vous puissiez ouvrir votre cœur avec confiance?

STAUFFACHER. J'y connais beaucoup de braves gens, de vassaux riches et puissants qui sont mes amis, et qui me sont tous dévoués. (*Il se lève.*) Femme! quel concours orageux de pensées périlleuses tu viens d'exciter dans mon tranquille cœur! tu as fait entrer la lumière du jour dans mon âme, et ce que je m'interdisais de penser, ta bouche imprudente vient de le prononcer légèrement. As-tu bien pensé à ce que tu me conseilles? Tu appelles dans cette paisible vallée la discorde farouche et le bruit des armes; un peuple de faibles bergers va entreprendre, quoi? de combattre contre le maître du monde? Ils n'attendent que ce prétexte pour répandre sur cette malheureuse terre les hordes féroces de leurs soldats, pour y

exercer les droits du vainqueur, et sous l'apparence d'un juste châtiment, déchirer nos vieilles lettres de franchise.

GERTRUDE. Vous aussi vous êtes des hommes! Vous savez manier des haches, et Dieu aide l'homme courageux.

STAUFFACHER. O femme! la guerre est un fléau terrible et redoutable. Les troupeaux ainsi que le berger deviennent sa proie.

GERTRUDE. Nous devons supporter les maux que le ciel nous envoie, mais un noble cœur ne peut supporter l'injustice.

STAUFFACHER. Cette maison que nous venons de construire, te plaît, la guerre inexorable la réduira en cendres.

GERTRUDE. Si je savais mon cœur tant attaché aux biens de ce monde, de mes propres mains j'y mettrais le feu.

STAUFFACHER. Tu crois à l'humanité des hommes... l'enfant au berceau n'est point épargné par la guerre.

GERTRUDE. L'innocence a un ami en Dieu! Werner, regarde en avant, et non pas derrière toi.

STAUFFACHER. Nous autres hommes, nous pouvons mourir en combattant vaillamment; mais vous, quel sort sera le vôtre?

GERTRUDE. Le plus faible a aussi son dernier refuge... En me précipitant du haut de ce pont je serai libre.

STAUFFACHER *la serre dans ses bras.* Celui qui presse un tel cœur sur son sein, celui-là peut combattre avec joie pour ses possessions et pour le foyer de ses pères. De ce pas je me rends à Uri; là j'ai un ami hospitalier en Walter Furst; il pense comme moi sur le malheur des temps. Je trouverai là aussi le noble banneret d'Attinghausen; quoique issu d'une noble race, il aime le peuple et respecte nos anciens usages. Tous les trois nous tiendrons conseil ensemble sur les moyens de nous défendre contre les tyrans de la

patrie. Adieu . . . et pendant que je serai absent, gouverne la maison avec sagesse. Au pèlerin qui entreprend un saint voyage, au moine pieux qui quête pour son couvent, donne avec largesse, et qu'ils ne manquent de rien en partant. La maison de Stauffacher n'est point cachée, elle est placée sur la grande route, et offre un toit hospitalier à tous les voyageurs qui le réclament. (*Tandis qu'ils s'éloignent dans le fond, arrivent sur le devant de la scène Guillaume Tell et Baumgarten.*)

SCÈNE VIII.

GUILLAUME TELL, BAUMGARTEN.

TELL. Maintenant vous n'avez plus besoin de moi. Entrez dans cette maison (*il indique la maison de Stauffacher*), c'est la demeure de Stauffacher, le père des opprimés. — Mais regardez, le voici lui-même. Venez, suivez-moi. (*Ils vont à la rencontre de Stauffacher.*) *La scène change.*

SCÈNE IX.

Le théâtre représente une place publique près d'Altdorf. Sur une espèce de colline au fond de la scène, on est occupé à bâtir un fort; les travaux sont déja assez avancés pour que l'ensemble de l'édifice se dessine: la partie la plus reculée est terminée; sur le devant on travaille encore, des échafauds sont établis. Les ouvriers y montent et descendent; un couvreur est occupé sur la partie la plus élevée du toit. Tout est en mouvement pour le travail.

LE PIQUEUR DE LA CORVÉE, LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRES, DES COMPAGNONS, DES MANOEUVRES.

LE PIQUEUR, *avec son bâton excite les ouvriers au travail.* Allons; vivement; pas de repos; apportez la chaux, les pierres, le mortier. Quand monseigneur le gouverneur viendra, qu'il voie au moins que la besogne avance. Vous n'allez qu'à pas de tortue. (*A deux ouvriers qui portent des pierres.*) Est-ce que vous appelez cela être chargé? —

Voulez-vous bien porter vite le double? — Comme ces fainéants volent leur salaire!

PREMIER COMPAGNON. Il est pourtant bien dur, de transporter nous-mêmes les pierres pour notre servitude et nos cachots.

LE PIQUEUR. Que murmurez-vous là? Ah! quel mauvais garnement que ce peuple! Il n'est bon qu'à traire les vaches et à fainéantiser sur les montagnes.

UN VIEILLARD *se repose.* Je n'en puis plus.

LE PIQUEUR *le secouant.* Allons, vivement, camarade, à l'ouvrage.

PREMIER COMPAGNON. Vous n'avez donc pas d'entrailles, de vouloir forcer à ce pénible travail, un vieillard qui peut à peine se trainer lui-même.

LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRES ET PLUSIEURS COMPAGNONS. Cela crie vengeance!

LE PIQUEUR. Mêlez-vous de vos affaires; je fais mon devoir.

SECOND COMPAGNON. Piqueur, comment se nommera le fort que nous construisons?

LE PIQUEUR. Servitude d'Uri, sera son nom; car sous ce joug on vous fera baisser vos têtes.

LES COMPAGNONS. Servitude d'Uri!...

LE PIQUEUR. Eh bien! qu'y a-t-il là qui vous fasse rire?

SECOND COMPAGNON. C'est avec cette bicoque que vous prétendez subjuguer Uri?

PREMIER COMPAGNON. Voyons, combien de pareilles taupinières il faudrait entasser l'une sur l'autre pour atteindre la hauteur de la plus petite montagne d'Uri. (*Le piqueur se retire dans le fond de la scène*).

LE TAILLEUR DE PIERRES. Je jetterai dans la plus profonde mer le marteau qui m'aura servi pour élever cet édifice de malédiction.

SCÈNE X.

Les précédents; GUILLAUME TELL, STAUFFACHER.

STAUFFACHER. Ah! pourquoi ai-je vécu? Voir de pareilles choses!

TELL. Il n'y a pas de sûreté ici. Allons plus loin.

STAUFFACHER. Suis-je bien dans Uri, sur une terre de liberté?

LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRES. Ah! maître, si vous aviez seulement vu les caveaux construits sous la tour... Croyez-moi, celui qui les habitera n'entendra plus le cri matinal du coq.

STAUFFACHER. O mon Dieu!

LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRES. Voyez ces bastions, voyez ces contre-forts, ils semblent bâtis comme pour l'éternité.

TELL. Ce que la main de l'homme a construit, la main de l'homme peut le renverser... (*Montrant les montagnes.*) Voilà la forteresse de la liberté que Dieu vous a construite. (*On entend un tambour.*)

SCÈNE XI.

Les précédents; des hommes portent un chapeau placé sur une perche, UN CRIEUR PUBLIC marche derrière eux, DES FEMMES et DES ENFANTS suivent en foule.

PREMIER COMPAGNON. Pourquoi ce tambour? écoutons!

LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRES. Pourquoi cette bouffonnerie de carnaval, et que signifie ce chapeau?

LE CRIEUR. Au nom de l'empereur, écoutez!

LES COMPAGNONS. Silence! écoutons.

LE CRIEUR. Habitants d'Uri, vous voyez ce chapeau? On va le placer au haut d'une longue perche au milieu d'Altdorf, dans l'endroit le plus apparent; et telle est la volonté du gouverneur que vous rendiez à ce chapeau les mêmes honneurs qu'à lui-même. Il vous est ordonné de fléchir le genou et de vous découvrir la tête en passant devant. C'est ainsi que le roi reconnaîtra ceux qui lui sont soumis. Celui qui méprisera cet ordre sera livré corps et biens au pouvoir du roi. (*Un rire général éclate parmi le peuple; le tambour bat et la foule s'éloigne.*)

PREMIER COMPAGNON. Qu'est-ce qu'il vient donc d'imaginer, le gouverneur? c'est incroyable! Il faut que nous rendions hommage à un chapeau?... Dites, a-t-on jamais rien vu de semblable?

LE TAILLEUR DE PIERRES. Nous, plier le genou devant un chapeau! Prétend-il se moquer des gens sérieux et respectables?

PREMIER COMPAGNON. Encore si c'était la couronne impériale! mais c'est le chapeau autrichien, tel que je l'ai vu au-dessus du trône où nous allons prêter hommage.

LE TAILLEUR DE PIERRES. Le chapeau autrichien!... Prenons-y garde, c'est un piège pour nous livrer à l'Autriche.

LES COMPAGNONS. Aucun homme d'honneur ne se soumettra à cette ignominie.

LE TAILLEUR DE PIERRES. Venez, et prenons conseil entre nous. (*Ils se retirent dans le fond du théâtre. — Tell et Stauffacher reviennent sur le devant de la scène.*)

TELL. Eh bien, vous savez maintenant à quoi vous en tenir; adieu, maître Werner.

STAUFFACHER. Où allez-vous? ne vous éloignez pas si promptement.

TELL. Ma maison a besoin de son chef. Adieu.

STAUFFACHER. Mon cœur oppressé veut s'épancher avec vous.

TELL. Un cœur oppressé ne s'allége pas par des paroles.

STAUFFACHER. Mais des paroles peuvent conduire à des actions.

TELL. Ce qu'il nous reste à faire, c'est de prendre patience et de nous taire.

STAUFFACHER. Peut-on supporter ce qui est insupportable?

TELL. Ceux qui gouvernent vite ne gouvernent pas longtemps. Quand l'autan s'élève en fureur, on éteint les feux; les barques cherchent à la hâte un refuge, et le tourbillon terrible passe sur la terre sans laisser de traces de ravage. Que

chacun vive tranquille chez soi; on laisse volontiers en paix les hommes qui sont paisibles.

STAUFFACHER. Vous le croyez?

TELL. Le serpent ne lance son dard que lorsqu'on l'irrite. A la fin ils se lasseront eux-mêmes s'ils voient que le pays reste paisible.

STAUFFACHER. Nous pourrions beaucoup si nous étions unis.

TELL. Dans un naufrage, l'homme isolé se sauve plus aisément.

STAUFFACHER. Vous abandonnez ainsi froidement la cause commune?

TELL. On ne peut compter sûrement que sur soi-même.

STAUFFACHER. Réunis, les faibles même deviennent forts.

TELL. Le fort est plus puissant quand il est seul.

STAUFFACHER. Ainsi la patrie ne peut compter sur vous, si, portée au désespoir, elle prend le parti de résister?

TELL, *lui tendant la main*. Guillaume Tell va jusqu'au fond d'un précipice pour secourir un agneau; croyez-vous qu'il délaisserait ses amis? . . . Mais quelque résolution que vous preniez, ne me mêlez pas dans vos conseils; je ne sais ni méditer ni rester longtemps indécis. Lorsque vous aurez besoin de moi pour une action résolue, appelez Tell; il ne vous manquera pas. (*Ils sortent par différents côtés*).

SCENE XII.

LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRES, LES COMPAGNONS. Un attroupement se forme tout-à-coup autour de l'échafaud.

LE TAILLEUR DE PIERRES *y court avec précipitation*. Qu'y a-t-il?

PREMIER COMPAGNON *arrive en criant*: Le couvreur est tombé du haut du toit.

SCÈNE XIII.

Les précédents; BERTHE, accompagnée de plusieurs personnes.

BERTHE, *entrant vivement.* Est-il mort? Courez, portez-lui du secours; sauvez-le, si cela se peut encore; voilà de l'or. (*Elle jette ses bijoux au milieu du peuple.*)

LE TAILLEUR DE PIERRES. De l'or!... Vous croyez qu'on peut tout faire pour votre or!... Mais quand vous avez arraché un père à ses enfants, un mari à sa femme; quand vous avez répandu la désolation dans le monde, pensez-vous pouvoir tout réparer avec votre or? Allez, nous étions contents et joyeux avant que vous vinssiez dans ce pays; avec vous nous est venu le désespoir.

BERTHE *au piqueur qui revient.* Vit-il encore? (*Le piqueur lui fait signe que non.*) O misérable château! la malédiction t'a élevé, la malédiction sera sur ceux qui t'habiteront. (*Elle s'en va.*)

SCÈNE XIV.

La maison de Walter Furst.

WALTER FURST, ARNOLD MELCHTAL. Ils arrivent en même temps de différents côtés.

MELCHTAL. Maître Walter Furst!...

WALTER FURST. Ah! si l'on nous surprenait!... Restez où vous êtes; nous sommes entourés d'espions.

MELCHTAL. Ne m'apportez-vous aucune nouvelle d'Unterwald, aucune nouvelle de mon père? Je ne puis supporter plus longtemps de rester ici inactif comme un prisonnier. Et qu'ai-je donc fait de si criminel pour me cacher ici comme un assassin? J'ai écrasé avec mon bâton la main de l'insolent valet qui, par ordre du gouverneur, voulait enlever à mes yeux mon plus bel attelage de bœufs.

WALTER FURST. Vous êtes trop emporté. Cet

homme était au service du gouverneur; il était envoyé par votre supérieur. Vous aviez encouru une peine, vous deviez en subir les conséquences avec résignation.

MELCHTAL. Quoi! j'aurais dû supporter les paroles outrageuses de ce misérable!... — „Si le paysan veut manger du pain, qu'il s'attelle lui-même à la charrue." — Non; je me sentis blessé au fond de l'âme quand je vis ce valet détacher du timon mes superbes taureaux, qui mugissaient sourdement et frappaient de leurs cornes, comme s'ils avaient ressenti cette indigne injure. Alors une juste colère me saisit; et hors de moi-même, je frappai ce satellite du gouverneur.

WALTER FURST. A peine, hélas! nous pouvons dompter notre cœur; comment la jeunesse fougueuse pourrait-elle se modérer?...

MELCHTAL. Ah! mon père seulement m'afflige! Mes soins lui sont si nécessaires, et son fils est loin de lui. Le gouverneur le hait, parce qu'il a toujours combattu avec courage pour la justice et pour la liberté. C'est pour cela qu'ils persécuteront le malheureux vieillard, et personne n'est là qui puisse le garantir de leurs outrages. — Arrive ce qui pourra, je repasse sur l'autre bord.

WALTER FURST. Attendez seulement, et prenez patience jusqu'à ce qu'il nous arrive des nouvelles d'Unterwald. J'entends frapper; allez: c'est peut-être un message du gouverneur. — Rentrez donc; vous n'êtes pas en sûreté dans Uri contre le bras de Landenberg; car les tyrans se soutiennent.

MELCHTAL. Ils nous enseignent ce que nous devons faire.

WALTER FURST. Allez. Je vous appellerai quand vous pourrez revenir sans danger. (*Melchtal rentre dans sa chambre.*)

WALTER FURST, *seul.* L'infortuné! je n'ose lui dire tous les malheurs que je prévois. — Qui frappe? Chaque fois que j'entends du bruit à la porte, je m'attends à quelque nouvelle calamité. La trahison

et le soupçon ombrageux se cachent dans tous les coins, et les satellites de la tyrannie se glissent jusque dans l'intérieur de nos maisons; bientôt il nous faudra des serrures et des verroux à nos portes. (*Il va ouvrir.*)

SCÈNE XV.

WERNER STAUFFACHER, WALTER FURST.

WALTER FURST *recule étonné en voyant entrer Werner Stauffacher.* Que vois-je? Vous, maître Werner? Certes, Dieu sait que vous êtes pour moi un hôte bienvenu... Non, jamais plus digne homme n'a franchi le seuil de cette porte. Encore une fois, soyez le bienvenu sous mon toit. Qui vous amène ici? Que venez-vous chercher dans Uri?

STAUFFACHER, *lui tendant la main.* Les vieux temps et la vieille Suisse!

WALTER FURST. Vous les portez avec vous. Voyez quelle joie me cause votre présence; mon cœur en est tout ranimé Asseyez-vous, maître Werner. Comment se porte la dame Gertrude, votre charmante épouse, la vertueuse et sage fille du savant Iberg? Tous les voyageurs qui vont d'Allemagne en Italie vantent à l'envi votre maison hospitalière. Mais dites-moi, venez-vous tout droit de Fluelen, et n'avez-vous arrêté vos regards sur aucun objet avant d'arriver à ma demeure?

STAUFFACHER, *s'asseyant.* Eh oui; j'ai vu s'élever une nouvelle et fort étonnante construction, et cela ne m'a pas réjoui.

WALTER FURST. O mon ami, ceci vous apprend tout.

STAUFFACHER. Jamais rien de pareil ne s'est vu dans Uri. De mémoire d'homme on n'a vu de forteresse ici, et jamais la pierre n'avait servi qu'à construire des tombeaux.

WALTER FURST. Vous l'avez appelé par son nom; c'est le tombeau de la liberté.

STAUFFACHER. Sieur Walter Furst, je ne vous cacherai point que ce n'est pas une oiseuse curiosité qui m'a conduit ici; j'éprouve de cruelles angoisses. J'ai laissé l'oppression à Steinen, je retrouve l'oppression ici. Les maux que nous endurons sont insupportables, et personne n'en peut prévoir le terme. Depuis les temps les plus reculés la Suisse a toujours été libre; nous sommes accoutumés à être traités avec douceur, et depuis que les pâtres franchissent les montagnes, rien de semblable ne s'est vu.

WALTER FURST. Oui, leur conduite envers nous est sans exemple. Aussi notre noble seigneur d'Attinghausen, qui se souvient encore des anciens temps, dit lui-même que ceci est devenu insupportable.

STAUFFACHER. Et là-bas, à Unterwald aussi se passent des choses terribles; et on y a exercé une vengeance sanglante. Ce Wolfenschiessen, le bailli de l'empereur, qui résidait à Rossberg, avait conçu d'impurs désirs pour la femme de Baumgarten, qui demeure à Alzellen; il a voulu employer la force et la violence, et le mari lui a fendu la tête de sa hache.

WALTER FURST. Oh! la justice de Dieu est juste!... Baumgarten, dites-vous? Un homme sage et paisible! Au moins a-t-il pu s'échapper, et trouver une retraite assurée?

STAUFFACHER. Votre gendre l'a aidé à traverser le lac; et il est maintenant caché chez moi, à Steinen. Mais cet homme m'a appris quelque chose de plus horrible encore, et qui s'est passé à Sarnen; c'est à faire saigner le cœur de tout honnête homme.

WALTER FURST, *attentif*. Qu'est-ce donc? Parlez.

STAUFFACHER. A Melchtal, du côté de Kerns, demeure un brave homme; il se nomme Henri de Halden, et exerce une grande influence sur le peuple.

WALTER FURST. Qui ne le connaît pas? Eh bien, que lui est-il arrivé? achevez.

STAUFFACHER. Laudenberg, pour punir une faute légère commise par le fils de Halden, avait ordonné d'enlever à sa charrue ses deux plus beaux taureaux; le jeune homme a frappé le valet de Laudenberg, et s'est enfui.

WALTER FURST, *avec un pressentiment d'anxiété.* Mais le père, dites, que lui est-il arrivé?

STAUFFACHER. Landenberg a fait traîner le père devant lui; il l'a sommé de lui livrer sur-le-champ son fils; et comme le vieillard a protesté avec vérité qu'il ignorait la fuite de son fils, le gouverneur a fait approcher les bourreaux . . .

WALTER FURST *se lève vivement, et veut entraîner Stauffacher de l'autre côté de la scène.* Oh! silence! pas un mot de plus! . . .

STAUFFACHER, *élevant la voix.* „Si le fils m'est échappé, dit-il, je tiens au moins le père"; et il ordonne qu'on l'étende par terre et qu'on enfonce un acier aigu dans ses yeux.

WALTER FURST. Dieu de miséricorde!

SCÈNE XVI.

Les mêmes; MELCHTAL, sortant vivement de sa retraite.

MELCHTAL. Dans ses yeux, dites-vous? . . .

STAUFFACHER *le regarde avec étonnement.* Quel est ce jeune homme?

MELCHTAL *le saisit avec une violence convulsive.* Dans ses yeux? . . . mais parlez donc!

WALTER FURST. O l'infortuné!

STAUFFACHER *à Furst.* Qui est-il? (*Walter Furst lui fait un signe.*) Ce serait son fils? . . . Juste Dieu!

MELCHTAL. Et j'étais loin de lui! . . . Dans les deux yeux? . . .

WALTER FURST. Contenez-vous, supportez ce malheur en homme.

MELCHTAL. C'est lui qui porte la peine de ma faute, de mon emportement! . . . Ainsi aveugle? oui, aveugle, n'est-ce pas, tout-à-fait aveugle?

STAUFFACHER. Je l'ai dit: oui, la source de

la vue est éteinte; jamais il ne verra plus la lumière du soleil.

WALTER FURST. Ménagez sa douleur.

MELCHTAL. Jamais! plus jamais! (*Il se couvre les yeux de sa main, et garde quelques moments le silence: puis il se tourne alternativement vers Furst et Stauffacher, et dit enfin d'une voix douce mais étouffée par les larmes.*) Oh! mais c'est le plus noble présent du ciel que la lumière du jour!... Tout ce qui respire vit de cette clarté; toutes les créatures heureuses, les plantes elles-mêmes cherchent la lumière avec amour; et lui il languira tristement dans une nuit qui n'aura point de fin; la douce verdure des prairies ne le réjouira plus; l'émail des fleurs, leur éclat de pourpre ne frapperont plus ses regards. Mourir n'est rien; mais vivre et être privé de la lumière, c'est là le plus grand des malheurs! Pourquoi me regardez-vous avec tant de compassion? Moi je jouis de la lumière, mais je ne puis partager ce bonheur avec mon père; non pas même la moindre étincelle de cet océan de lumière éblouissante où plongent mes regards, je ne puis la donner à mon père!

STAUFFACHER. Hélas! tout son malheur ne vous est pas connu. Au lieu de calmer votre douleur, je dois encore l'augmenter; le gouverneur l'a dépouillé de tout; il ne lui a laissé qu'un bâton pour se traîner de porte en porte, aveugle et dépouillé.

MELCHTAL. Quoi! rien qu'un bâton à ce vieillard aveugle! On lui enlève tout, et aussi la lumière du jour, ce bien dont jouissent les plus misérables! Maintenant qu'on ne me parle plus de rester ici, de me cacher. O quel misérable lâche je suis, d'avoir pensé à ma sûreté et point à la tienne. J'ai laissé ta tête chérie comme un gage dans les mains du barbare. Loin de moi, lâches précautions; je ne veux plus penser qu'à une vengeance sanglante; je veux passer sur l'autre rive; rien ne m'arrêtera; je veux aller vers le gouverneur lui redemander les yeux de mon père. Je saurai le trouver au milieu

de ses satellites. Que m'importe la vie, pourvu que j'éteigne dans son sein l'ardeur de mon affreux désespoir! (*Il veut sortir.*)

WALTER FURST. Demeurez; que pouvez-vous contre lui? Il réside à Sarnen; et du haut de son château, dans sa forteresse impénétrable, il se moque de votre impuissante fureur.

MELCHTAL. Et quand il habiterait les palais de glace du Schreckhorn, ou plus loin encore dans les nuages éternels où se cache la montagne de la Vierge, je m'ouvrirai un chemin jusqu'à lui; et avec vingt jeunes hommes résolus comme moi, je renverserai sa forteresse. Et si personne ne veut me suivre; si, tremblant pour vos cabanes et vos troupeaux, vous vous courbez tous sous le joug de la tyrannie, je rassemblerai à grands cris les bergers qui habitent sous la libre voûte des cieux, dans ces lieux où le cœur s'est conservé pur, où le sentiment ne s'est point encore altéré, et je leur conterai cette horrible cruauté.

STAUFFACHER *à Walter Furst.* La tyrannie est à son comble. Voulons-nous attendre jusqu'à l'extrémité?

MELCHTAL. Quelle extrémité pouvons-nous craindre encore, puisque l'œil lui-même n'est plus en sûreté dans son orbite? Sommes-nous donc sans défense? Pourquoi aurions-nous appris à tendre l'abalète, et à manier la pesante hache d'armes? Chaque créature trouve toujours une défense dans les angoisses du désespoir; le cerf épuisé s'arrête, et tourne contre la meute ses bois redoutables; le chamois attire le chasseur dans les précipices le bœuf lui-même, ce doux compagnon de l'homme, qui soumet patiemment son large front à notre joug, se redresse tout-à-coup lorsqu'il est arrêté, aiguise ses cornes puissantes, et lance son ennemi dans les airs.

WALTER FURST. Si les trois cantons pensaient comme nous trois, peut-être serions-nous capables de quelque effort.

STAUFFACHER. Si Uri nous appelle, si Unterwald le secourt, Schwitz se fera honneur d'obéir à l'antique alliance.

MELCHTAL. J'ai de nombreux amis dans Unterwald, et chacun exposera avec joie son sang et sa vie, s'il se sent appuyé et défendu par un autre. O respectables pères de la patrie! moi je ne suis qu'un jeune homme, et je me trouve entre vous qui avez l'expérience de tant de choses; sans doute, je devrais garder ici, où il s'agit du bien de la patrie, un modeste silence. Mais bien que je sois jeune et que j'aie peu d'expérience, ne dédaignez pas mes avis et mes paroles: ce n'est pas la fougue d'un sang jeune et bouillant qui m'anime, c'est la profondeur de mon désespoir, l'exaltation d'une douleur qui attendrirait des cœurs de pierre. Vous êtes pères aussi et chefs de famille, et vous désirez avoir un fils vertueux, qui honore un jour vos cheveux blancs, et dont les soins pieux défendent vos yeux contre les tyrans? Ah! quoique vous n'ayez rien souffert encore dans votre personne ni dans vos biens, quoique vos yeux jouissent encore pleinement de la lumière du jour, vous ne resterez pas étrangers à notre malheur. Le glaive de la tyrannie est aussi suspendu sur vos têtes. C'est par vos conseils que le pays a repoussé la domination autrichienne; c'était là aussi tout le tort de mon père; vous êtes coupables comme lui, et le même châtiment vous attend.

STAUFFACHER *à Walter Furst.* Décidez-vous. Je suis prêt à vous imiter.

WALTER FURST. Avant tout nous consulterons les nobles seigneurs de Sillinen et d'Attinghausen; je crois que leurs noms nous donneraient bien des alliés.

MELCHTAL. Quel nom dans ces montagnes inspire plus de respect que les vôtres? Le peuple a toute confiance en vous, et vos noms font autorité dans cette contrée. Vous avez reçu de vos pères un riche héritage de vertu, et vous l'avez

encore vous-même augmenté. Qu'avons-nous besoin de la noblesse? Accomplissons seuls nos projets. Plût à Dieu que nous fussions seuls dans cette contrée, nous saurions bien, je pense, nous défendre nous-mêmes.

STAUFFACHER. Les nobles ne souffrent pas les mêmes maux que nous. Le torrent qui a dévasté les vallées, jusqu'à présent n'a pas atteint les hauteurs. Cependant leur appui ne nous manquerait pas, s'ils voyaient d'abord le pays courir aux armes.

WALTER FURST. S'il y avait un arbitre entre nous et l'Autriche, la justice et nos droits plaideraient en notre faveur. Mais celui qui nous opprime c'est notre empereur lui-même, notre juge suprême. Il faut donc que Dieu nous soit en aide et notre bras. (*A Stauffacher.*) Vous, sondez les hommes de Schwitz; je vais dans Uri nous gagner des amis. Mais qui enverrons-nous à Unterwald?

MELCHTAL. Envoyez-moi. Qui, plus que moi aurait à cœur de réussir?

WALTER FURST. Je ne puis y consentir; vous êtes mon hôte, je dois veiller à votre sûreté.

MELCHTAL. Laissez-moi partir; je connais les sentiers et les passages des rochers, et je trouverai là-bas beaucoup d'amis, qui me cacheront aux yeux des ennemis et qui m'offriront un asile.

STAUFFACHER. Laissez-le à la garde de Dieu retourner à Unterwald; il n'y rencontrera aucun traître; la tyrannie y est tellement abhorrée qu'elle n'y trouverait pas un seul instrument. Baumgarten de son côté aussi soulèvera les hommes d'Unterwald et nous gagnera des amis.

MELCHTAL. Comment pourrons-nous communiquer les uns avec les autres, sans éveiller les soupçons des tyrans?

STAUFFACHER. Nous pourrions nous rassembler à Brunnen ou à Treib, à l'endroit où abordent les barques des marchands.

WALTER FURST. Nous ne devons pas conduire si ouvertement cette entreprise. Écoutez mon avis:

sur le bord du lac, à gauche, en allant à Brunnen, vis-à-vis le Mytenstein, est une prairie cachée dans les bois. Les bergers l'appellent le Rutli, à cause du terrain raboteux; c'est là où est la limite de nos deux contrées Uri et Unterwald. (*A Stauffacher.*) Une légère nacelle vous conduira rapidement de Schwitz vers ce lieu. Nous nous y rendrons de nuit par des sentiers détournés, et là nous pourrons délibérer en sûreté. Chacun de nous y conduira dix hommes sur lesquels on peut compter, et qui partagent nos sentiments. Nous discuterons ensemble sur l'intérêt commun, et avec le secours de Dieu nous prendrons une résolution hardie.

STAUFFACHER. Ainsi soit. Maintenant votre droite dans la mienne, et vous aussi la vôtre; et de même qu'ici trois hommes se sont donné la main en signe d'une sincère union, de même nous voulons conclure aussi entre nos trois cantons une alliance fidèle à la vie et à la mort.

WALTER FURST et MELCHTAL. A la vie et à la mort. (*Ils continuent à se tenir encore quelque temps les mains entrelacées sans parler.*)

MELCHTAL. O mon vieux père aveugle! tes yeux ne pourront plus voir le jour de la liberté; mais lorsque d'une Alpe à l'autre des signaux de feu s'élèveront, lorsque les forteresses des tyrans seront abattues, alors les Suisses accourront à ta cabane, et faisant retentir à tes oreilles leur cri de joie, la sombre nuit qui t'environne se changera en un jour brillant de clarté. (*Ils se retirent.*)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle gothique, ornée d'écussons et de cinq casques, dans le château du baron d'Attinghausen.

SCÈNE I.

LE BARON D'ATTINGHAUSEN, vieillard de quatre-vingt cinq ans, d'une stature noble et élevée, vêtu d'une large pelisse, et s'appuyant sur une canne surmontée d'une corne de chamois. KUONI et six autres DOMESTIQUES debout autour de lui, avec des râteaux et des faux à la main. ULRICH DE RUDENZ entre, vêtu en chevalier

RUDENZ. Me voici, mon oncle. Que désirez-vous ?

ATTINGHAUSEN. Permets d'abord que, selon l'antique usage de notre maison, je partage la coupe du matin avec mes serviteurs. (*Il boit dans une coupe que les valets se passent ensuite à la ronde.*) Autrefois je les accompagnais moi-même dans les champs et dans les forêts ; mon œil dirigeait leurs travaux comme ma bannière les guidait dans les combats. Maintenant je ne puis que donner des ordres, et quand le soleil n'envoie pas jusqu'à moi sa chaleur bienfaisante, je ne puis plus aller le chercher sur nos montagnes ; le cercle que je parcours devient de jour en jour plus étroit, jusqu'à ce que j'arrive au plus étroit de tous, au dernier espace où s'arrête la vie, et pour toujours. Je ne suis plus qu'une ombre, et bientôt il ne restera plus de moi que mon nom.

KUONI *à Rudenz, en lui offrant la coupe.* Je vous l'offre, seigneur. (*Rudenz hésite à la prendre.*) Buvez hardiment ; nous n'avons qu'une seule coupe, comme nous n'avons qu'un seul cœur.

ATTINGHAUSEN. Allez, mes enfants ; et quand l'heure du repos aura sonné, nous nous entretiendrons des affaires du pays. (*Kuoni et les domestiques sortent.*)

SCÈNE II.

ATTINGHAUSEN, RUDENZ.

ATTINGHAUSEN. Je te vois vêtu et armé; tu veux aller à Altdorf, au château du gouverneur?

RUDENZ. Oui, mon oncle; et je ne voudrais pas tarder davantage.

ATTINGHAUSEN *s'asseoit.* Comment! tu es aussi pressé? Le temps est-il mesuré si juste à ta jeunesse, que tu n'en puisses épargner un moment pour ton vieil oncle?

RUDENZ. Je vois que vous pouvez vous passer de moi. Je ne suis qu'un étranger dans cette maison.

ATTINGHAUSEN, *après l'avoir longtemps regardé.* Oui; c'est ce qui m'afflige. Il est triste aussi que tu sois devenu étranger à ta patrie. Ah! Ulrich, Ulrich! je ne te reconnais plus. Te voilà vêtu de soie; tu portes fièrement sur ta tête de superbes plumes de paon; un manteau de pourpre couvre tes épaules. Tu regardes avec mépris le paysan, et tu rougis de son salut cordial.

RUDENZ. Je lui rends volontiers l'honneur qui lui est dû; mais je sais lui refuser les droits qu'il s'arroge.

ATTINGHAUSEN. La lourde oppression du roi pèse sur tout le pays; le cœur de tout homme de bien gémit de la tyrannie que nous endurons. Toi seul, tu ne gémis pas de la douleur commune. On te voit, désertant les tiens, te ranger auprès des ennemis de ta patrie, insulter à nos maux en courant après des plaisirs frivoles, et mendier la faveur des princes, tandis que ta patrie saigne sous la verge des bourreaux.

RUDENZ. Si le pays est opprimé, qui en est cause, mon oncle? — Qui l'a plongé dans cet abîme de maux? Il n'en coûterait qu'un seul, qu'un simple mot pour faire cesser sur-le-champ cette oppressoin, et se rendre l'empereur favorable. Malheur à ceux qui aveuglent le peuple, et qui l'excitent à s'opposer à son propre bien-être. C'est

pour leur intérêt particulier qu'ils ont empêché les trois cantons de prêter serment à l'Autriche, comme l'ont fait tous les pays voisins. Leur orgueil est flatté de pouvoir s'asseoir avec les nobles sur le banc des seigneurs; on veut reconnaître l'empereur pour seigneur, afin de ne pas avoir de seigneur.

ATTINGHAUSEN. Dois-je entendre de semblables discours ? et de ta bouche ?

RUDENZ. Vous m'avez provoqué, laissez-moi finir. Quel rôle jouez-vous ici vous-même, mon oncle ? N'ambitionnez-vous rien de plus que d'être banneret ou landammann, et de partager avec tous ces bergers le gouvernement des affaires ? Eh quoi, ne vous convient-il pas mieux, ne serait-ce pas plus glorieux pour vous, de rendre hommage à un royal seigneur, de faire partie de sa brillante cour ? Ne serait-ce pas un sort préférable à celui de marcher de pair avec vos propres serviteurs, et de siéger sur un tribunal avec des paysans ?

ATTINGHAUSEN. Hélas ! Ulrich, Ulrich ! je reconnais la voix perfide de la séduction ; tes oreilles l'ont accueillie, elle a empoisonné ton cœur.

RUDENZ. Oui, je ne m'en cache pas ; j'ai été blessé jusqu'au fond de l'âme par les dédains de ces étrangers qui nous appellent des gentilshommes paysans. Je n'ai pu supporter de rester oisif au sein de mon héritage, et de consumer le printemps de ma vie à de vulgaires travaux, tandis que toute la noble jeunesse se presse sous les étendards de Habsbourg pour y recueillir de la gloire. Hors de nos montagnes il est un monde où la gloire et la renommée sont la récompense du courage. Mon casque et mon bouclier se couvrent de rouille sous les voûtes du château. Le son éclatant de la trompette guerrière, le cri des hérauts d'armes qui appellent aux tournois, ne pénètrent pas dans ces vallées; ici on n'entend

rien que le bruit monotone du ranz-des-vaches ou de la sonnette des troupeaux.

ATTINGHAUSEN. Aveugle jeune homme! un vain éclat t'a séduit, et tu méprises ta terre natale. Tu rougis des pieuses et antiques mœurs de tes pères. Un jour tu soupireras en secret, et tu verseras d'amères larmes pour ces montagnes paternelles; et ces accords mélodieux des bergers, que dans ton orgueilleux dégoût tu dédaignes aujourd'hui, feront naître dans ton cœur un regret douloureux et passionné, si par hasard tu viens à les entendre sur une terre étrangère. Ah! il est puissant l'instinct de la patrie! A cette cour orgueilleuse de l'empereur tu passeras toujours, avec ton loyal cœur, pour un étranger. Ce monde trompeur n'est pas fait pour toi; il exige d'autres qualités que celles dont tu as hérité dans ces vallées. Va, rends ton âme libre; reçois ton bien comme un fief; deviens valet d'un prince, tandis que tu pourrais être seigneur indépendant, prince de ta propre terre et de ton libre domaine. Ah! Ulrich, Ulrich, demeure avec les tiens; ne va pas à Altdorf; n'abandonne pas la cause sacrée de ta patrie. Je suis le dernier de ma race, mon nom finit avec moi; ce casque et ce bouclier qui sont là suspendus seront enfermés avec moi dans le tombeau. Faut-il qu'à mon dernier soupir j'aie la triste pensée que tu attends que mes yeux soient fermés pour abandonner cette seigneurie, et pour recevoir de l'Autriche mon noble domaine que Dieu m'avait donné franc et libre?

RUDENZ. En vain nous voudrions résister au roi; le monde lui obéit; pourrions-nous seuls lutter obstinément, et rompre la puissante chaîne dont nous enveloppent les pays qu'il a soumis? Les marchés publics lui appartiennent; les tribunaux sont à lui; les routes que suivent les marchands, il les possède; et même les bêtes de somme qui traversent le Saint-Gothard lui doivent un impôt. Nous sommes environnés et en-

fermés au milieu de ses possessions comme dans un filet. Est-ce l'empire qui nous donnera du secours ? Eh ! peut-il lui-même se défendre contre la puissance croissante de l'Autriche ? Si Dieu ne nous secourt pas, que pouvons-nous espèrer de la protection des empereurs ? Quelle foi peut-on ajouter à toutes leurs promesses, lorsque, pressés par la guerre ou par le besoin d'argent, les empereurs disposent des villes qui se sont mises à l'abri sous l'écusson de l'aigle impériale, et qu'ils veulent ou les donner en gage, ou les aliéner ? Non, mon oncle ; dans ces temps de cruelles discordes, le plus sage, le meilleur parti, c'est de s'attacher à un chef puissant. La couronne impériale passe d'une famille à une autre, et ne garde pas la mémoire des services et du dévouement ; au lieu que sous un gouvernement héréditaire, bien faire son devoir, c'est semer pour recueillir.

ATTINGHAUSEN. Te crois-tu donc plus sage et plus clairvoyant que tes nobles ancêtres, qui, avec une vaillance héroïque, ont sacrifié leur sang et leurs biens pour le précieux trésor de leur liberté ? Traverse le lac, et va demander à Lucerne s'il est doux d'être sous la domination des Autrichiens. Ils viendront dénombrer nos troupeaux et notre bétail, arpenter nos Alpes, nous interdire la chasse et le vol des oiseaux dans nos libres forêts, placer des barrières sur nos ponts et à nos portes ; avec nos dépouilles ils achéteront des domaines, et au prix de notre sang ils soutiendront de lointains combats. Non ; si notre sang doit couler, du moins que ce soit pour nous. La liberté nous coûterait moins cher que l'esclavage.

RUDENZ. Que pourrions-nous, peuple de bergers, contre les armées d'Albert ?

ATTINGHAUSEN. Jeune homme, apprends à connaître ce peuple de bergers ; je le connais, moi ; je l'ai conduit dans les batailles, et je l'ai vu combattre sous mes yeux à Fadenz. Eh bien,

qu'ils viennent pour nous soumettre à un joug que nous sommes résolus à ne point supporter! Ah! ressouviens-toi de quelle race tu es sorti; ne rejette pas pour une frivole vanité, pour un faux éclat, les dons précieux dont tu jouis. Être nommé chef d'un peuple libre, qui uniquement attaché à toi par un sincère amour, te suivra avec dévouement au combat et à la mort: voilà ce qui doit faire ton orgueil et ta noble gloire. Resserre les liens que t'a donnés ta naissance; rattache-toi à ta patrie, à ta chère patrie; qu'elle soit toute-puissante sur ton cœur. Ici ta force a de profondes racines, là-bas dans ce monde étranger tu serais un faible roseau que briserait chaque tempête. Ah! reviens; depuis longtemps tu nous délaisses; essaie de passer un seul jour avec nous; ne va pas aujourd'hui à Altdorf; m'entends-tu? n'y va pas aujourd'hui; accorde cette seule journée à ta famille. (*Il lui prend la main*).

RUDENZ. J'ai donné ma parole, laissez-moi; je suis engagé.

ATTINGHAUSEN *laisse aller tristement sa main.* Tu es engagé? Oui, malheureux! tu l'es, mais tu n'es lié ni par parole, ni par serment; tu es retenu par les liens de l'amour. (*Rudenz se détourne*). Vainement tu te caches; c'est une femme, c'est Berthe de Bruneck qui t'attire chez le gouverneur, c'est elle qui t'enchaîne au service de l'empereur. Veux-tu pour conquérir une femme, abandonner et trahir ton pays? Ne te méprends pas; on te leurre par l'espoir de devenir son époux, mais elle n'est point destinée à tes présomptueux désirs.

RUDENZ. J'en ai entendu assez. (*Il sort*).

SCÈNE III.

ATTINGHAUSEN, seul.

Arrête, jeune insensé! — Il part, et je ne puis ni le retenir, ni le détromper. C'est ainsi que

Wolfenschiessen a abandonné la cause de son pays ; c'est ainsi que d'autres l'imiteront encore. La séduction des étrangers charme notre jeunesse et l'arrache à nos montagnes. O jour malheureux où l'étranger arriva dans ces vallées heureuses et tranquilles pour y corrompre l'innocence de nos pieuses mœurs ! Les nouveautés exercent ici un empire qui s'accroît chaque jour ; ce qui est antique et respectable disparaît ; une autre époque commence, d'autres pensées occupent la nouvelle génération. Que fais-je ici ? Ils sont dans le tombeau tous ceux avec lesquels j'ai vécu ; ce qui était de mon temps est maintenant enseveli. Heureux celui qui n'a point affaire à ce qui est plus nouveau que lui ! (*Il sort*).

SCÈNE IV.

Le théâtre représente une prairie entourée de bois et de rochers élevés. Entre les rochers sont des sentiers étroits avec des barrières, et des échelles disposées çà et là ; c'est par là que l'on voit ensuite descendre les habitants. Dans le fond on aperçoit le lac, au dessus duquel l'on distingue le commencement d'un arc-en-ciel lunaire. La perspective est terminée par de hautes montagnes ; des sommets couverts de glace s'élèvent encore au dessus. Il fait tout-à-fait nuit, seulement le lac et les glaciers sont éclairés par la lueur de la lune.

MELCHTAL, BAUMGARTEN, STRUTH DE WINKELRIED, MEIER DE SARNEN, BURKHARDT DE BUHEL, ARNOLD DE SEWA, NICOLAS DE FLUE, et quatre autres HABITANTS, tous armés.

MELCHTAL, *encore derrière la scène.* Le sentier s'élargit, du courage, suivez-moi ; je reconnais le rocher et la petite croix. Nous sommes à notre but, voici le Rutli. (*Ils arrivent avec des torches*).

WINKELRIED. Écoutons !

SEWA. Personne ici.

MEIER. Non, aucun compatriote n'y est encore. Nous, gens d'Unterwald, nous sommes les premiers au rendez-vous.

MELCHTAL. La nuit est-elle avancée?

BAUMGARTEN. La garde de nuit de Selisberg vient de crier deux heures. (*On entend une cloche au loin.*)

MEIER. Silence! écoutons!

BUHEL. C'est la cloche de la chapelle des bois qui sonne matines sur l'autre bord vers Schwitz.

DE FLUE. L'air est serein et porte le son au loin.

MELCHTAL. Que quelques uns de nous allument des branches pour servir de fanal aux arrivants. (*Deux habitants s'éloignent.*)

SEWA. Il fait un beau clair de lune. Le lac est tranquille et uni comme une glace.

BUHEL. Ils auront une traversée facile.

WINKELRIED *montrant le lac.* Voyez, voyez là-bas! Ne remarquez-vous rien?

MEIER. Quoi donc?... Eh oui, vraiment, un arc-en-ciel au milieu de la nuit!

MELCHTAL. C'est la lumière de la lune qui le produit.

DE FLUE. C'est un phénomène étonnant et rare, et beaucoup d'entre nous n'ont jamais rien vu de pareil.

SEWA. L'arc me paraît double. Il y en a un au-dessus mais plus pâle.

BAUMGARTEN. Une barque vient de quitter l'autre bord. Elle semble au milieu de l'arc-en-ciel.

MELCHTAL. C'est la barque de Stauffacher; ce digne citoyen ne se fait pas longtemps attendre. (*Il va avec Baumgarten vers le rivage.*)

MEIER. Ce sont ceux d'Uri qui tardent le plus.

BUHEL. Ils sont forcés de faire un long détour dans la montagne pour éviter la rencontre des gens du gouverneur. (*Pendant ce dialogue, les deux habitants ont allumé un feu au milieu de la scène.*)

MELCHTAL, *sur le rivage.* Qui va là? Donne le mot d'ordre!

STAUFFACHER, *de loin.* Ami de la patrie! (*Tous vont dans le fond à la rencontre de ceux qui arrivent.*

SCÈNE V.

Les précédents; STAUFFACHER, ITEL-REDING, AUF-DER-MAUER, JORG DE HOFE, KONRAD HUNN, ULRICH DE SCHMIDT, JOST DE WEILER et trois autres HABITANTS sortent tous armés de la nacelle.

TOUS ENSEMBLE. Soyez les bienvenus! (*Pendant que les autres restent dans le fond et se saluent, Melchtal et Stauffacher s'avancent.*)

MELCHTAL. Ah! maître Stauffacher, je l'ai revu celui qui ne peut plus me voir; j'ai touché de ma main ses yeux éteints, et l'ardeur de la vengeance s'est emparée de moi, en le voyant privé de la lumière.

STAUFFACHER. Ne parlez pas de vengeance; nous ne voulons pas nous venger, mais nous voulons nous soustraire aux maux qui nous menacent. Maintenant dites-moi ce que vous avez fait dans Unterwald; qui vous avez recruté pour la cause commune; ce que pensent les habitants des campagnes, et comment vous avez échappé aux embûches de la trahison.

MELCHTAL. J'ai traversé les terribles montagnes de Sarnen, et passant sur de vastes déserts de glaces où retentit seulement le cri rauque du vautour des agneaux, je suis parvenu jusqu'au pâturage élevé où les bergers d'Uri et d'Engelberg se saluent et s'interpellent de loin et font paître leurs troupeaux; là j'ai étanché ma soif à la source qui s'échappe en écumant des crevasses du glacier. Je me suis arrêté dans le châlet solitaire; aucun hôte n'y était pour me recevoir, et de là je suis enfin arrivé aux habitations des hommes. Le bruit de l'attentat récemment commis était déjà parvenu dans ces vallées; à chaque porte où j'ai frappé, mon malheur m'a attiré un honorable et pieux accueil. J'ai trouvé toutes les âmes soulevées de cette nouvelle violence; car de même que nos Alpes nourrissent toujours les mêmes plantes, que les sources y coulent toujours au même lieu, et que

les nuages eux-mêmes dans leurs courses vagabondes, sont toujours chassés par les mêmes vents, de même les antiques mœurs des habitants se sont transmises, sans varier, des ancêtres à leurs neveux, et au milieu de ce cours uniforme de vieilles habitudes, toute nouveauté téméraire leur semble insupportable. Partout ils m'ont tendu leurs mains vigoureuses; ils ont détaché de la muraille leurs glaives couverts de rouille; un sentiment de joie et de courage brillait dans leurs regards animés, quand je leur ai fait entendre des noms chers à tous les habitants des montagnes: celui de Walter Furst et le vôtre; ils ont juré d'exécuter tout ce qui vous semblera juste; ils ont juré de vous suivre jusqu'à la mort. C'est ainsi que sous la protection d'une sainte hospitalité j'ai suivi ma route de hameau en hameau, et lorsque je suis arrivé dans la vallée natale où habitent plusieurs de mes parents, lorsque j'ai trouvé mon père aveugle et dépouillé, couché sur la paille de l'étranger, et vivant de la charité des hommes compatissants . . .

STAUFFACHER. Dieu du ciel!

MELCHTAL. Je n'ai point pleuré; je n'ai point épuisé par d'impuissantes larmes la force de ma brûlante douleur; je l'ai renfermée dans mon cœur, comme un précieux trésor, et je n'ai songé qu'à agir. J'ai suivi toutes les sinuosités des montagnes; il n'y a point de vallée si cachée, que je ne l'aie visitée. Jusqu'au pied des glaciers éternels j'ai cherché les cabanes habitées; partout où j'ai porté mes pas j'ai trouvé une égale haine pour la tyrannie, et je suis allé jusqu'aux dernières limites de la nature animée, là où le sol aride se refuse à produire et se dérobe ainsi à l'avidité du gouverneur. J'ai par le dard de mes paroles excité les esprits de tout ce vertueux peuple, et il est à nous maintenant de corps et d'âme.

STAUFFACHER. Vous avez beaucoup fait en peu de temps.

MELCHTAL. J'ai fait plus encore. Ce que les habitants des campagnes redoutent le plus, ce sont les deux forteresses de Sarnen et de Rossberg; car là derrière leurs murs de rochers, nos ennemis trouvent une retraite assurée d'où ils dominent la contrée. J'ai voulu les examiner de mes propres yeux; je suis allé à Sarnen, et j'ai pénétré dans le château.

STAUFFACHER. Vous vous êtes aventuré jusque dans le repaire du tigre?

MELCHTAL. J'étais déguisé sous un habit de pélerin. J'ai vu le gouverneur qui se livrait aux excès de la table. Jugez si mon cœur sait se contenir; j'a vu le gouverneur, et ne l'ai pas frappé!

STAUFFACHER. Certes, la fortune a secondé votre entreprise téméraire. (*Pendant ce temps les autres conjurés se sont avancés et se sont rapprochés de Stauffacher et de Melchtal.*) Mais maintenant, dites-moi quels sont ces amis, ces hommes justes qui vous ont suivi. Faites-les-moi connaître, pour que nous nous approchions avec confiance et que nos cœurs s'ouvrent sans détour.

MEIER. Pour vous, seigneur Stauffacher, qui ne vous connaît pas dans les trois cantons? Moi je suis Meier de Sarnen, et celui-ci est le fils de ma sœur, Struth de Winkelried.

STAUFFACHER. Ces noms-là ne me sont pas inconnus. C'est un Winkelried qui tua le dragon dans le marais de Weiler, et qui perdit la vie dans ce combat.

WINKELRIED. C'était mon aïeul, seigneur Werner.

MELCHTAL *montrant deux de ses compagnons.* Ceux là habitent par delà Unterwald. Ils sont vassaux de l'abbaye d'Engelberg. Quoiqu'ils ne soient pas libres propriétaires et, comme nous, possesseurs de leur héritage, vous ne les dédaignerez point. Ils aiment la patrie, et jouissent partout d'une bonne renommée.

STAUFFACHER *à ces deux vassaux.* Donnez-moi la main. Il peut s'estimer heureux celui qui sur

la terre ne dépend de personne; mais la droiture honore toutes les conditions.

KONRAD HUNN. Voici le sieur Reding, notre ancien landammann.

MEIER. Je le connais bien. Il est mon adversaire et plaide avec moi pour une portion d'héritage. Maitre Reding, nous sommes ennemis devant la justice. Ici nous sommes amis.

STAUFFACHER *lui serre la main.* C'est parler dignement.

WINKELRIED. Entendez-vous? Ils viennent. C'est la troupe d'Uri. (*A droite et à gauche, on voit des hommes armés descendre du haut des rochers; ils portent des torches.*)

MEIER. Voyez! le pieux serviteur de Dieu, le digne curé vient lui-même. Il n'a craint ni la fatigue de la route ni l'obscurité de la nuit; pasteur fidèle, il accompagne son troupeau.

BAUMGARTEN. Le sacristain le suit, ainsi que le sieur Walter Furst; mais je ne vois pas Tell parmi eux.

SCÈNE VI.

Les précédents; WALTER FURST, LE CURÉ ROSSELMANN d'Uri, PETERMANN LE SACRISTAIN, KUONI LE BERGER, WERNI LE CHASSEUR, et encore cinq autres HABITANTS d'Uri; tous réunis forment une assemblée de trente-trois personnes; ils s'avancent et se placent autour du feu.

WALTER FURST. Ainsi nous nous voyons réduits à nous rassembler secrètement, comme de vils meurtriers, ici, sur cette terre de nos aïeux, sur le sol de la patrie! nous empruntons le manteau épais de la nuit, qui d'ordinaire ne sert qu'à cacher le crime et à protéger ceux qui redoutent la clarté du soleil; et cependant nous ne voulons que reconquérir notre bon droit, dont la justice est aussi claire, aussi évidente que la lumière du soleil lorsqu'elle brille dans tout son éclat.

MELCHTAL. Qu'importe! Ce qu'on aura tramé pendant les ténèbres de la nuit, se montrera glorieux et libre à la lumière du jour.

ROSSELMANN. Amis et confédérés, écoutez ce que Dieu inspire à mon cœur: nous tenons ici une assemblée générale, car nous représentons la nation entière; ainsi conduisons-nous selon les antiques usages du pays, et comme nous avions coutume de le faire dans des temps plus tranquilles. Ce qui paraîtra illégal dans cette assemblée, la nécessité du moment l'excusera. Cependant Dieu est partout où se rend la justice, et nous sommes ici sous sa voûte céleste.

STAUFFACHER. Oui, délibérons selon les antiques usages. Qu'importent les ténèbres de la nuit? notre droit nous éclaire.

MELCHTAL. Si la réunion n'est pas nombreuse, du moins l'âme de tout le peuple est ici; les meilleurs citoyens sont ici rassemblés.

CONRAD HUNN. Nous n'avons pas les anciens livres avec nous, mais ce qu'ils contiennent est gravé dans nos cœurs.

ROSSELMANN. Ainsi, que l'on forme un cercle, et qu'on y plante les épées, signe de l'autorité.

MEIER. Le landammann va prendre place, et ses assesseurs se mettront à ses côtés.

PETERMANN. Nous sommes ici trois peuples; auquel appartiendra-t-il de donner un chef à la confédération?

MEIER. Que Schwitz et Uri se disputent cet honneur; nous autres d'Unterwald, nous renonçons librement à cette prétention.

MELCHTAL. Oui, nous y renonçons. Nous sommes des suppliants, nous implorons le secours de nos puissants amis.

STAUFFACHER. Qu'Uri prenne l'épée; sa bannière marche devant nous dans l'armée de l'empire.

WALTER FURST. Non, cet honneur doit appartenir à Schwitz, car c'est de lui que nous tirons notre commune origine.

ROSSELMANN. Laissez-moi terminer à l'amiable ce généreux débat. Schwitz nous guidera dans les conseils, Uri dans les combats.

WALTER FURST *présente l'épée à Stauffacher.* Ainsi, prenez-la !

STAUFFACHER. Non pas moi. Cet honneur appartient au plus âgé.

DE HOFE. C'est Ulrich de Schmidt qui compte le plus d'années.

MEIER. C'est un digne citoyen, mais il n'est pas de condition libre; nul ne peut devenir magistrat à Schwitz, s'il n'est pas franc propriétaire.

STAUFFACHER. Et n'avons-nous pas ici le sieur Reding, notre ancien landammann ? Pouvons-nous en chercher un plus digne?

WALTER FURST. Qu'il soit président de notre assemblée, et reconnu pour landammann ! Que ceux qui l'approuvent lèvent la main ! *Tous lèvent la main droite*).

REDING *s'avance au milieu.* Je ne puis jurer ici en posant les mains sur les livres sacrés, mais je le promets en face des astres éternels, la justice seule sera mon guide. (*On plante devant lui deux épées croisées. Le cercle se forme autour de lui. Schwitz est au milieu, Uri tient la droite, Unterwald la gauche. Reding s'appuie sur son épée*). Quel motif a pu rassembler les trois peuples des montagnes sur une rive déserte du lac, pendant les heures funèbres de la nuit ? Quel doit être l'objet de cette nouvelle alliance que nous allons conclûre, ici sous la voûte étoilée du ciel ?

STAUFFACHER *s'avance dans le cercle.* Ce n'est pas une nouvelle alliance que nous allons conclure ; nous renouvelons l'antique union qui s'est formée du temps de nos pères. Vous le savez, confédérés ; bien que les trois peuples soient séparés par le lac et par les montagnes, bien que chaque peuple se gouverne suivant son propre gré, nous n'en sommes pas moins issus d'une

même tige et de même sang, et nous sommes tous venus d'une même patrie.

WINKELRIED. Ainsi ce que disent nos antiques chansons serait donc vrai, et nous serions venus ici d'une terre lointaine? Ah! faites-nous connaître ce que vous en savez, et que l'alliance nouvelle reçoive ainsi de l'ancienne une nouvelle force.

STAUFFACHER. Écoutez ce que racontent les vieux pasteurs. Loin vers le nord, il existait un grand peuple où se firent sentir les misères d'une disette. Dans cette calamité, il fut résolu dans une assemblée générale que le dixième habitant, désigné par le sort, abandonnerait la terre natale. Cela fut fait ainsi. Une troupe nombreuse et désolée d'hommes et de femmes partit, se dirigeant vers le midi, et se frayant avec le glaive un passage à travers l'Allemagne. Ils arrivèrent sur le sol élevé de ces forêts et de ces montagnes. Mais la fatigue n'arrêta leur marche que quand ils eurent atteint la vallée sauvage où la Muotte coule maintenant entre les prairies. On n'y voyait aucune trace d'hommes; une seule cabane s'élevait sur le rivage solitaire; un homme y habitait pour passer les voyageurs dans sa barque; mais le lac était orageux, et l'on ne pouvait y naviguer. Ils examinèrent de plus près la contrée, y trouvèrent de belles et vastes forêts, y découvrirent des sources limpides, et crurent se retrouver dans leur chère patrie. Ils se décidèrent à s'y fixer: ils bâtirent l'ancien bourg de Schwitz, et après bien des jours d'un pénible travail, ils nettoyèrent le sol des innombrables racines de la forêt; puis comme le territoire n'était plus suffisant pour la nombreuse population, ils s'étendirent sur l'autre rive jusqu'aux montagnes noires, et même jusqu'aux sommets couverts de glaces éternelles, derrière lesquels se cache le Hassli, où habitait un autre peuple parlant un autre langage. Ils bâtirent le bourg de Stanz dans le

Kernwald, et Altdorf dans la vallée de la Reuss. Cependant ils gardèrent toujours le souvenir de leur origine; et au milieu des races étrangères qui depuis se sont établies sur cette terre, les Suisses se reconnaissent entre eux par le sang et par le cœur. (*Il étend la main à droite et à gauche*).

MAUER. Oui; nous avons tous même sang et même cœur.

TOUS, *en se touchant la main.* Nous sommes un même peuple, et nous agirons d'un commun accord.

STAUFFACHER. Les autres peuples portent un joug étranger, et se sont soumis à leurs vainqueurs; même au sein de nos vallées, il est beaucoup de lieux qui obéissent à une domination étrangère, et les pères y lègueront la servitude à leurs enfants. Mais nous, race pure des anciens Suisses, nous avons toujours conservé notre liberté; jamais nous n'avons ployé le genou devant un prince, et c'est librement que nous nous sommes placés sous la protection de l'empereur.

ROSSELMANN. Oui, c'est de notre plein gré et pour notre sûreté que nous avons accepté la protection de l'empire. Ainsi le porte la lettre de l'empereur Frédéric.

STAUFFACHER. Et en effet, l'homme le plus libre même doit reconnaître un supérieur. Il faut un chef, un juge suprême auquel on puisse avoir recours en cas de contestation. Aussi nos pères rendirent-ils hommage à l'empereur pour le sol qu'ils avaient conquis sur la nature sauvage. Ils reconnurent pour leur seigneur, celui qui s'appelle le seigneur de l'Allemagne et de l'Italie; et, comme tous les hommes libres de l'empire, ils s'engagèrent envers lui au noble service des armes. Car tel est l'unique devoir d'un homme de condition libre: il défend l'empire qui le protége.

MELCHTAL. Tout ce qui est au delà est une ligne de servitude.

STAUFFACHER. Lorsque l'arrière-ban marchait,

nos pères suivaient la bannière de l'empire et combattaient dans les batailles: ils accompagnaient les empereurs en Italie, pour placer sur leur tête la couronne romaine. Mais chez eux ils se gouvernaient à leur gré, d'après leurs propres lois et leurs anciennes coutumes; seulement, le droit de prononcer la peine de mort appartenait à l'empereur, et il avait préposé pour cet effet un de ses grands comtes, qui ne siégeait point dans ce pays. Quand un crime sanglant avait été commis, on l'allait quérir, et à la face du ciel il prononçait sur la cause clairement et simplement, sans nulle crainte des hommes. Sont-ce là des marques de servitude? Si quelqu'un ici croit savoir la chose autrement, qu'il parle.

DE HOFE. Non, tout se passait ainsi que vous l'avez dit. Jamais nous n'avons souffert que la violence exerçât sur nous son empire.

STAUFFACHER. Et lorsque l'empereur voulut favoriser les moines aux dépens de la justice, ne refusâmes-nous pas d'obéir? Les gens de l'abbaye d'Einsiedeln avient élever des prétentions sur des montagnes où, depuis le temps de nos pères, nous faisions paître nos troupeaux; l'abbé fondait son droit sur une vieille lettre qui lui accordait la possession de tous les terrains vagues et sans propriétaire; et il n'y était pas question de nous. Alors nous dîmes: „La lettre a été surprise à l'em-
„pereur car aucun empereur ne peut disposer de
„ce qui nous appartient; et si l'empire nous refuse
„justice, nous pourrons facilement dans nos mon-
„tagnes nous passer de l'empire." Ainsi parlèrent nos pères. Et nous, supporterons-nous la honte d'un nouveau joug, et souffrirons-nous d'un vassal étranger ce qu'aucun empereur dans toute sa puissance n'a osé exiger? Nous nous sommes donné ce sol par le travail de nos mains; nous avons transformé en habitations humaines les antiques forêts qui servaient seulement de repaire aux ours féroces; nous avons détruit les dragons venimeux

que nourrissaient les marécages; nous avons dissipé les brouillards qui autrefois répandaient leur éternelle tristesse sur ces lieux sauvages; nous avons brisé les rochers, et pratiqué au dessus des abîmes des sentiers assurés pour les voyageurs: enfin ce sol nous appartient par une possession de mille années. Et des vassaux étrangers oseraient essayer de nous forger des chaînes et de nous flétrir sur le sol qui nous appartient! N'est-il donc aucune ressource contre une telle oppression? (*Les conjurés montrent tous une grande agitation.*) Non, la tyrannie a des bornes. Quand l'opprimé ne peut trouver nulle part justice, quand le fardeau du despotisme devient insupportable, alors il demande au ciel du courage et des consolations; il fait descendre cette justice éternelle qui habite là-haut, immuable et inébranlable comme les astres même: alors revient l'ancien état de la nature où l'homme se trouve placé en face de l'homme; et pour dernière ressource, quand on n'en peut trouver aucune autre, on a recours à son épée. Nous saurons défendre contre la force nos biens les plus précieux; nous nous armons pour notre pays, pour nos femmes et nos enfants.

TOUS, *tirant leurs glaives.* Nous nous armons pour nos femmes et pour nos enfants.

ROSSELMANN *s'avançant au milieu du cercle.* Avant de tirer vos glaives, réfléchissez mûrement. Vous pouvez en venir à un arrangement à l'amiable avec l'empereur. Il vous en coûtera un seul mot, et ces tyrans qui vous oppriment maintenant si cruellement, vous prodigueront des caresses. Acceptez ce qu'on vous a si souvent offert; séparez-vous de l'empire, et reconnaissez la souveraineté de l'Autriche.

MAUER. Qu'a dit le prêtre? . . . Nous, prêter serment à l'Autriche?

BUHEL. Ne l'écoutez pas.

WINKELRIED. C'est le conseil d'un traître, d'un ennemi de la patrie.

REDING. Du calme, confédérés.

SEWA. Nous, rendre hommage à l'Autriche après de tels affronts?

DE FLUE. Nous nous laisserions arracher par la violence ce que nous avons refusé à la douceur!

MEIER. Alors nous serions esclaves, et nous mériterions de l'être.

MAUER. Que celui qui parlera de se soumettre à l'Autriche, soit exclus de tous ses droits. Landammann, je tiens à ce que ce soit la première loi que proclame l'assemblée.

MELCHTAL. Oui, ainsi soit. Que celui qui parlera de se soumettre à l'Autriche, soit privé de tous ses droits et de tout honneur. Qu'aucun citoyen ne l'admette près de son foyer.

TOUS, *levant la main droite.* Nous le voulons ainsi. Que cela soit une loi.

REDING, *après un moment de silence.* La loi existe.

ROSSELMANN. Maintenant vous êtes libres; vous l'êtes par la loi que vous venez d'adopter. Ce que l'Autriche n'a pu obtenir par des voies amicales, elle ne l'obtiendra pas par la violence.

WEILER. Occupons-nous de l'objet qui nous rassemble.

REDING. Confédérés, avons-nous bien épuisé toutes les voies d'accommodement? Peut-être le roi ne connaît-il pas nos malheurs; peut-être est-ce contre sa volonté que nous souffrons? Avant donc de tirer l'épée, nous devrions tenter un dernier effort et faire parvenir nos plaintes à son oreille. Il est terrible d'employer la violence, même dans une juste cause, et Dieu accorde son secours seulement lorsqu'on ne peut pas obtenir justice des hommes,

STAUFFACHER *à Conrad Hunn.* C'est à vous de donner des détails à ce sujet: parlez.

CONRAD HUNN. J'étais allé à Rheinfeld, au palais de l'empereur, pour porter plainte contre la cruelle oppression des gouverneurs, et réclamer notre antique lettre de franchise que chaque

souverain ratifie toujours à son avènement. J'ai trouvé là beaucoup de députés des villes de la Sóuabe et des bords du Rhin: tous avaient obtenu leurs titres, et ils retournaient joyeusement chez eux; mais moi, votre député, on m'adressa aux conseillers de l'empereur, qui m'ont congédié en me donnant une vaine consolation: „Pour le „moment, disaient-ils, l'empereur n'a point le temps, „mais certainement une autre fois il ne vous „oubliera pas." Et quand je m'en allais tristement, en traversant les salles du palais, j'aperçus le duc Jean qui se tenait dans une embrasure, les larmes aux yeux. Les nobles seigneurs de Wart et de Tagerfeld étaient auprès de lui. Ils m'ont appelé, et m'ont dit: „N'ayez recours qu'à vous-mêmes, „n'attendez aucune justice du roi. Ne dépouille-t-il „pas l'enfant de son propre frère, et ne lui retient-il „pas son légitime héritage? Le duc lui a demandé „les biens de sa mère; il a maintenant l'âge pres- „crit, il doit gouverner ses vassaux et ses terres; eh „bien, quelle réponse a-t-il obtenue? L'empereur „lui a posé une couronne de fleurs sur la tête: „Voilà, „a-t-il dit, l'ornement qui convient à l'enfance."

MAUER. Vous l'avez entendu; il ne faut espérer de l'empereur ni droit ni justice; il faut nous secourir nous-mêmes.

REDING. Il ne nous reste point d'autre ressource. Maintenant, avisons aux moyens les plus sages pour atteindre notre but.

WALTER FURST *s'avance dans le cercle.* Nous voulons nous soustraire à un joug détesté, nous voulons conserver les droits antiques que nous ont légués nos pères, mais nous ne voulons pas sans rime ni raison en conquérir de nouveau. Que ce qui appartient à l'empereur soit conservé à l'empereur; que celui qui a un seigneur continue à le servir fidèlement suivant son devoir.

MEIER. Je possède un fief de l'Autriche.

WALTER FURST. Vous continuerez à remplir vos obligations envers l'Autriche.

WEILER. Je paie l'impôt au seigneur de Rappersweil.

WALTER FURST. Vous continuerez à lui payer l'impôt et le cens.

ROSSELMANN. J'ai fait serment à l'abbesse de Zurich.

WALTER FURST. Vous rendrez à l'église ce qui est à l'église.

STAUFFACHER. Je relève directement de l'empire.

WALTER FURST. Que chacun accomplisse ses devoirs, et rien de plus. Nous voulons chasser les gouverneurs et leurs satellites, et renverser leurs forteresses, mais, s'il se peut, sans qu'il y ait de sang répandu. Que l'empereur sache que nous avons été contraints de rompre les liens du respect qui nous attachaient à lui; s'il nous voit demeurer après dans de justes bornes, peut-être par une sage politique saura-t-il vaincre sa colère. Un peuple qui sait, le glaive à la main, conserver de la modération, inspire une juste crainte.

RÉDING. Mais cependant comment y parvenir? L'ennemi a les armes à la main, et certainement il ne cédera pas sans avoir combattu.

STAUFFACHER. Il sera contraint de céder, s'il nous voit tous armés; nous le surprendrons, avant qu'il se soit préparé à la défense.

MEIER. C'est une conception hardie, mais l'exécution en sera difficile. Deux forteresses commandent tout notre pays. Elles protégent nos ennemis, et elles deviendraient redoutables pour nous, si l'empereur arrivait dans la contrée. Rossberg et Sarnen doivent être surpris avant qu'un seul glaive ait été tiré dans les trois cantons.

STAUFFACHER. Si l'on tarde aussi longtemps, l'ennemi sera prévenu; le secret est partagé entre trop de personnes.

MEIER. On ne trouve aucun traître dans les trois cantons.

ROSSELMANN. On est trahi souvent par le zèle le plus pur.

WALTER FURST. Si l'on tarde, la forteresse que l'on construit à Altdorf s'achèvera, et le gouverneur y sera plus en sûreté que jamais.

MEIER. Vous songez à vos intérêts.

PETERMANN. Et vous, vous êtes injustes.

MEIER. Nous injustes! Et les gens d'Uri osent nous faire ce reproche!

REDING. Au nom de votre serment, calmez-vous!

MEIER. Certes, si Schwitz est d'accord avec Uri, nous n'avons plus qu'à nous taire.

REDING. Vous mériteriez une réprimande devant cette assemblée pour avoir troublé la paix par des paroles trop vives. Eh! ne sommes-nous pas tous ici pour la même cause?

WINKELRIED. Nous pourrions attendre jusqu'à la fête du gouverneur; alors il est d'habitude que tous les vassaux aillent dans le château lui porter des présents. Dix ou douze hommes pourraient s'y introduire sans être soupçonnés. Ils cacheraient sur eux des fers de lance qu'on pourrait placer ensuite à leurs bâtons, car il est défendu d'entrer au château avec des armes. Une troupe nombreuse se tiendrait tout auprès dans la forêt; quand les autres auraient réussi à s'emparer de la porte, ils sonneraient de la trompe, et tous sortiraient alors de leur embuscade; de cette sorte le château tomberait facilement entre nos mains.

MELCHTAL. Je me chargerai de pénétrer à Rossberg; une jeune fille du château m'a montré quelque affection, je pourrai facilement l'engager à me tendre une échelle de corde pour quelque rendez-vous prochain; je monterai le premier, et mes amis me suivront.

REDING. Est-ce la volonté de tous que l'on diffère l'exécution? (*La majorité lève la main*).

STAUFFACHER, *comptant les voix*. Il y a vingt voix contre douze.

WALTER FURST. Aussitôt qu'à un jour marqué

les forteresses seront tombées en notre pouvoir, on allumera pour signal des feux sur le sommet des montagnes, et tous les habitants se rassembleront dans le principal lieu du canton. Quand les gouverneurs nous verront prêts à nous défendre fortement, croyez-moi, ils ne tenteront pas le combat, et accepteront un sauf-conduit pour sortir paisiblement de nos frontières.

STAUFFACHER. Je crains seulement la résistance opiniâtre de Gessler : il est redoutable et toujours entouré de gardes. Il ne quittera pas la place sans effusion de sang, et même s'il est chassé, il sera encore à craindre pour notre pays. Il sera difficile et dangereux de l'épargner.

BAUMGARTEN. Je veux me placer à l'endroit où le danger sera le plus grand ; j'exposerai volontiers pour mon pays cette vie que Tell a généreusement sauvée : j'ai vengé mon honneur, mon cœur en est satisfait.

REDING. Le temps porte conseil ; sachons attendre avec patience ; on doit laisser quelque chose à l'inspiration du moment. — Mais tandis que nous discutons encore ici, sur le sommet des plus hautes montagnes l'aurore dispose ses brillants avant-coureurs. Allons, séparons-nous avant que la lumière du jour nous surprenne.

WALTER FURST. Ne craignez rien, la nuit se dissipe lentement dans nos vallées. (*Tous par un mouvement spontané, ont ôté leur chapeau, et semblent saluer l'aurore avec un recueillement silencieux*).

ROSELMANN. Au nom de cette lumière, dont les rayons nous saluent longtemps avant qu'ils pénètrent les vapeurs épaisses des cités, prêtons tous ici le serment de notre nouvelle alliance. Nous jurons de former un seul peuple de frères, que les malheurs ni les dangers ne sépareront jamais. (*Tous répètent le même serment en levant au ciel les trois doigts de la main droite*). Nous jurons d'être libres comme l'ont été nos pères, et de préférer toujours la mort à l'esclavage.

(*Tous répètent encore*). Nous jurons de nous confier au Dieu tout-puissant, et de ne point craindre la puissance des hommes. (*Tous répètent encore, puis ils s'embrassent les uns les autres*).

STAUFFACHER. Maintenant, que chacun reprenne en silence son chemin et retourne auprès de ses amis et de ses compagnons ; que le berger ramène tranquillement son troupeau dans ses étables, et attire sans bruit ses amis à l'alliance jurée. D'ici au moment décisif supportons tout avec résignation... Laissons le compte des tyrans se grossir jusqu'au jour où il leur sera demandé paiement de leurs dettes générales et privées. Que chacun dompte son juste ressentiment, et réserve sa vengeance pour la vengeance de tous. Car il commettrait un vol envers la cause commune, celui qui maintenant voudrait défendre sa propre cause. (*Pendant qu'ils se retirent dans le plus grand silence de trois côtés différents, l'orchestre fait entendre une éclatante harmonie. La scène reste encore quelques instants vide, et montre le spectacle des premiers rayons du soleil se jouant au dessus des éternels glaciers*).

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une cour devant la maison de Guillaume Tell.

SCÈNE I.

TELL travaille, une hache à la main; HEDWIGE, sa femme, s'occupe à des travaux de ménage; WALTER et GUILLAUME, ses enfants, jouent dans le fond avec une petite arbalète.

WALTER *chante*. Armé de son arc et de ses flèches, le chasseur parcourt les montagnes et les vallées, dès les premiers rayons du soleil.

Aussi libre que dans les plaines de l'air, le mi-

lan règne en maître, aussi libre règne le chasseur sur les montagnes et les rochers.

L'espace que sa flèche parcourt lui appartient, tout ce qui rampe sur la terre ou plane dans les cieux devient sa proie. (*Il vient en sautant.*)

Ma corde est cassée, réparez-la-moi, mon père.

TELL. Non, pas moi; un bon chasseur répare lui-même son arc. (*Les enfants s'éloignent.*)

HEDWIGE. Ces enfants s'exercent de bonne heure à tirer des flèches.

TELL. Celui qui veut devenir habile doit commencer de bonne heure.

HEDWIGE. Plût à Dieu qu'ils ne le devinssent jamais.

TELL. Il faut qu'ils apprennent tout. Celui qui veut lutter avec avantage contre les traverses de la vie, doit être prêt à l'attaque comme à la défense.

HEDWIGE. Hélas! tous les miens fuiront donc la paix de nos foyers?

TELL. Femme, cela ne peut être autrement; la nature ne m'a pas fait pour être berger. Il faut que je poursuive sans relâche un objet qui s'éloigne sans cesse. Je ne jouis vraiment des avantages de la vie, que lorsque chaque jour je la dispute contre un nouveau danger.

HEDWIGE. Et tu ne penses pas aux angoisses de ta femme, qui tremble en attendant ton retour. Ce que tes compagnons racontent de vos courses périlleuses me remplit d'effroi; chaque fois que tu me quittes, mon cœur frémit de ne plus te revoir. Je te vois égaré dans ces montagnes de glace; je te vois franchir l'immense espace d'un rocher à l'autre; il me semble que le chamois, par un retour subit, t'entraîne avec lui dans l'abîme; tantôt je crois te voir enseveli sous une avalanche; d'autres fois, c'est l'écorce d'une glace trompeuse qui s'entr'ouvre sous tes pas, et tu es jeté vivant dans un précipice qui devient un effroyable tombeau. Hélas! la mort sous mille formes différentes menace

le téméraire chasseur des Alpes. C'est une triste profession, elle fait vivre sans cesse au bord des abîmes.

TELL. Celui qui sait examiner avec sang-froid ce qui se passe autour de lui, qui, fort et agile, met sa confiance en Dieu, celui-là peut facilement se tirer de tout péril, et les montagnes n'effraient pas celui qui y a pris naissance. (*Son ouvrage étant terminé, il laisse ses outils.*) Maintenant voilà notre porte réparée pour longtemps; avec ma hache, je sais me passer de charpentier. (*Il prend son chapeau.*)

HEDWIGE. Où vas-tu?

TELL. A Altdorf, chez ton père.

HEDWIGE. Ne médites-tu pas quelque périlleux dessein? avoue-le moi.

TELL. D'où te vient cette pensée, femme?

HEDWIGE. Il se trame quelque chose contre les baillis, une assemblée a eu lieu au Rutli, et tu es aussi de cette ligue.

TELL. Je n'y ai pas été. Cependant si la patrie m'appelle, je ne serai pas sourd à sa voix.

HEDWIGE. Ils te placeront au plus fort du danger; comme toujours, le poste le plus périlleux sera ton partage.

TELL. Chacun est employé selon ses forces.

HEDWIGE. Tu as aussi fait traverser le lac à cet homme d'Unterwald pendant la tempête; c'est un miracle que tu sois échappé à la mort. Tu ne pensais donc pas du tout à ta femme ni à tes enfants?

TELL. Je pensais à toi, ma femme chérie, et c'est pour cela que je voulais rendre un père à ses enfants.

HEDWIGE. Naviguer sur le lac en furie; ce n'est pas se confier en Dieu, c'est tenter sa miséricorde.

TELL. Celui qui réfléchit trop, agit peu.

HEDWIGE. Oui; tu es bon et secourable, tu rends service à tout le monde, mais si toi-même tu éprouvais des malheurs, personne ne t'aiderait.

TELL. Me préserve Dieu d'avoir besoin de secours! (*Il prend son arbalète et ses flèches.*)

HEDWIGE. Pourquoi prendre ton arbalète? laisse-la ici.

TELL. Quand je suis sans armes, il me semble que je suis sans bras. (*Les enfants s'approchent.*)

WALTER. Où vas-tu, père.

TELL. A Altdorf, mon enfant, chez le grand-père. Veux-tu m'accompagner?

WALTER. Oui, bien volontiers.

HEDWIGE. Le bailli y est maintenant, ne va pas à Altdorf.

TELL. Il le quitte aujourdhui.

HEDWIGE. Attends qu'il en soit reparti; ne le fais pas souvenir de toi; tu sais qu'il nous en veut.

TELL. Sa mauvaise volonté ne peut me faire beaucoup de mal. Je fais ce que je dois, et ne crains aucunement.

HEDWIGE. Mais ce sont ceux qui font ce qu'ils doivent qu'il hait le plus.

TELL. Parce qu'il n'a pas de prise sur eux. Quant à moi, il me laissera en paix, je le crois.

HEDWIGE. Et pourquoi le crois-tu?

TELL. Il n'y a pas longtemps que je chassais dans la vallée sauvage du Schachen, loin de toute trace humaine. Je suivais seul un sentier taillé dans le roc, il fallait marcher d'un pas assuré et sans se détourner, car un mur de rochers était suspendu au-dessus de moi, et au-dessous mugissait le torrent furieux. (*Les enfants se rapprochent de lui, et écoutent avec une avide curiosité en se serrant à sa droite et à sa gauche.*) Le bailli avançait aussi par le même sentier; il vient à moi seul, j'étais seul aussi; ainsi nous étions là homme à homme et près de nous l'abîme. Et quand le seigneur gouverneur m'aperçut et me reconnut pour celui que peu de temps avant, il avait, pour un léger prétexte, traité assez durement; quand il me vit bien armé et marchant vers lui, il pâlit, ses genoux fléchirent sous lui, et je vis le moment où il allait

s'évanouir contre le rocher. Alors j'eus pitié de lui; j'avançai d'un air soumis, et lui dis: „C'est moi, seigneur gouverneur." Il ne put proférer une seule parole, sa voix expirait sur ses lèvres. De la main il me fit signe de continuer ma route; je passai, et lui envoyai sa suite.

HEDWIGE. Il a tremblé devant toi! malheur à toi! tu l'as vu faible et effrayé; jamais il ne te pardonnera.

TELL. Aussi je l'évite, et lui il ne me cherchera pas.

HEDWIGE. Ne va pas à Altdorf aujourd'hui, va plutôt à la chasse.

TELL. Mais quelle crainte as-tu donc?

HEDWIGE. Je suis cruellement inquiète. N'y va point.

TELL. Peux-tu ainsi t'inquiéter sans aucun motif.

HEDWIGE. Aucun motif! Tell, reste ici, je te prie.

TELL. J'ai promis d'y aller, ma bonne femme!

HEDWIGE. Tu l'as promis, alors pars; mais au moins laisse ici l'enfant.

WALTER. Non, non, ma bonne mère, je veux accompagner mon père.

HEDWIGE. Walter, tu veux donc abandonner ta mère?

WALTER. Je t'apporterai de jolies choses de chez mon grand-père. (*Il part avec son père.*)

GUILLAUME. Moi, je reste avec toi, ma mère.

HEDWIGE *l'embrassant.* Oui, tu es mon fils chéri, toi seul me reste. (*Elle va à la porte de la cour, et suit longtemps des yeux son époux et son fils qui s'éloignent.*)

SCÈNE II.

Le théâtre représente une contrée sauvage, entourée de forêts. Des cascades tombent des rochers.

BERTHE en habit de chasse. RUDENZ la suit.

BERTHE. Il me suit. Enfin je pourrai m'expliquer.

RUDENZ *s'avance vivement.* Enfin, madame, je

Mais vous, que la nature et le devoir de chevalier leur donnaient pour défenseur nécessaire, vous les abandonnez, vous passez avec leurs ennemis, vous forgez les fers de votre patrie. Votre conduite m'offense et m'afflige, et pour ne pas vous haïr, je fais violence à mon cœur.

RUDENZ. Je n'ai fait que souhaiter le bien de mon pays. Sous le sceptre puissant de l'Autriche n'eût-il pas joui de la paix?

BERTHE. Vous voulez préparer sa servitude! Vous voulez chasser la liberté du dernier asile qui lui reste sur la terre! Le peuple s'entend mieux que tout autre à son propre bonheur; son propre sentiment le guide mieux que toute autre lumière. Ils vous ont enveloppé dans leurs filets.

RUDENZ. Ah! madame, vous me haïssez, vous me mésestimez.

BERTHE. Si je le faisais, je serais plus heureuse; mais voir mépriser, voir digne de mépris, celui qu'on aimerait le plus volontiers!

RUDENZ. Ah! Berthe, Berthe, en un instant vous me comblez d'un bonheur céleste, ou vous me précipitez dans un profond désespoir.

BERTHE. Non, non, les nobles sentiments ne sont pas entièrement étouffés en vous; ils sommeillaient seulement, et je veux les éveiller. Vous vous êtes fait violence pour détruire en vous vos vertus naturelles; par bonheur pour vous, elles ont été plus fortes; en dépit de vous même, vous êtes toujours noble et généreux.

RUDENZ. Ah! puisque vous avez confiance en moi, par votre amour il n'est rien que je ne puisse atteindre.

BERTHE. Soyez ce que la nature toute puissante vous a fait; remplissez la place où elle vous a mis; soyez fidèle à votre patrie et à vos concitoyens, et combattez pour vos droits sacrés.

RUDENZ. Ah! malheureux que je suis! comment vous obtenir, vous posséder, si je me déclare contre la puissance de l'empereur? N'est-ce pas

de la volonté souveraine de cet auguste parent que dépend entièrement votre main?

BERTHE. Mes biens sont situés dans cette contrée, et si la Suisse est libre, je le suis aussi.

RUDENZ. Ah! madame, quelle espérance vous me faites entrevoir!

BERTHE. N'espérez pas obtenir ma main par la faveur de l'Autriche; ils n'ont vu en moi que ma richesse, et ils veulent m'unir à quelque autre riche héritier. Les tyrans qui ont voulu enchaîner votre liberté, menaçaient aussi la mienne. O mon ami! j'étais peut-être une victime destinée à récompenser un favori. On voulait m'entraîner à cette cour de l'empereur où habitent la fausseté et l'artifice, on voulait m'y enchaîner par les nœuds d'un mariage détesté; l'amour, et le vôtre seulement, peut me délivrer.

RUDENZ. Quoi! vous pouvez vous résoudre à passer ici votre vie? à habiter ma patrie en vous donnant à moi! L'envie que j'avais d'en sortir n'était que le désir de vous obtenir, je ne cherchais que vous en courant après la gloire, et mon ambition n'était que de l'amour. Puisqu'il vous est possible de vous renfermer avec moi dans cette paisible vallée, et d'y renoncer à l'éclat qui vous attendait, j'ai atteint le but de tous mes désirs; les vagues d'un monde agité peuvent venir se briser contre les rivages tranquilles de ces montagnes. Je ne formerai plus aucun souhait inconstant pour une plus vaste carrière, et puissent ces rochers, formant autour de nous une impénétrable enceinte, ne laisser à cette vallée d'autre issue que vers le ciel et la lumière.

BERTHE. Oui, maintenant vous êtes tel que mon cœur vous avait imaginé; mon attente n'a point été trompée.

RUDENZ. Adieu, vaine ambition qui m'avait séduit. C'était dans ma patrie que je devais rencontrer le bonheur; c'est là où a fleuri mon heureuse enfance; là je suis entouré de mille

traces de mes plaisirs; là les arbres et les fontaines sont vivants à mes yeux; c'est ici, dans ma patrie, que tu consens à devenir ma compagne! Ah! je n'ai jamais cessé de la chérir, et je le sens maintenant, elle eût manqué à toutes les jouissances que la terre pouvait m'offrir.

BERTHE. Et où trouverait-on le séjour du bonheur, si ce n'est ici dans cette terre de l'innocence; ici, où habite encore l'antique bonne foi, où la perfidie n'a pas encore pénétré? Jamais l'envie n'y troublera la source de notre bonheur, et les heures s'écouleront dans une sécurité éternelle. Je vous vois, conservant cette dignité qui convient à l'homme, être le premier parmi des citoyens libres et égaux, honoré par des hommages sincères et libres, et aussi grand qu'un roi au sein de son royaume.

RUDENZ. Et vous, je vous vois la reine de votre sexe, occupée par mille soins charmants à faire de ma maison un séjour céleste, et semblable au printemps qui couvre la terre de fleurs, votre grâce et vos charmes embelliront ma vie et répandront autour de moi le bonheur.

BERTHE. Voyez, cher ami, si j'avais raison d'être affligée en vous voyant détruire vous-même ce bonheur suprême. Quel malheur pour moi si j'eusse été contrainte de suivre quelque orgueilleux chevalier, et de vivre enfermée dans le ténébreux château d'un oppresseur de ce pays! Ici il n'y a point de château, point de murs qui me séparent d'un peuple que je peux rendre heureux.

RUDENZ. Cependant comment me dégager, comment rompre les liens où, insensé que j'étais, je me suis laissé enlacer?

BERTHE. Il faut les rompre avec le courage d'un homme ferme et résolu. Quoi qu'il puisse arriver, restez au millieu de vos concitoyens, c'est là le poste où votre devoir vous a placé. (*On entend un bruit de cors de chasse dans le lointain.*) La chasse se rapproche, il faut nous séparer.

Combattez pour votre patrie, vous combattrez pour l'amour. Songez qu'un même ennemi nous opprime tous, et qu'une même liberté nous doit affranchir tous. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE III.

Le théâtre représente une prairie devant Altdorf. On voit des arbres sur le devant: Au fond du théâtre le chapeau est placé sur une perche. L'horizon est terminé par la chaîne du Bannberg, au dessus duquel s'élèvent des montagnes neigeuses.

FRIESSHARDT et LEUTHOLD montent la garde.

FRIESSHARDT. C'est bien inutilement que nous montons la garde ici: personne n'y passe et ne vient saluer ce chapeau. Il y avait pourtant d'ordinaire autant de monde ici qu'au marché; mais depuis que cet épouvantail est suspendu à cette perche, la place est devenue déserte.

LEUTHOLD. En dépit de nous, nous ne voyons ici que quelque misérable qui vient de temps en temps tirer son bonnet déguenillé; mais tout ce qu'il y a d'honnêtes gens aime mieux faire le grand tour du village que de venir se courber devant le chapeau.

FRIESSHARDT. Ils seront forcés de traverser la place à midi lorsqu'ils sortiront de la maison de ville; j'ai déjà manqué faire quelque bon coup. Personne ne songeait à saluer le chapeau; le curé Rosselmann s'en aperçoit; il revenait de visiter un malade, alors il se place avec le saint-sacrement précisément devant ce mât; le sacristain le suit et sonne la cloche, aussitôt tout le monde se met à genoux, et moi aussi; mais c'est le saint-sacrement qu'ils ont salué, et non pas le chapeau.

LEUTHOLD. Écoute, camarade, je commence à trouver que nous sommes là comme au carcan devant ce chapeau; en effet, n'est-ce pas une honte pour un homme d'armes d'être en faction devant un simple chapeau? Tout homme de

cœur doit nous mépriser. — Faire la révérence à un chapeau, il faut avouer que c'est une ridicule ordonnance.

FRIESSHARDT. Et pourquoi ne pas saluer un chapeau? Ne salues-tu pas fort souvent une tête sans cervelle?

SCÈNE IV.

Les précédents: HILDEGARDE, MATHILDE et ÉLISABETH arrivent avec leurs enfants et tournent autour du mât.

LEUTHOLD. Oui, tu es aussi un zélé et officieux coquin, et tu ferais volontiers du mal à ces braves gens. Pour moi, salue qui voudra ce chapeau, je ferme les yeux là-dessus et je ne vois rien.

MATHILDE. Mes enfants, voici ce qui représente le gouverneur, montrez-lui du respect.

ÉLISABETH. Dieu veuille qu'il nous quitte en ne nous laissant que son chapeau, le pays n'en sera pas plus malheureux.

FRIESSHARDT *les renvoyant.* Retirez-vous, misérable troupeau de femmes, on n'a pas besoin de vous ici; envoyez vos maris, nous verrons s'ils ont le courage de braver notre consigne. (*Les femmes et les enfants se retirent.*)

SCÈNE V.

Les précédents; GUILLAUME TELL, WALTER; Tell tient son arbalète et donne la main à son fils Walter. Ils passent devant le chapeau sans y faire attention et arrivent sur le devant de la scène.

WALTER *en montrant le Bannberg.* Mon père, est-il vrai que là haut sur cette montagne le sang coule des arbres, lorsqu'on les frappe à coups de hache?

TELL. Qui t'a dit cela, mon enfant?

WALTER. C'est le maître berger. Il dit que ces arbres sont enchantés, et que la main de celui qui les endommage sort de la fosse après sa mort.

TELL. Ces arbres ont quelque chose de surprenant, il est vrai. Vois-tu là-bas dans le lointain ces hautes montagnes blanches dont les pics se perdent dans les cieux?

WALTER. Ce sont les glaciers qui font entendre un si grand bruit pendant la nuit, et d'où tombent les avalanches.

TELL. C'est cela, et ces avalanches auraient depuis longtemps englouti sous leur masse le bourg d'Altdorf, si les arbres qui sont au dessus de nous ne préservaient la ville, comme un puissant rempart.

WALTER *après un moment de réflexion.* Mon père, existe-t-il des pays où il n'y ait pas de montagnes?

TELL. Lorsqu'on descend nos montagnes, et que s'abaissant toujours on suit le cours de nos fleuves, on arrive dans une vaste contrée toute ouverte. Là les ondes cessent de mugir ; des rivières tranquilles y coulent doucement leurs flots paisibles. Nos regards peuvent librement embrasser l'immensité de l'espace. Les moissons y verdissent comme de vastes et magnifiques prairies, et la terre semble un jardin bien cultivé.

WALTER. Mais, mon père, pourquoi ne descendons-nous pas bien vite dans ce beau pays, au lieu de vivre ici dans une tourmente et une anxiété continuelle?

TELL. Ce pays dont je te parle est fertile et beau comme un paradis, mais ceux qui l'habitent ne recueillent pas les riches moissons qu'ils ont semées.

WALTER. Ne possèdent-ils pas, comme toi, librement leur propre héritage?

TELL. Les champs appartiennent à l'évêque et au roi.

WALTER. Cependant ils peuvent chasser librement dans les forêts?

TELL. Le gibier et les oiseaux appartiennent au seigneur.

WALTER. Mais alors ils peuvent pêcher librement dans les rivières, n'est-ce pas?

TELL. Les rivières, la mer, le sel, sont la proprieté du roi.

WALTER. Quel est donc ce roi que tous redoutent?

TELL. C'est celui qui les nourrit et les protége.

WALTER. Ils n'ont donc pas assez de courage pour se protéger eux-mêmes?

TELL. Chez eux le voisin se méfie sans cesse de son voisin.

WALTER. Mon père, je vivrais trop gêné dans ce grand pays; je préfère rester ici au dessous des avalanches.

TELL. Tu as raison, mon enfant, il vaut mieux être menacé par les glaciers que par la méchanceté des hommes. (*Ils veulent continuer leur route.*)

WALTER. Mais vois donc, mon père, ce chapeau attaché sur un mât.

TELL. Que nous importe ce chapeau? Allons, suis-moi. (*Au moment où il veut se retirer, Friesshardt vient à sa rencontre et le menace de sa hallebarde.*)

FRIESSHARDT. Au nom de l'empereur, arrêtez! N'allez pas plus loin.

TELL *saisit la hallebarde.* Que voulez-vous? Pourquoi m'arrêter ainsi?

FRIESSHARDT. Vous avez enfreint la consigne; il faut nous suivre.

LEUTHOLD. Vous n'avez pas salué le chapeau.

TELL. Ami, laissez-moi poursuivre ma route.

FRIESSHARDT. Allons, allons! en prison!

WALTER. Mon père en prison! Au secours! au secours! (*Il court çà et là en criant*: Venez à nous, mes amis! Mes braves amis, défendez-nous! Ils nous font violence; ils veulent le conduire en prison.

SCÈNE VI.

Les précédents: LE CURÉ ROSSELMANN, PETERMANN LE SACRISTAIN et trois autres HABITANTS.

PETERMANN. Qu'y a-t-il?

ROSSELMANN. Pourquoi mettez-vous la main sur cet homme?

FRIESSHARDT. C'est un ennemi de l'empereur, c'est un traître.

TELL *le secouant rudement.* Moi, un traître?

ROSSELMANN. Vous vous trompez, mon ami, c'est Tell, un homme d'honneur, un brave citoyen.

WALTER *aperçoit Walter Furst, et court à sa rencontre.* Grand-père, au secours! on fait violence à mon père.

FRIESSHARDT. Allons, en prison.

SCÈNE VII.

Les précédents, WALTER FURST; peu après MELCHTAL et STAUFFACHER.

WALTER FURST. Arrêtez! Je donne caution pour lui; au nom du ciel, Tell, qu'est-il arrivé? (*Melchtal et Stauffacher arrivent.*)

FRIESSHARDT. Il méprise la suprême autorité du gouverneur, et ne veut pas la reconnaître.

STAUFFACHER. Quoi! Tell se serait conduit de la sorte?

MELCHTAL. Tu mens, drôle!

LEUTHOLD. Il n'a pas salué le chapeau.

WALTER FURST. Et c'est pour cela que vous voulez le conduire en prison? Ami, acceptez ma caution, et laissez-le aller en liberté.

FRIESSHARDT. Garde ta caution pour ton propre compte, et laisse-nous faire notre devoir. Allons, qu'il nous suive.

MELCHTAL *aux habitants.* Non, c'est une criante violence; souffrirons-nous qu'on l'emmène impunément sous nos yeux?

PETERMANN. Nous sommes les plus forts; mes

amis, n'endurons pas ceci. Nous devons nous servir mutuellement d'appui.

FRIESSHARDT. Qui osera résister à l'ordre de l'empereur? (*Trois paysans accourent.*)

LES PAYSANS. Nous venons à votre secours. De quoi s'agit-il? Renversons-les.

HILDEGARDE, MATHILDE et ÉLISABETH reviennent.

TELL. Je saurai me secourir moi-même. Allez, mes braves amis, croyez-moi, si j'avais voulu employer la force, leurs hallebardes ne m'auraient pas épouvanté.

MELCHTAL *à Friesshardt.* Essayez de l'enlever au milieu de nous?

WALTER FURST et STAUFFACHER. De la patience, du calme.

FRIESSHARDT, *criant.* A la révolte! à la sédition! (*On entend des cors de chasse.*)

LES FEMMES. C'est le gouverneur qui arrive.

FRIESSHARDT, *élevant la voix.* A la révolte! à la sédition!

STAUFFACHER. Crie, misérable, jusqu'à ce que tu crèves.

ROSSELMANN et MELCHTAL. Veux-tu te taire!

FRIESSHARDT, *encore plus fort.* Secourez, secourez les exécuteurs des lois!

WALTER FURST. Voici le gouverneur. Malheur à nous! Qu'est-ce que ceci va devenir?

SCÈNE VIII.

Les précédents; GESSLER à cheval, un faucon sur le poing; RODOLPHE DE HARRAS, BERTHE, RUDENZ et une suite nombreuse de serviteurs armés de hallebardes, qui forment un vaste cercle autour de la scène.

RODOLPHE DE HARRAS. Place, place au gouverneur!

GESSLER. Allons, qu'ils se rangent. Pourquoi ce peuple s'est-il rassemblé? — Qui a crié au

secours? (*Silence général.*) Qu'était-ce? je veux le savoir. (*A Friesshardt.*) Toi, avance. Qui es-tu, et pourquoi tiens-tu cet homme? (*Il donne son faucon à l'un de ses serviteurs.*)

FRIESSHARDT. Monseigneur, je suis un de vos hommes d'armes; j'ai été placé comme sentinelle près de ce chapeau. J'ai saisi cet homme sur le fait, comme il refusait de le saluer. Je voulais le conduire en prison d'après vos ordres; mais le peuple a voulu me faire violence pour l'enlever.

GESSLER, *après un instant de silence.* Il est donc vrai, Tell, que tu méprises assez l'empereur et moi qui commande ici à sa place, pour oser refuser d'honorer ce chapeau, que j'ai fait suspendre ici pour éprouver l'obéissance de chaque habitant. Tu as montré par là tes mauvaises intentions.

TELL. Pardonnez-moi, mon bon seigneur. Cela est arrivé par inadvertance de ma part, et non par mépris pour vos ordres. Aussi vrai que je me nomme Tell, ce n'est que par inadvertance. Je vous demande grâce; cela ne m'arrivera plus.

GESSLER, *après un moment de silence.* Tell, tu es habile, dit-on, à tirer l'arbalète. On prétend que tu ne manques jamais à toucher le but.

WALTER. Et cela est vrai, monseigneur; mon père abat à plus de cent pas une pomme dans un arbre.

GESSLER. C'est là ton fils, Tell?

TELL. Oui, monseigneur.

GESSLER. As-tu encore d'autres enfants?

TELL. J'ai deux fils, monseigneur.

GESSLER. Et quel est celui que tu aimes le mieux?

TELL. Monseigneur, tous deux me sont également chers.

GESSLER. Eh bien, Tell, puisque tu abats à cent pas une pomme dans un arbre, il faut que tu me donnes ici une preuve de ton adresse. Prends ton arbalête, fort à propos tu la tiens à la main, et dispose-toi à abattre une pomme placée sur la tête de ton fils. Et je te conseille de viser

juste, et d'abattre la pomme du premier coup; car si tu la manques, il t'en coûtera la tête. (*Marques générales d'effroi et de crainte.*)

TELL. Monseigneur, quelle chose horrible m'ordonnez-vous là? Quoi! sur la tête de mon enfant il me faudrait... Non, non, mon bon seigneur, une telle pensée n'a pu vous venir dans l'esprit. Ah! que le Dieu de miséricorde m'en préserve! Non, vous n'avez pu sérieusement exiger pareille chose d'un père.

GESSLER. Tu abattras une pomme de dessus la tête de ton fils. — Je le veux, je l'ordonne.

TELL. Je dirigerais une flèche sur la tête chérie de mon propre enfant? — Plutôt mourir!...

GESSLER. Tu le feras, ou tu mourras, toi et ton fils.

TELL. Je deviendrais le meurtrier de mon enfant! Ah! monseigneur, vous n'avez point d'enfants; vous ne savez pas ce que c'est que les entrailles d'un père.

GESSLER. Eh quoï! Tell, tu deviens tout-à-coup d'une prudence extrême! L'on m'a dit que tu es un rêveur, t'éloignant toujours de la vie commune, et chérissant par-dessus tout, ce qui est extraordinaire. C'est pour cela que j'ai inventé dans ce moment pour toi une action téméraire. Tout autre hésiterait sans doute; mais toi, détournant les yeux, tu vas l'exécuter avec audace.

BERTHE. Ne vous riez pas, seigneur, de ces pauvres gens; vous les voyez pâles et tremblants; ils ne sont pas accoutumés à vous entendre plaisanter.

GESSLER. Et qui vous dit que mes paroles ne sont pas sérieuses? (*Il saisit la branche d'un arbre, et cueille une pomme au dessus de lui.*) Voici la pomme. Faites place. Qu'il prenne sa distance, comme il est d'usage. Je lui donne quatre-vingts pas, ni plus ni moins. Il se vante d'atteindre un homme à cent pas. Tire, maintenant, archer; tire, et ne manque pas ton but.

RODOLPHE DE HARRAS. Grand Dieu! ceci devient sérieux. Enfant, prosterne-toi devant le gouverneur, et supplie-le de te conserver la vie.

WALTER FURST, *bas à Melchtal, qui peut à peine contenir son impatience.* Contenez-vous, je vous en conjure, du calme.

BERTHE *au gouverneur.* Que cela suffise, seigneur: il est inhumain de se jouer plus longtemps de l'angoisse d'un père. Quand même ce pauvre homme aurait mérité la mort pour une faute si légère, Dieu sait qu'il vient de subir une douleur dix fois plus cruelle. Laissez-le retourner en paix dans sa cabane. Il a appris à vous connaître, il se souviendra à jamais de cet instant, lui, et les enfants de ses enfants.

GESSLER. Allons, faites place. Que tardes-tu? tu as mérité la mort, je pourrais t'y condamner, et cependant, regarde bien, j'ai la bonté de mettre ta destinée dans tes propres, dans tes habiles mains. Le coupable que l'on rend maître de son sort ne saurait se plaindre de la rigueur de la sentence. Tu te vantes de la sûreté de ton coup d'œil! eh bien! habile archer, il s'agit dans ce moment de prouver ton adresse; le but est digne de tes efforts, et le prix est immense. Atteindre au centre d'un crible, tout autre peut le faire; mais je le déclare passé maître, celui qui est assez sûr de son art, pour que l'angoisse du cœur ne trouble en rien sa main et son œil.

WALTER FURST *se jetant à ses pieds.* Seigneur gouverneur, nous savons quelle est votre puissance; mais la clémence remplace la justice rigoureuse; prenez la moitié de mes biens, prenez tout, seulement épargnez une telle horreur à un père.

WALTER. Mon grand-père, ne vous mettez pas à genoux devant ce méchant homme. Dites où dois-je me poser? Je ne crains rien pour moi; mon père atteint l'oiseau dans son vol. Il ne manquera pas lorsqu'il y va de la vie de son enfant.

STAUFFACHER. Seigneur gouverneur, l'innocence de cet enfant ne vous touche-t-elle pas?

ROSSELMANN. Oh! n'oubliez pas qu'il est un Dieu dans le ciel, à qui vous rendrez compte de vos actions.

GESSLER *indiquant l'enfant.* Qu'on l'attache là-bas à ce tilleul.

WALTER. M'attacher! non, non, je ne veux pas qu'on m'attache. Je resterai tranquille comme un agneau, et je ne respirerai même pas. Mais si vous me liez, je ne pourrai me contenir, et je me débattrai dans mes liens.

RODOLPHE DE HARRAS. Laisse-toi au moins bander les yeux, enfant.

WALTER. Et pourquoi bander les yeux? Croyez-vous que je redoute la flèche lancée par la main de mon père? Je l'attendrai de pied ferme, et sans cligner de l'œil. Allons, courage, mon père, montre-lui que tu es un habile archer; Il ne le croit pas, il nous voit déjà perdus; en dépit de cet homme furieux, tire, et abats la pomme. (*Il se met contre le tilleul; on place la pomme sur sa tête.*)

MELCHTAL *aux habitants.* Quoi! ce crime s'accomplirait sous nos yeux! Oublierons-nous ainsi nos serments?

STAUFFACHER. Toute résistance est vaine. Nous sommes sans armes, et une forêt de lances nous environne.

MELCHTAL. Ah! que n'avons-nous agi sur-le-champ. Que Dieu pardonne à ceux qui ont proposé ce délai.

GESSLER *à Tell.* Allons, dépêche-toi. Ce n'est pas pour rien que l'on marche toujours armé. Il est dangereux de porter des instruments meurtriers, et le trait peut revenir sur celui qui l'a lancé. Ce droit, que le paysan s'arroge insolemment, offense le seigneur suzerain de ces contrées. Celui qui commande seul doit porter des armes. Contentez donc votre envie, portez des arcs et des flèches; moi, je vous marquerai le but.

TELL *saisit l'arbalète, et y place la flèche.* Écartez-vous; faites-moi place.

STAUFFACHER. Quoi! Tell, vous voulez... Non, jamais... Vous frémissez, votre main tremble, vos genoux fléchissent.

TELL *laisse retomber l'arbalète.* Ma vue se trouble.

LES FEMMES. Dieu du ciel!

TELL *au gouverneur.* Faites-moi grâce de ce coup Voilà mon cœur. Appelez vos soldats, et qu'ils frappent. (*Il découvre sa poitrine avec violence.*)

GESSLER. Je ne veux pas de ta vie, je veux que tu lances ta flèche. Tu es capable de tout, rien ne peut t'effrayer, Tell; tu manies la rame aussi bien que l'arc; aucune tempête ne te fait peur lorsqu'il s'agit de sauver un homme. Allons, libérateur, sauve-toi maintenant, toi qui sauves tout le monde. (*Un combat intérieur s'élève dans l'âme de Tell; ses mains tremblent, ses yeux se dirigent tantôt vers le gouverneur, et tantôt vers le ciel. Tout-à-coup il porte la main à son carquois, en tire une seconde flèche, et la cache dans son sein. Le gouverneur observe tous ses mouvements.*)

WALTER, *sous le tilleul.* Allons, tirez, mon père, je ne crains rien.

TELL. Il le faut. (*Il rassemble toutes ses forces, et s'apprête à tirer.*)

Rudenz, qui pendant tout ce temps a montré la plus grande agitation, mais qui s'est fait violence, s'approche de Gessler.

RUDENZ. Seigneur gouverneur, vous n'irez pas plus loin; cela doit vous suffire; ce n'était qu'une épreuve; vos désirs sont satisfaits. La sévérité manque son but, alors que la prudence la désavoue, et l'arc se brise quand il est trop tendu.

GESSLER. Ayez à vous taire, jusqu'à ce que l'on vous interroge.

RUDENZ. Non, je veux parler, et je l'oserai; la gloire de l'empereur m'est sacrée. Une pareille conduite ne peut qu'attirer une haine générale, et ce n'est pas là la volonté de l'empereur. Oui,

j'ose le soutenir; ma nation ne mérite pas de telles horreurs, et vous n'avez pas reçu le pouvoir de les commettre.

GESSLER. Quoi! vous avez l'audace....

RUDENZ. Quelque tyrannie que vous ayez exercée jusqu'à présent, j'ai gardé le silence, et j'ai détourné les yeux. J'ai comprimé dans mon sein mon cœur bouillant de colère et d'indignation: mais me taire plus longtemps serait trahir à la fois ma patrie et l'empereur.

BERTHE, *se jetant entre lui et le gouverneur.* Dieu! vous ne faites qu'irriter encore plus sa fureur.

RUDENZ. J'ai abandonné ma nation, j'ai renoncé à mes frères, j'ai rompu tous les liens qu'a formés la nature, et cela, pour me joindre à vous. Je croyais faire le bien de tous en appelant sur mon pays le bras tutélaire de l'empereur. Le bandeau tombe de mes yeux, et je me vois, en frémissant, sur le bord d'un affreux abîme. Vous aviez égaré mon âme trop facile, vous aviez séduit mon cœur; je souscrivais donc à la ruine de mes concitoyens!

GESSLER. Téméraire! oses-tu-bien tenir un tel langage à ton seigneur?...

RUDENZ. L'empereur est mon seigneur, et non pas vous. Je suis né libre comme vous, et je suis votre égal en tout et partout; et si vous ne représentiez ici l'empereur, que je respecte alors même qu'on abuse de son pouvoir, je vous aurais déjà jeté le gant, et vous seriez forcé, d'après la loi des chevaliers, de me faire raison. — Oh! vous avez beau faire des signes à vos satellites; je ne suis pas ici sans défense, comme ces braves gens (*montrant les habitants*), je porte une épée, et quiconque m'approchera....

STAUFFACHER *jetant un cri.* La pomme est abattue!.... (*Pendant que tous se tournaient du côté de Gessler et que Berthe s'est jetée entre le gouverneur et Rudenz, Tell a décoché la flèche.*)

ROSSELMANN. L'enfant est sauvé!

PLUSIEURS VOIX. La pomme est abattue! (*Walter Furst chancelle, et est sur le point de s'évanouir, Berthe le soutient.*)

GESSLER, *étonné.* Quoi! ce démon a lancé la flèche!

BERTHE. L'enfant est sauvé; revenez à vous, bon père. (*Tell, après avoir lancé la flèche est resté le corps penché en avant comme s'il voulait la suivre. L'arbalète est tombée de sa main.... Lorsqu'il voit l'enfant venir à lui, il court à sa rencontre, les bras ouverts, et le presse sur son cœur avec un violent transport. Alors ses forces semblent l'abandonner, et il tombe évanoui. Tous sont émus.*)

BERTHE. Bonté du ciel!

WALTER FURST *au père et au fils.* Mes enfants, mes chers enfants!

STAUFFACHER. Dieu soit loué!

LEUTHOLD. Voilà un fameux coup, et il en sera parlé dans les temps les plus reculés.

RODOLPHE DE HARRAS. On parlera de l'adresse de Tell aussi longtemps que les montagnes resteront sur leur base. (*Il présente la pomme au gouverneur.*)

GESSLER. Vrai Dieu! la pomme est percée au milieu; c'est un coup de maître, je dois l'avouer.

ROSSELMANN. Le coup était beau; mais malheur à celui qui l'a forcé à tenter la Providence.

STAUFFACHER. Revenez à vous, Tell; remettez-vous; vous vous en êtes tiré en homme, vous pouvez retourner chez vous en liberté.

ROSSELMANN. Allez, allez, et conduisez l'enfant à sa mère. (*Ils veulent l'emmener.*)

GESSLER. Tell, écoute.

TELL, *revenant.* Qu'ordonnez-vous, monseigneur?

GESSLER. Tu t'étais muni d'une seconde flèche. ....Oh! oui, je l'ai bien observé; qu'en prétendais-tu faire?

TELL, *embarrasse.* Monseigneur, telle est la coutume des archers.

GESSLER. Non, Tell; cette réponse-là ne me suffit pas; tu avais quelque autre intention. Allons,

Tell; dis-moi la vérité franchement et sans crainte; quelle qu'elle soit, je t'assure la vie. A quoi destinais-tu cette seconde flèche?

TELL. Eh bien! monseigneur, puisque vous m'assurez la vie, je vous dirai la vérité toute entière. (*Il tire la flèche de son sein, la montre au gouverneur, en jetant sur lui un regard terrible.*) Si j'avais frappé mon cher enfant, ... avec cette seconde flèche, je vous aurais frappé, vous; .... et ce coup-là certes, je ne l'eusse pas manqué.

GESSLER. Fort bien, Tell; je t'ai assuré de la vie, j'ai donné ma parole de chevalier, je la tiendrai. Cependant, comme je connais tes mauvais desseins, et que je veux être à l'abri de tes flèches, je vais te faire conduire en un lieu où tu ne verras jamais la lumière du jour. — Soldats, qu'on le saisisse, et qu'on le charge de chaînes. (*On attache Tell.*)

STAUFFACHER. Comment, seigneur, vous oseriez traiter de la sorte un homme que Dieu protége aussi visiblement?

GESSLER. Nous verrons si Dieu le délivrera une seconde fois. — Qu'on le conduise sur ma barque; je vais m'y rendre dans un instant; moi-même je veux le conduire à Kussnacht.

ROSSELMANN. Vous ne l'oserez pas; l'empereur lui-même ne l'oserait pas. Cela est contraire à nos lettres de franchise.

GESSLER. Où sont ces lettres de franchise? L'empereur les a-t-il ratifiées? Non, il ne les a pas ratifiées. Avant tout il faut que vous cherchiez à mériter cette faveur par votre obéissance. Vous êtes tous rebelles à l'autorité impériale vous nourrissez un esprit audacieux de révolte; je vous connais tous, je lis au fond de votre cœur. J'enlève dans ce moment cet homme du milieu de vous; mais vous êtes tous coupables comme lui. Ainsi, que celui qui est sage apprenne à se taire et à obéir. (*Il se retire: Berthe, Rodolphe de Harras et sa suite le suivent.*)

SCÈNE IX.

WALTER, FURST, STAUFFACHER, GUILLAUME TELL, WALTER TELL, MELCHTAL, ROSSELMANN, LEUTHOLD, FRIESSHARDT, GARDES, HABITANTS, FEMMES, et ENFANTS.

WALTER FURST, *dans un profond désespoir.* C'en est fait; il a résolu la perte de toute ma famille.

STAUFFACHER *à Tell.* Oh! pourquoi avez-vous ainsi irrité la fureur du tyran?

TELL. Peut-on se contenir lorsqu'on est en proie à de telles douleurs?

STAUFFACHER. Hélas! maintenant c'en est fait, tout est fini; avec vous, nous sommes tous enchaînés, tous asservis.

LES HABITANTS *entoureut Tell.* Avec vous s'évanouit notre dernier espoir.

LEUTHOLD *s'approche.* Tell, ton sort me touche; mais je dois obéir.

TELL. Adieu.

WALTER, *s'attachant à son père avec la plus vive douleur.* Mon père, mon père, mon père chéri!

TELL, *levant les bras au ciel.* Il est là-haut ton père; c'est lui que tu dois invoquer.

STAUFFACHER. Tell, ne dirai-je rien de votre part à votre femme?

TELL *soulève son fils, et le presse avec transport sur son sein.* Mon enfant est sauvé, Dieu me secourra! (*Il s'éloigne rapidement, et suit les gens du gouverneur.*)

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente le rivage oriental du lac des quatre cantons. Des rochers escarpés et d'une forme bizarre terminent la perspective. Le lac est agité, et le bruit terrible des vagues se mêle au tonnerre et aux éclairs.

SCÈNE I.

KUNZ DE GERSAU, UN PÊCHEUR ET SON FILS.

KUNZ. Vous pouvez m'en croire, je l'ai vu de mes yeux, tout s'est passé comme je vous l'ai dit.

LE PÊCHEUR. Tell prisonnier et emmené à Kussnacht; lui, le plus digne homme de la contrée, et dont le bras serait le plus puissant si on avait à combattre pour la liberté!

KUNZ. Le gouverneur le conduit lui-même par le lac: ils étaient prêts à s'embarquer quand j'ai quitté Fluelen; mais la tempête qui commençait déjà, et qui m'a forcé d'aborder ici, peut bien avoir retardé leur départ.

LE PÊCHEUR. Tell dans les fers! Tell au pouvoir du gouverneur! Ah! croyez qu'ils vont l'ensevelir dans quelque profonde prison où il ne reverra plus la lumière du jour; car il doit redouter la juste vengeance d'un homme libre et qu'il a si cruellement excité.

KUNZ. Notre ancien landammann, le noble seigneur d'Attinghausen touche, dit-on aussi, à sa fin.

LE PÊCHEUR. Ainsi se brise la dernière ancre où se rattachait notre espoir; lui seul osait encore élever la voix pour défendre les droits du peuple.

KUNZ. La tempête devient de plus en plus furieuse. Adieu, je vais chercher un gîte dans le village; car il ne faut plus songer à se rembarquer aujourd'hui. (*Il s'en va*).

SCÈNE II.

LE PÊCHEUR, LE FILS DU PÊCHEUR.

LE PÊCHEUR. Tell prisonnier et le baron mort! Que la tyrannie lève maintenant son front audacieux et rejette toute honte! La bouche de la vérité est muette, les yeux clairvoyants sont fermés, le bras qui pouvait nous délivrer est enchaîné.

LE FILS. La grêle tombe en abondance; il ne fait pas bon rester ici, mon père, entrons dans la cabane.

LE PÊCHEUR. O vents, déchaînez vos fureurs; foudres, faites briller vos flammes; nuages, que vos flancs s'entr'ouvrent, et que les eaux tombent du ciel par torrents et inondent la terre! Périssent dans leur germe les générations futures; que les éléments indomptés redeviennent les maîtres de cette contrée; que les ours et les loups règnent de nouveau dans ces lieux devenus déserts; c'est à eux qu'appartient cette terre. Qui voudrait y vivre désormais privé de liberté?

LE FILS. Écoutez comme les vagues mugissent; avec quel fracas ces tourbillons s'agitent; jamais le lac n'a été en proie à une telle tempête.

LE PÊCHEUR. Abattre une pomme sur la tête de son enfant! Rien de pareil a-t-il jamais été ordonné à un père, et la nature ne doit-elle pas montrer par sa fureur combien elle est révoltée? Oh! je ne m'étonnerais pas de voir ces rochers précipités dans le lac, de voir ces pics énormes, ces tours de glace, qui depuis la création sont demeurés immuables, se fondre tout-à-coup; de voir les montagnes s'entr'ouvrir et s'écrouler, les antiques cavernes s'abîmer, et un second déluge inonder les habitations des hommes. (*On entend sonner les cloches au loin*).

LE FILS. Entendez-vous sonner les cloches en haut sur les montagnes? On aura sans doute aperçu quelque barque en péril, et la cloche

avertit tout le monde de se mettre en prières. (*Il grimpe sur une hauteur*).

LE PÊCHEUR. Malheur à la barque qui navigue en ce moment et qui est ballottée par les vagues redoutables. Ici le pilote et le gouvernail deviennent inutiles; la tempête est maîtresse; les vents et les vagues se jouent de la force humaine. Le rivage ne leur offre ni de loin ni de près un abri favorable; les rochers raides et escarpés, loin de leur prêter un asile, ne présentent partout que des flancs nus et inaccessibles.

LE FILS *en montrant la gauche du théâtre.* Mon père, c'est une barque qui vient de Fluelen.

LE PÊCHEUR. Que Dieu secoure les pauvres gens! Quand une fois la tempête a pénétré dans cette enceinte, alors elle s'y débat comme la bête féroce qui s'élance en rugissant contre les barreaux de sa cage de fer, et qui en cherche vainement la porte. De même resserrées dans ces murs de rochers qui s'élèvent jusqu'aux nues, les vagues ne trouvent aucune issue. (*Il monte aussi sur la hauteur*).

LE FILS. Mon père, c'est la barque du gouverneur d'Uri, je la reconnais à son pavillon rouge et au drapeau.

LE PÊCHEUR. Juste Dieu! Oui, c'est lui-même, c'est le gouverneur qui flotte sur cette barque; et elle porte son crime avec lui.... La main de la vengeance céleste n'a pas tardé longtemps à le frapper. Maintenant il reconnaît qu'il y a un seigneur plus puissant que lui. Les vagues n'obéissent pas à sa voix; les rochers ne courbent pas leur tête devant son chapeau. Enfant, ne prie pas, n'essaie pas d'arrêter le bras du juge suprême.

LE FILS. Je ne prie pas pour le gouverneur; je prie pour Tell qui se trouve aussi sur cette barque.

LE PÊCHEUR. O fureur aveugle de la tempête! Faut-il que pour atteindre un coupable, tu fasses

périr tous ceux qui sont avec lui sur la barque !

LE FILS. Voyez, voyez ! ils avaient déjà passé heureusement le rocher de Buggisgrat, mais l'effort d'une vague renvoyée par le Teufelmunster, vient de les rejeter vers le grand rocher d'Axenberg. — Je ne les vois plus.

LE PÊCHEUR. C'est là où est le Hakmesser ; plus d'un bateau s'y est déjà brisé. S'ils ne s'en détournent pas avec prudence, la barque va heurter contre le rocher escarpé qui s'élève à pic au dessus du lac. Ils ont à leur bord un bon pilote, et si quelqu'un peut les sauver, assurément c'est Tell; mais ses bras sont enchaînés.

SCÈNE III.

Les précédents: GUILLAUME TELL. Tell arrive d'un pas précipité; il tient son arbalète à la main, et regarde autour de lui avec surprise; tout annonce en lui la plus grande agitation. Arrivé au milieu du théâtre, il se prosterne, étendant tantôt ses mains vers la terre, tantôt vers le ciel.

LE FILS DU PÊCHEUR, *l'apercevant.* Voyez, mon père, si vous reconnaissez cet homme, qui se jette là-bas à genoux ?

LE PÊCHEUR. Il touche le sol de ses mains, et semble être tout-à-fait hors de lui.

LE FILS DU PÊCHEUR *s'avançant sur la scène.* Que vois-je ? Mon père, mon père, venez ! Regardez !

LE PÊCHEUR *s'approche.* Qui est-il ? Dieu du ciel ! quoi ! c'est Tell ! Comment êtez-vous venu ici ? Parlez.

LE FILS. N'étiez-vous pas prisonnier et enchaîné sur cette barque ?

LE PÊCHEUR. Ne vous conduisait-on pas à Kussnacht ?

TELL *se relève.* Je suis libre !

LE PÊCHEUR et SON FILS. Libre ! miracle de Dieu !

LE FILS. D'où venez-vous ?

TELL. De la barque.

LE PÊCHEUR. Comment?

LE FILS DU PÊCHEUR *en même temps*. Le gouverneur, où est-il?

TELL. A la merci des vagues.

LE PÊCHEUR. Est-il possible? Mais vous, comment êtes-vous ici? Comment avez-vous pu échapper à vos liens et à la tempête?

TELL., Par la providence miséricordieuse de Dieu. Écoutez.

LE PÊCHEUR et SON FILS. Parlez, parlez.

TELL. Vous savez ce qui s'est passé à Altdorf?

LE PÊCHEUR. Je sais tout cela. Parlez.

TELL. Vous savez donc que le gouverneur m'a fait saisir et charger de chaînes, et qu'il prétendait me conduire à Kussnacht dans son château.

LE PÊCHEUR. Et qu'il s'est embarqué avec vous à Fluelen. Nous savons tout cela; dites comment vous vous êtes échappé.

TELL. J'étais gisant dans la barque, attaché par des liens resserrés, sans défense et tristement résigné. Je n'espérais plus revoir la douce lumière du soleil, ni les traits chéris de ma femme et de mes enfants, et désespéré je laissais errer mes regards sur la vaste étendue des flots.

LE PÊCHEUR. Pauvre homme!

TELL. Nous naviguions tranquillement, le gouverneur, Rudolphe de Harras, les hommes d'armes et moi. Mon carquois et mon arbalète étaient placés à l'extrémité de la barque près du gouvernail. Arrivé non loin d'ici, près du petit rocher d'Axenberg, nous nous sommes vus, par un coup de la Providence, assailis par une tempête terrible et furieuse, qui sortait tout-à-coup des défilés du Saint-Gothard. Les rameurs ont perdu courage, et tous se voyaient déjà la proie des flots. Dans ce moment, je vis un des gens du gouverneur aller à lui, en lui adressant ces paroles que j'entendais: „Vous voyez votre danger et le nô-„tre, monseigneur; la mort est là devant nous; la „frayeur a troublé les esprits de nos rameurs et

„ils ne sont point habiles dans leur métier; mais „vous avez ici Tell, c'est un homme vigoureux et „accoutumé à conduire une barque: si dans notre „péril nous avions recours à lui?" Alors le gouverneur me dit: „Tell, si tu crois pouvoir nous „arracher à la tempête, je te ferai ôter tes liens." J'ai répondu: „Oui, monseigneur, j'espére, avec „l'aide de Dieu, pouvoir nous tirer de là." Aussitôt on me délivre de mes liens, je me place au gouvernail, et je manœuvre de mon mieux. Cependant je jetais un regard détourné tantôt sur l'endroit où était posée mon arbalète, tantôt j'observais avec soin le rivage, en y cherchant quelque pointe où je pusse m'élancer. Alors j'ai remarqué un rocher aplati qui s'avance dans le lac...

LE PÊCHEUR. Je le connais, c'est au pied du grand Axenberg; mais je n'aurais pas cru possible... Non, je le croyais trop escarpé pour pouvoir y atteindre en s'élançant de la barque?

TELL. Je crie aux rameurs de manœuvrer rapidement jusqu'à ce rocher: „Après cela, leur dis-je, le „plus grand danger sera passé." — Et quand par un prompt effort nous y avons touché, j'invoque la miséricorde de Dieu, et appuyant de toutes mes forces la poupe vers le rocher, je saisis mon arbalète, et m'élance avec effort sur la cime aplatie, repoussant d'un pied vigoureux la barque loin du rivage, sur les abîmes du lac, où, si Dieu le veut ainsi, elle sera engloutie par les vagues. C'est ainsi que me voilà délivré de la fureur des tempêtes et de la méchanceté du plus cruel des hommes.

LE PÊCHEUR. Tell, Tell, le Seigneur a fait pour vous sauver un miracle évident. C'est à peine si je puis en croire mes sens. Mais, dites-moi, où allez-vous vous cacher? Car vous n'êtes pas en sûreté si le gouverneur échappe à la tempête.

TELL. Je lui ai entendu dire, pendant que j'étais enchaîné sur la barque, qu'il voulait débarquer à Brunnen, et de là me conduire à son château en passant par Schwitz.

LE PÊCHEUR. Il voulait donc s'y rendre par terre?

TELL. Il se le proposait.

LE PÊCHEUR. Dans ce cas, songez à vous cacher promptement. Dieu ne vous tirerait pas deux fois de ses mains.

TELL. Indiquez-moi le chemin le plus court pour aller à Arth et à Kussnacht.

LE PÊCHEUR. La grande route passe par Steinen. Mais mon fils peut vous conduire par un chemin plus court et moins fréquenté, et qui passe par Lowerz.

TELL, *lui prenant la main.* Que Dieu vous récompense du service que vous me rendez; adieu. (*Il part, puis revient sur ses pas.*) N'avez-vous pas aussi prêté serment au Rutli? Il me semble avoir entendu prononcer votre nom?

LE PÊCHEUR. Oui, j'y étais, et j'ai prêté le serment d'alliance.

TELL. Eh bien! obligez-moi donc d'aller sur-le-champ à Burglen; ma femme doit être inquiète sur mon sort; dites-lui que je suis libre et en sûreté.

LE PÊCHEUR. Mais où lui dirai-je que vous avez dirigé votre fuite?

TELL. Vous trouverez auprès d'elle mon beau-père et quelques autres qui ont juré avec vous au Rutli. Qu'ils soient contents et ne perdent point courage; Tell est libre, et ses bras ne sont plus enchaînés. Bientôt ils apprendront quelque chose de moi.

LE PÊCHEUR. Quel dessein méditez-vous? Confiez-le-moi.

TELL. Quand il sera accompli, le bruit en viendra jusqu'à vous. (*Il sort.*)

LE PÊCHEUR. Va, Jenny, indique-lui la route. Que Dieu soit avec lui, et puisse-t-il accomplir tout ce qu'il a résolu. (*Il sort.*)

SCENE IV.

Le théâtre représente une salle dans le château d'Attinghausen.

LE BARON D'ATTINGHAUSEN est mourant dans un fauteuil. WALTER FURST, STAUFFACHER, MELCHTAL et BAUMGARTEN l'entourent. WALTER TELL est à genoux devant le moribond.

WALTER FURST. C'en est fait de lui, il a cessé d'exister.

STAUFFACHER. Cependant ses traits ne sont pas ceux d'un mort. Voyez, cette plume que je pose sur ces lèvres, s'agite encore. Son sommeil est tranquille, et un doux sourire semble encore l'animer. (*Baumgarten va à la porte, et parle à quelqu'un.*)

WALTER FURST *à Baumgarten.* Qui est là?

BAUMGARTEN *revenant.* C'est dame Hedwige, votre fille; elle veut vous parler, et voir son enfant. (*Walter Tell se relève.*)

WALTER FURST. Puis-je la consoler? n'ai-je pas moi-même besoin de consolations? Toutes les douleurs s'accumulent sur ma tête.

SCÈNE V.

Les précédents: HEDWIGE.

HEDWIGE, *en entrant.* Où est mon enfant? — Laissez-moi, il faut que je voie mon enfant.

STAUFFACHER. Contenez-vous, songez que la mort est dans cette demeure.

HEDWIGE, *s'élançant vers son fils.* Mon Walter, tu m'es donc rendu!

WALTER *dans les bras de sa mère.* Ma pauvre mère!

HEDWIGE. Est-il bien vrai!... M'es-tu rendu sain et sauf? (*Elle l'examine avec une tendre sollicitude.*) Est-il bien possible? A-t-il pu viser sur ta tête? — Comment a-t-il pu le faire? Oh! il ne

faut pas avoir d'entrailles, pour pouvoir lancer une flèche contre son propre enfant!

WALTER FURST. Il l'a fait dans l'angoisse du désespoir, l'âme navrée de douleur; il l'a fait contraint par la force, il y allait de la vie.

HEDWIGE. Ah! s'il avait eu un cœur de père, il serait mort mille fois avant de l'exécuter.

STAUFFACHER. Vous devriez adorer la sagesse miséricordieuse de la Providence, qui s'est si bien manifestée.

HEDWIGE. Eh! puis-je oublier ce qui aurait pu arriver? Dieu du ciel, oui, je vivrais quatre-vingts ans, qu'il me semblerait toujours voir mon enfant là, enchaîné, et son père visant sur sa tête! Je sens sans cesse cette flèche qui vient me percer le cœur.

MELCHTAL. Si vous saviez ce qu'il a eu à souffrir de la part du gouverneur!

HEDWIGE. O cœur insensible des hommes! quand une fois leur orgueil est offensé, ils ne connaissent plus rien, et dans leur aveugle fureur, ils se jouent de la vie d'un enfant et du cœur d'une mère.

BAUMGARTEN. Les malheurs de votre mari ne sont-ils pas assez cruels? Voulez-vous les aigrir par vos reproches injustes? N'avez-vous donc aucune pitié pour ses souffrances?

HEDWIGE *se retourne vers lui, et le regarde avec dédain.* Et vous, vous n'avez donc que des larmes à donner au malheur de vos amis? Qu'attendiez-vous lorsqu'on a chargé de liens le meilleur d'entre vous? Quel secours lui avez-vous donné? Vous avez vu ce crime, et vous l'avez laissé s'accomplir! Vous avez patiemment souffert que votre ami fût enlevé au milieu de vous! Est-ce ainsi que Tell vous avait secouru? S'est-il contenté de vous plaindre lorsque, pressé par les cavaliers du gouverneur, vous aviez devant vous le lac en fureur? Est-ce par de vaines larmes qu'il vous a témoigné sa compassion, quand,

oubliant sa femme et ses enfants, il s'est élancé dans la barque pour vous sauver ?

WALTER FURST. Nous ne pouvions essayer de le délivrer, nous étions en petit nombre et sans armes.

HEDWIGE *embrassant son père.* O mon père ! et vous aussi, vous l'avez perdu. Il est perdu pour son pays, pour nous tous, il nous manque à tous. Hélas ! tous, nous ressentons sa perte ! Dieu préserve son âme du désespoir ! Aucune consolation amie ne peut pénétrer dans la solitude de sa prison. Et s'il devenait malade !... Hélas ! l'humide obscurité de son cachot le rendra sans doute malade. Ainsi que la rose des Alpes pâlit et meurt transplantée dans le vallon marécageux ; de même, lui ne peut vivre qu'avec la lumière du soleil, et au souffle bienfaisant de l'air. Lui, captif ! lui, qui ne respire que liberté ! il ne saurait vivre dans les tristes vapeurs d'un souterrain.

STAUFFACHER. Calmez-vous, nous agirons tous pour le délivrer de sa prison.

HEDWIGE. Et que pourrez-vous tenter sans lui ? Tant que Tell était libre, oui, il y avait encore quelque espoir ; l'innocence avait encore un ami, l'opprimé avait encore un libérateur. Tell vous eût tous délivrés ; mais vous tous réunis, vous ne pouvez réussir à briser ses fers. (*Le baron se réveille*).

BAUMGARTEN. Il se réveille, silence !

ATTINGHAUSEN, *se relevant.* Où est-il ?

STAUFFACHER. Qui ?

ATTINGHAUSEN. Il me délaisse, il m'abandonne à mon heure suprême !

STAUFFACHER. Il parle de son neveu. L'a-t-on envoyé chercher ?

WALTER FURST. On y est allé. Consolez-vous, il a retrouvé son cœur, il est revenu à nous.

ATTINGHAUSEN. Aurait-il élevé la voix en faveur de sa patrie ?

STAUFFACHER. Oui, avec une témérité héroïque.

ATTINGHAUSEN. Pourquoi ne vient-il pas recevoir ma bénédiction dernière? Je sens que ma fin approche avec rapidité.

STAUFFACHER. Non, pas ainsi, mon noble seigneur : ce peu de sommeil vous a fait du bien, et votre œil brille d'un nouvel éclat.

ATTINGHAUSEN. Vivre, c'est souffrir ; et bientôt je ne souffrirai plus; la douleur cesse avec l'espérance. (*Il remarque l'enfant.*) Quel est cet enfant?

WALTER FURST. Bénissez-le, monseigneur c'est mon petit-fils, et il n'a plus de père. (*Hedwige s'agenouille avec l'enfant devant le baron.*)

ATTINGHAUSEN. Hélas! je vous laisse tous, oui, tous orphelins. Malheureux que je suis, mes derniers regards ont vu la ruine de la patrie; était-ce donc pour mourir en voyant toutes mes espérances détruites, que ma vie s'est prolongée au delà de la mesure commune?

STAUFFACHER *à Walter Furst.* Nous quittera-t-il ainsi en proie à une sombre douleur? Ne rendrons-nous pas ses derniers moments plus sereins par quelque rayon d'espérance? (*A Attinghausen.*) Noble seigneur, relevez votre esprit abattu, nous ne sommes pas entièrement abandonnés, nous ne sommes pas perdus sans ressource.

ATTINGHAUSEN. Et qui pourra vous sauver?

WALTER FURST. Nous-mêmes. Apprenez que les trois cantons se sont donné parole de chasser les tyrans; l'alliance est conclue, et un serment sacré nous a liés. Avant qu'une nouvelle année ait commencé son cours, nos desseins seront accomplis, et vos cendres reposeront dans une terre de liberté.

ATTINGHAUSEN. Ah! répétez-le-moi, l'alliance est-elle conclue?

MELCHTAL. A un même jour les trois cantons se soulèveront; tout est prêt; et jusqu'à cette heure le plus profond secret a été gardé, bien que plusieurs centaines de personnes le partagent. La tyrannie marche sur un abîme entr'ouvert; les

jours qui lui restent sont comptés, et bientôt aura disparu jusqu'à ses traces.

ATTINGHAUSEN. Mais les châteaux forts qui dominent le pays?

MELCHTAL. Ils succomberont tous au même jour.

ATTINGHAUSEN. Et les nobles font-ils partie de cette alliance?

STAUFFACHER. Nous comptons sur leurs secours au moment du danger; mais, jusqu'ici il n'y a encore que des paysans qui aient prêté le serment.

ATTINGHAUSEN *se lève lentement, et laisse voir une grande surprise.* Les paysans ont entrepris une telle chose entre eux sans le secours des gentilshommes! ils se sont, à ce point, confiés dans leurs propres forces! Ah! alors ils n'ont plus besoin de nous, nous pouvons sans regret descendre au tombeau, notre temps est fini. La dignité de l'espèce humaine saura se maintenir par une nouvelle puissance. (*Il pose la main sur la tête de l'enfant qui est à genoux devant lui.*) Du moment où la pomme fut placée sur cette tête, datera une liberté nouvelle et meilleure; l'ancien ordre est renversé, les temps sont changés, et au milieu des ruines fleurira une existence nouvelle.

STAUFFACHER *à Walter Furst.* Voyez de quel éclat brillent ses regards. Ce n'est pas la dernière lueur d'une vie qui s'éteint, c'est le rayon éclatant d'une vie nouvelle.

ATTINGHAUSEN. La noblesse descend de ses antiques châteaux pour venir dans les villes prêter son serment de bourgeoisie; déjà l'Uechtland, déjà la Turgovie ont commencé ce mouvement; la noble ville de Berne élève sa tête souveraine; Fribourg devient un rempart assuré de la liberté; l'industrieuse Zurich se soulève; elle arme ses artisans qui forment une troupe guerrière, et la puissance des rois vient se briser devant ses remparts impérissables. (*Il prononce ce qui suit d'un ton prophétique, et ses discours semblent inspirés.*) Je vois les princes

et les seigneurs, couverts de leurs armures, accourir pour combattre un peuple paisible de bergers; une guerre d'extermination est déclarée; les défilés des montagnes sont illustrés par de sanglants combats; le paysan se précipite la poitrine découverte, comme une victime dévouée, au milieu d'une forêt de lances; il les brise; la fleur des gentilshommes est abattue, et la liberté élève son étendard triomphant. (*A Stauffacher et à Walter Furst, en leur prenant les mains.*) Soyez donc fermement unis, fermement et à jamais; qu'aucune contrée ne soit étrangère à la liberté d'une autre contrée. Du haut de vos montagnes veillez à ce que chaque confédéré soit toujours secouru par toute la confédération; soyez unis, à jamais unis .... unis. — (*Il retombe dans son fauteuil et expire. Ses mains inanimées tiennent encore les mains de Furst et de Stauffacher. Ceux-ci le regardent encore quelques instants en silence, puis ils s'éloignent en proie à leur douleur. Pendant ce temps, les gens du baron sont entrés, ils s'approchent tous avec des marques d'une plus ou moins vive émotion. Quelques uns s'agenouillent auprès de lui, et arrosent ses mains de leurs larmes. Pendant cette scène muette on sonne la cloche du château.*)

SCÈNE VI.

Les précédents; RUDENZ, il entre avec précipitation.

RUDENZ. Respire-t-il encore? Oh! dites, peut-il encore m'entendre?

WALTER FURST *lui montre le baron en détournant le visage.* Vous êtes maintenant notre seigneur suzerain et protecteur; et ce château a un autre maître.

RUDENZ *aperçoit le corps inanimé d'Attinghausen, et paraît en proie à une violente douleur.* Bonté de Dieu! mon repentir a été trop tardif; que n'a-t-il pu vivre encore quelques instants de plus pour voir le changement de mon cœur? Pendant qu'il

jouissait encore de la lumière, j'ai méprisé ses discours sincères. Maintenant il n'est plus, il nous a quittés pour jamais, et il me laisse le poids d'une faute non expiée. Ah! dites-moi, a-t-il emporté quelque ressentiment contre moi?

STAUFFACHER. Il a appris en mourant ce que vous avez fait, et a béni le courage avec lequel vous avez osé parler.

RUDENZ *se met à genoux devant le baron.* Oui, restes sacrés de celui que je chérissais, dépouille inanimée, je le jure sur ces mains que la mort a glacées, j'ai rompu pour toujours tous les liens qui m'attachaient aux étrangers; je suis revenu à mes concitoyens, je suis et veux être de toute mon âme un citoyen de la Suisse. (*Il se relève.*) Pleurez sur votre ami, sur votre père à tous, mais ne vous découragez pas. Ce n'est pas de ses seules richesses que je suis héritier, il m'a aussi légué son cœur et son âme, et ma jeunesse pleine de force acquittera tout ce que sa respectable vieillesse vous devait encore. Homme vénérable, donnez-moi votre main, et vous aussi la vôtre Stauffacher et Melchtal. Oh! n'hésitez pas, ne vous détournez pas, recevez mon serment et mes vœux.

WALTER FURST. Donnez-lui votre main, son cœur qui revient à nous mérite notre confiance.

MELCHTAL. Vous avez montré du mépris aux paysans; parlez, que devons-nous attendre de vous?

RUDENZ. Oubliez l'erreur de ma jeunesse.

WALTER FURST. Soyez unis, telle a été la dernière parole de celui qui était notre père; souvenez-vous-en.

MELCHTAL. Voici ma main; la promesse d'un paysan, monseigneur, est aussi une parole sacrée. Que seraient les chevaliers sans nous? Notre condition est plus ancienne que la leur.

RUDENZ. Je l'honore, et mon épée la protégera.

MELCHTAL. Seigneur baron, le bras qui sait dompter un sol ingrat et qui le féconde, sait aussi protéger la vie d'un homme.

RUDENZ. Eh bien, vous défendrez ma vie et je défendrai la vôtre; ainsi notre union doublera notre force. Mais à quoi bon ces paroles, tant que notre patrie est la proie d'une tyrannie étrangère? Quand notre sol sera délivré de ses ennemis, alors il sera temps de règler paisiblement nos droits. (*Après un momemt de silence.*) Vous vous taisez, vous n'avez rien à me dire? En quoi! ne suis-je pas encore digne de votre confiance? Eh bien, je vais donc contre votre gré entrer dans le secret de votre alliance. Vous avez délibéré, vous avez prêté serment au Rutli, je le sais; oui, je sais tout ce que vous y avez arrêté, et, bien que je ne l'aie pas appris de vous, je ne l'ai pas moins gardé comme un dépôt sacré. Jamais, croyez-moi, je n'ai été l'ennemi de mon pays, et jamais je n'ai rien projeté contre vous; mais vous avez tort d'en différer l'exécution; le temps presse, les circonstances sont impérieuses; Tell a déjà été la victime de vos délais.

STAUFFACHER. Nous avons juré d'attendre jusqu'aux fêtes de Noël.

RUDENZ. Je n'étais pas avec vous, je n'ai rien juré; quant à vous, différez: mais moi je vais agir.

MELCHTAL. Quoi, vous voudriez....?

RUDENZ. Je me compte maintenant parmi les protecteurs du pays, et mon premier devoir est de vous délivrer.

WALTER FURST. Confier à la terre cette dépouille chérie, voilà votre premier, votre plus sacré devoir.

RUDENZ. Quand nous aurons affranchi cette contrée, alors nous déposerons sur le cercueil la couronne encore fraîche de la victoire. O mes amis, je n'ai pas seulement à combattre les tyrans pour votre cause, j'ai aussi la mienne à défendre: écoutez-moi, et sachez que ma chère Berthe a disparu; elle a été secrètement enlevée du milieu de nous avec une audace criminelle.

STAUFFACHER. Comment! le tyran se serait

permis une pareille violence envers une personne libre et noble?

RUDENZ. Mes amis, je vous ai promis mon secours, et il faut que je commence par implorer le vôtre. On m'a enlevé, ma bien-aimée; qui sait où ces misérables l'auront cachée? A quelle violence ils auront osé se porter pour contraindre son cœur à un hymen abhorré? Oh! ne m'abandonnez pas; aidez-moi à la délivrer; elle vous chérit, et elle mérite par son amour pour la patrie que tous les bras s'arment pour elle.

WALTER FURST. Que voulez-vous entreprendre?

RUDENZ. Le sais-je? Hélas! dans cette obscurité qui enveloppe son sort, dans les affreuses angoisses de mon incertitude, je ne sais m'attacher à aucune idée fixe; une seule chose est claire dans mon âme, c'est que je ne pourrai la retrouver que sous les débris de la tyrannie renversée, et que nous devons attaquer les forteresses pour pénétrer dans la prison où elle est peut-être ensevelie.

MELCHTAL. Venez, conduisez-nous. Nous vous suivrons. Pourquoi différer jusqu'à demain ce qui peut être tenté dès aujourd'hui? Quand nous avons fait le serment au Rutli, Tell était libre, et la tyrannie n'était pas encore parvenue au comble de l'horreur. Le temps nous a imposé de nouveaux devoirs; et qui d'entre nous serait assez lâche pour parler maintenant de délais?

RUDENZ *à Walter Furst et à Stauffacher.* Pendant ce temps-là, armez-vous et soyez prêts à agir. Attendez que des signaux de feu soient allumés sur la montagne: la nouvelle de notre victoire vous parviendra ainsi plus vite que par un messsage, et quand vous verrez briller ces heureuses flammes, précipitez-vous sur l'ennemi avec la rapidité de la foudre, et renversez l'édifice de la tyrannie. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE VII.

Le théâtre représente un chemin creux près de Kussnacht. On y descend à travers les rochers; sur le devant on en distingue un qui forme un avancement que semblent cacher des broussailles.

TELL *arrive; il tient son arbalète.* Il faut qu'il passe par ce chemin creux, aucune autre route ne peut le conduire à Kussnacht. C'est ici que je vais accomplir mon dessein; l'occasion est favorable. Je me cacherai derrière ces arbrisseaux, et de là ma flèche l'atteindra; le chemin est étroit, il ne sera point entouré de sa suite. Règle tes comptes avec le ciel, gouverneur; c'en est fait de toi, ton heure est arrivée.

„Je vivais paisible et innocent; je n'avais jamais dirigé mes traits que sur les animaux des forêts; ma pensé était vierge de sang. Tu m'as arraché à mon repos, tu as changé en noir venin des pensées pieuses et douces, tu m'as accoutumé aux actions monstrueuses. Celui qui a pris pour but la tête de son enfant, peut bien aussi percer le cœur de son ennemi.

„Gouverneur, il faut que je préserve de ta fureur les tendres épouses, les innocents et malheureux enfants. Lorsque, d'une main tremblante, j'ai tendu mon arc, lorsque par un amusement cruel et infernal, tu m'as contraint à tirer ma fléche sur la tête de mon enfant, lorsque tu me voyais sans défense, au désespoir et suppliant devant toi, alors, dans le silence de mon âme je me suis promis, j'ai juré par un serment terrible, entendu de Dieu seul, que ton cœur serait le premier but où j'enverrais une fléche. Ce que j'ai juré dans ce moment d'horrible souffrance est un devoir sacré, et je veux m'en acquitter.

„Tu es mon seigneur et le lieutenant de mon empereur, mais l'empereur ne se serait pas permis ce que tu n'as pas craint de faire. Il t'a envoyé pour rendre la justice, sévèrement peut-être,

puisqu'il est irrité, mais il n'a pas voulu que tu pusses impunément te faire un jeu cruel du meurtre et du carnage; il y a un Dieu pour venger et pour punir. (*Il regarde sa flèche.*)

O toi, qui as été l'instrument d'une douleur si amère, et qui maintenant est tout mon bien, mon précieux trésor, je vais te diriger sur un but qui a été inaccessible aux plus touchantes prières, mais qui ne te résistera pas; et toi, ô arc fidèle, qui si souvent m'as bien servi pour d'innocents plaisirs, ne m'abandonne pas dans ce moment important et terrible; encore cette fois seulement, que ta corde lance comme de coutume une flèche rapide! Ah! si elle allait s'échapper sans force de ma main, je n'en ai pas une seconde .... (*Des voyageurs traversant la scène.*)

„Je vais m'asseoir sur ce banc de pierre qui invite le voyageur à se reposer un moment, car il n'y a aucune habitation en ce lieu. — Chaque passant succède à l'autre sans délai; ceux qui se rencontrent continuent leur route, étrangers l'un à l'autre, sans s'enquérir mutuellement de leurs peines. — Ici passe le marchand soucieux, et le pélerin légèrement chargé, le moins pieux, le brigand aux regards sombres et le joyeux ménétrier; le colporteur conduisant son cheval qui porte un lourd fardeau, et qui vient des contrées lointaines; car chacune de ces routes conduit aux extrémités du monde. Tous continuent leur chemin s'occupant de leurs affaires .... Et mon affaire à moi, c'est le meurtre! — (*Il s'assied.*)

. . . . . .

„Autrefois, mes chers enfants, lorsque votre père, après une courte absence, rentrait au foyer, c'était pour vous un moment joyeux; jamais il ne revenait sans vous apporter quelque chose; tantôt c'était une belle fleur des Alpes, tantôt un oiseau au brillant plumage tantôt quelque coquilage pétrifié qu'il avait trouvé en parcourant, les montagnes. Aujourd'hui il poursuit une autre proie;

il est assis dans un endroit sauvage, roulant dans sa tête des pensées de meurtre; c'est la vie de son ennemi qu'il veut ravir. Et, cependant, mes chers enfants, c'est encore à vous, à vous seulement qu'il pense maintenant; c'est pour vous défendre, c'est pour protéger votre enfance innocente contre la rage des tyrans, qu'il apprête son arc pour le meurtre. (*Il se lève.*)

J'attends ici une noble proie. Le chasseur passe souvent sans impatience des jours entiers à errer pendant la rigueur de l'hiver, à risquer sa vie en franchissant les rochers, à gravir des murs de glace que parfois il teint de son sang, et tout cela pour atteindre quelque misérable gibier. Ici, j'obtiendrai une plus précieuse récompense, la vie de mon mortel ennemi, de celui qui voulait me faire mourir. (*On entend dans le lointain une musique joyeuse qui s'approche par degrés.*)

„J'ai passé ma vie à manier l'arc, à m'exercer à tirer des flèches. Souvent dans les jeux de village, j'ai atteint le but et obtenu le prix. Aujourd'hui je ferai un coup de maître, le plus beau coup qui puisse être fait dans toute l'enceinte de ces montagnes. (*On aperçoit une noce sur la hauteur, et elle descend dans le chemin creux. Tell la regarde passer appuyé sur son arbalète. Stussi le garde champêtre l'aborde.*)

SCÈNE VIII.

STUSSI, TELL.

STUSSI. C'est la noce du métayer du couvent de Morlischachen : c'est un homme riche qui possède dix grands troupeaux sur les Alpes ; il épouse une fille d'Imensée, et ce soir il y aura grande fête à Kussnacht. Venez avec nous, tous les honnêtes gens sont conviés.

TELL. Je suis un convive trop triste pour une noce.

STUSSI. Si vous avez quelque chagrin, chassez-

le promptement de votre cœur. Jouissez du moment, les temps sont assez tristes à présent ; c'est une raison pour saisir l'occasion de se réjouir. Ici l'on se marie ; ailleurs il y a peut-être des gens qui se font porter en terre.

TELL. Et souvent l'on passe ainsi du plaisir au tombeau.

STUSSI. Ainsi va le monde. Il y a assez de malheurs partout ; une partie du mont Ruiff s'est éboulée, et a enseveli la terre de Glaris.

TELL. Eh quoi ! les montagnes elles-mêmes ? Tout s'écroule donc sur la terre !

STUSSI. Ailleurs aussi se passent des choses surprenantes. Je viens de voir quelqu'un qui arrive de Bade : il m'a raconté qu'un chevalier s'est mis en route pour aller voir le roi. En chemin il a été assailli par un essaim d'abeilles qui se sont tellement attachées à son cheval, que l'animal est tombé mort, et le chevalier est arrivé à pied chez le roi.

TELL. Au plus faible même il a été donné un aiguillon.

SCÈNE IX.

Les précédents : HERMENGARDE arrive avec plusieurs enfants, et se place au milieu du chemin creux.

STUSSI. On craint que cela n'annonce quelque grand malheur, quelque action terrible et contre nature.

TELL. Des actions inouïes se passent chaque jour sans que des signes extraordinaires les présagent.

STUSSI. Certes, heureux celui qui cultive son champ en paix, et dont la vie s'écoule doucement au sein de sa famille.

TELL. L'homme le plus vertueux ne peut pas goûter cette paix, s'il plaît à un méchant voisin de venir la troubler. (*Tell regarde souvent et avec une visible inquiétude vers le haut du chemin.*)

STUSSI. Adieu. Attendez-vous ici quelqu'un ?

TELL. Oui.

STUSSI. Je vous souhaite un heureux retour auprès des vôtres. Êtes-vous d'Uri? Notre gracieux seigneur, le gouverneur, en revient aujourd'hui même.

(*Un voyageur s'avance.*)

LE VOYAGEUR. N'attendez plus le gouverneur aujourd'hui. Les fortes pluies ont fait déborder les rivières, et tout les ponts ont été détruits par le courant. (*Tell se lève.*)

HERMENGARDE *s'avance.* Quoi! le gouverneur ne viendra pas?

STUSSI. Avez-vous quelque chose à lui demander?

HERMENGARDE. Hélas! oui.

STUSSI. Pourquoi lui barrer ainsi le passage dans ce chemin creux?

HERMENGARDE. Ici il ne pourrait m'éviter; il sera forcé de m'entendre.

SCÈNE X.

Les précédents: FRIESSHARDT. Il descend vivement le chemin creux, et crie en entrant sur la scène.

FRIESSHARDT. Que l'on se retire du chemin; monseigneur le gouverneur me suit de près. (*Tell s'éloigne.*)

HERMENGARDE, *vivement.* Le gouverneur arrive! (*Elle descend vivement avec ses enfants sur le devant de la scène.*)

(*Gessler et Rodolphe de Harras paraissent à cheval au haut du chemin.*)

STUSSI *à Friesshardt.* Comment avez-vous pu traverser les torrents, puisque les ponts ont été emportés?

FRIESSHARDT. Nous avions lutté avec les flots en furie, nous ne craignions plus un peu d'eau qui coule des Alpes.

STUSSI. Vous étiez sur le lac pendant cette terrible tempête?

FRIESSHARDT. Oui, nous y étions, et je ne l'oublierai de ma vie.

STUSSI. Oh! restez un moment; racontez-moi cela.

FRIESSHARDT. Laissez-moi; je dois précéder le gouverneur, et annoncer son arrivée au château. (*Il sort.*)

STUSSI. Si la barque eût contenu des gens de bien, ils eussent péri tous cent fois pour une; mais il y des hommes qui sont à l'épreuve de l'eau et du feu. (*Il regarde autour de lui.*) Où donc est allé le chasseur avec qui je parlais? ...

SCÈNE XI.

Les précédents: GESSLER et RODOLPHE DE HARRAS à cheval.

GESSLER. Vous avez beau dire, l'empereur est mon maître, et je dois chercher à lui plaire. Il ne m'a pas envoyé dans ce pays pour flatter le peuple et le traiter avec douceur; il demande obéissance, et il s'agit de savoir si les paysans doivent être seigneurs de cette terre, ou si c'est l'empereur.

HERMENGARDE. Voici le moment favorable, je vais me présenter à lui. (*Hermengarde s'approche avec crainte.*)

GESSLER. Je n'ai pas fait placer ce chapeau à Altdorf par raillerie, ni pour éprouver le cœur de ce peuple; non, depuis longtemps il m'est connu. Je l'ai fait placer pour qu'ils apprennent à courber devant moi leur tête, qu'ils lèvent trop orgueilleusement. J'ai voulu, en élevant ce chapeau au milieu d'un chemin où ils ne peuvent manquer de l'apercevoir, puisqu'ils sont forcés d'y passer chaque jour, leur rappeler leur seigneur dont ils perdaient le souvenir.

RODOLPHE. Le peuple a cependant de certains privilèges.

GESSLER. Qu'il n'est pas temps de discuter.

De grandes choses se préparent, et doivent s'exécuter. La maison impériale veut s'accroître, et ce que le père a glorieusement commencé, il faut que le fils l'achève. Ce petit peuple est un obstacle dans sa route; et à quelque prix que ce soit, il faudra bien qu'il se soumette. (*Ils veulent avancer; Hermengarde se jette à genoux devant le gouverneur.*)

HERMENGARDE. Ayez pitié, monseigneur! grâce, grâce!

GESSLER. Pourquoi m'arrêtez-vous ainsi sur la grande route? Retirez-vous.

HERMENGARDE. Mon mari languit en prison; ses pauvres enfants demandent du pain. Mon puissant seigneur, ayez pitié de notre affreuse misère.

RODOLPHE. Qui êtes-vous? qui est votre mari?

HERMENGARDE. Un pauvre journalier, mon bon seigneur, du mont Riggi, qui s'en allait au bord des précipices faucher l'herbe au-dessus des rochers escarpés, dans des lieux où le bétail n'oserait se risquer.

RODOLPHE *au gouverneur.* Mon Dieu, quelle misérable vie! Je vous en prie, relâchez ce pauvre homme; quelle que soit la faute dont il a pu se rendre coupable, n'est-elle pas expiée par l'horrible métier qui le nourrit? (*A Hermengarde.*) On vous fera justice; venez au château présenter votre requête; ce n'est pas ici le lieu.

HERMENGARDE. Non, non; je ne quitterai point cette place que le gouverneur ne m'ait rendu mon mari. Déja depuis six mois il languit en prison, il attend vainement la sentence du juge.

GESSLER. Femme, prétendez-vous me contraindre à rester ici? Retirez-vous.

HERMENGARDE. Gouverneur, faites-moi justice. Vous êtes juge dans ce pays; au nom de Dieu et de l'empereur, remplissez votre devoir. De même que vous espérez justice dans le ciel, rendez-nous justice sur la terre.

GESSLER. Allons, qu'on chasse de mes yeux ce peuple insolent.

HERMENGARDE, *prenant la bride de son cheval.* Non, non; je n'ai plus rien à perdre; tu ne quitteras pas cette place avant de m'avoir rendu justice. Fronce le sourcil, lance sur moi des regards menaçants, que m'importe? notre misère est si grande, que nous n'avons plus rien à craindre de ta colère.

GESSLER. Femme, retire-toi, ou mon cheval va te fouler aux pieds.

HERMENGARDE. Eh bien! qu'il me passe sur le corps. (*Elle pousse ses enfants par terre, et se précipite avec eux au milieu du chemin.*) Me voici avec mes enfants. Écrase ces malheureux orphelins sous les pieds de ton cheval; ce ne sera pas ta plus mauvaise action.

RODOLPHE. Femme, êtes-vous insensée?

HERMENGARDE, *l'interrompant avec vivacité.* Et ne foules-tu pas depuis longtemps sous tes pieds le peuple que t'a confié l'empereur? Ah! je ne suis qu'une femme; si j'étais homme, je saurais faire autre chose que me prosterner ici dans la poussière. (*On entend de nouveau sur la hauteur la musique de la noce, mais dans le lointain.*)

GESSLER. Où sont mes gens? Qu'on chasse cette femme d'ici, ou je ne me contiendrai plus, et je ferai... ce que je ne veux pas faire.

RODOLPHE. Votre suite n'a pu encore venir jusqu'ici. Une noce leur ferme le passage.

GESSLER. Oui, je suis encore un maître trop indulgent pour ce peuple. Leurs paroles sont encore trop hardies; il n'est pas enchaîné comme il devrait l'être mais tout ceci va changer, je le jure. Je briserai ce caractère altier, je ferai plier cet audacieux esprit de liberté. Je veux faire publier dans cette contrée une loi nouvelle; je veux... (*Une flèche l'atteint. Il porte la main sur son cœur, chancelle et d'une voix étouffée, il ajoute:*) Mon Dieu, faites-moi grâce!

RODOLPHE. Seigneur gouverneur... Grand Dieu! qu'est-ce que cela? d'où est parti le trait?

HERMENGARDE, *se relevant vivement.* Au meurtre! au meurtre!... Il chancelle... il tombe... il est blessé.

RODOLPHE *saute de cheval.* Quel terrible accident!... Dieu! seigneur chevalier, implorez la miséricorde de Dieu; vous êtes un homme mort.

GESSLER. C'est la flèche de Tell. (*Il tombe de cheval dans les bras de Rodolphe de Harras, qui le dépose sur un banc.*)

GUILLAUME TELL paraît sur le haut des rochers.

TELL. Tu as reconnu celui qui t'a frappé; n'en cherche point d'autre. Nos cabanes sont délivrées, l'innocence n'a plus rien à redouter de toi; tu ne nous feras plus de mal. (*Il disparaît derrière les rochers.*)

LE PEUPLE *entre avec précipitation.*

STUSSI. Que se passe-t-il ici? Qu'est-il arrivé?

HERMENGARDE. Le gouverneur vient d'être percé d'une flèche.

LE PEUPLE, *en entrant:* Qui donc a été frappé? (*Tandis que ceux qui sont en tête de la noce arrivent sur le devant de la scène, les autres sont encore sur la hauteur, et la musique continue.*)

RODOLPHE. Il perd tout son sang. Allez, qu'on lui prodigue du secours! qu'on poursuive l'assassin! Malheureux, devais-tu finir ainsi? Pourquoi n'as-tu pas écouté mes conseils.

STUSSI. Aussi vrai que Dieu, le voilà pâle et sans vie.

PLUSIEURS VOIX. Qui a tiré la flèche?

RODOLPHE. Ce peuple est-il en délire, de faire entendre des accords joyeux à l'aspect d'un meurtre? Qu'on se taise! (*La musique cesse, et la foule du peuple s'accroît.*) Seigneur gouverneur, parlez, si vous le pouvez encore: n'avez-vous rien à me confier? (*Gessler fait un signe de la main, et le répète avec vivacité, parce qu'on semble ne l'avoir pas compris assez promptément.* Où dois-je aller? à Kussnacht? Je ne vous com-

prends pas. Oh! ne vous montrez pas emporté, laissez là tout ce qui tient à la terre; songez dans ce moment à vous réconcilier avec le ciel. (*Toute la noce environne le mourant avec une muette horreur et sans émotion.*)

STUSSI. Voyez, comme il pâlit. La mort le frappe maintenant au cœur, ses yeux se ferment.

HERMENGARDE *élève un de ses enfants dans ses bras.* Mon enfant, vois comment un tyran expire.

RODOLPHE. Femmes insensées! n'avez-vous point de sentiment, de repaître vos regards de ce spectacle horrible? — Secourez-le... Aidez-moi! — — Quoi! personne ne m'aidera-t-il à retirer de son sein cette flèche cruelle...?

LES FEMMES *reculent.* Nous, toucher à celui que Dieu a frappé!

RODOLPHE. Eh bien, soyez donc maudites et damnées! (*Il tire son glaive.*)

STUSSI *arrête son bras.* N'essayez pas, seigneur, votre règne est fini. Le tyran de ces contrées est mort. Nous ne souffrirons plus de violence. Nous sommes des hommes libres.

TOUS, *avec tumulte.* La patrie est libre!

RODOLPHE. En sommes-nous venus là! La crainte et l'obéissance ont-elles disparu si promptement? (*Aux hommes d'armes qui arrivent en hâte.*) Vous voyez le meurtre horrible qui vient de se commettre ici. Tout secours est vain; poursuivre l'assassin serait inutile. Des soins plus pressés nous appellent. — En route vers Kussnacht; tâchons de conserver à l'empereur sa forteresse! Maintenant, tout ordre est détruit, les liens du devoir sont rompus et l'on ne peut plus se fier à la fidélité d'aucun homme. (*Il sort avec les hommes d'armes; au même instant entrent six frères religieux.*)

SCENE XII.

Les précédents; SIX RELIGIEUX.

HERMENGARDE. Place, place, voici les frères religieux.

STUSSI. La victime est tombée et les corbeaux arrivent. (*Les religieux forment un demi-cercle autour du mort, et chantent d'une voix sourde:*)

La mort frappe l'homme, prompte comme l'éclair,
Elle ne lui accorde aucun délai;
Elle l'atteint au milieu de sa route,
Et l'enlève dans la plénitude de la vie;
Qu'il soit prêt ou non à partir,
Il faut qu'il comparaisse devant son juge.

(*Pendant que l'on répète les deux derniers vers, la toile tombe.*)

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une place publique près d'Altdorf. Dans le fond, à droite, on voit le château fort d'Uri, avec les échafaudages encore dressés, comme au premier acte; à gauche, on découvre plusieurs montagnes, sur lesquelles de grands feux sont allumés. Le jour commence à poindre; on sonne le tocsin de différents côtés, et dans l'éloignement.

SCÈNE I.

RUODI, KUONI, WERNI, LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES, et plusieurs autres habitants, femmes et enfants.

RUODI. Voyez-vous ces signaux de feu sur la montagne?

LE TAILLEUR DE PIERRES. Entendez-vous sonner les cloches du côté d'Unterwald?

RUODI. Les ennemis sont chassés.

LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES. Les forteresses sont prises.

RUODI. Et nous, habitants d'Uri, nous souffrons

encore sur notre territoire le château du tyran? Sommes-nous donc les derniers à nous déclarer libres . . .?

LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES. Ce joug sous lequel on voulait nous plier, subsisterait encore? Allons, renversons-le.

TOUS. Oui, en bas, en bas, en bas le château!

RUODI. Où est la trompe d'Uri?

LA TROMPE D'URI. Me voici. Que faut-il faire?

RUODI. Montez au clocher, et sonnez de votre trompe; que le bruit en retentisse au loin dans nos Alpes, et que répété par les échos de tous nos rochers, il rassemble en un instant tous les habitants des montagnes. (*La trompe sort.*)

SCÈNE II.

Les précédents; WALTER FURST.

WALTER FURST. Arrêtez, amis, arrêtez! nous ne savons pas encore ce qui se passe à Schwitz et à Unterwald. Attendons leurs envoyés.

RUODI. Pourquoi attendre? Le tyran est mort, le jour de la liberté s'est levé.

LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES. Ces signaux de feu qui éclairent de tous côtés les montagnes n'en disent-ils pas assez?

RUODI. Venez, venez tous! hommes et femmes, mettons la main à l'œuvre. Brisons les échafauds; abattons ces voûtes; renversons ces murailles; qu'il ne reste plus pierre sur pierre.

LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES. Venez, compagnons! Nous saurons bien détruire ce que nous avons bâti.

TOUS. Allons; qu'il soit détruit. (*Ils se précipitent tous vers le château.*)

WALTER FURST. L'élan est donné; je ne puis les retenir.

SCÈNE III.

Les précédents; MELCHTAL et BAUMGARTEN.

MELCHTAL. Eh quoi! ce château existe encore, tandis que Sarnen est en cendres, et le Rossberg renversé de fond en comble!

WALTER FURST. Est-ce vous, Melchtal? Nous apportez-vous la liberté? Dites, ces montagnes sont-elles délivrées de leurs oppresseurs?

MELCHTAL *l'embrasse.* La patrie est délivrée. Réjouissez-vous, homme vénérable, à l'instant où je vous parle, la terre de la Suisse n'est plus foulée par aucun tyran.

WALTER FURST. Oh! dites-moi comment vous vous êtes rendus maîtres de ces châteaux.

MELCHTAL. C'est Rudenz qui, avec un courage noble et audacieux, s'est emparé de Sarnen; et moi, j'avais, la nuit dernière, escaladé Rossberg. Mais apprenez ce qui est arrivé: nous avions déjà chassé les ennemis du château, et nous venions d'allumer, avec des cris de joie, un incendie dont les flammes s'élevaient au ciel, quand Dicthelm, le page de Gessler, s'élance en criant que l'héritière de Bruneck expire au milieu des flammes.

WALTER FURST. Juste Dieu! (*On entend les échafauds s'écrouler.*)

MELCHTAL. C'était dans ce lieu même qu'elle avait été secrètement renfermée par ordre du gouverneur. Rudenz s'élance désespéré; car déjà nous entendions le bruit des poutres qui s'écroulaient, et les cris de détresse de l'infortunée perçaient à travers la fumée.

WALTER FURST. A-t-elle été sauvée?

MELCHTAL. Il fallait de la résolution et de la promptitude; si Rudenz n'eût été que notre seigneur, nous n'eussions pas exposé notre vie pour lui; mais il est notre confédéré, et Berthe a toujours honoré le peuple. Ainsi nous nous sommes courageusement, au risque de nos jours, précipités dans le feu.

WALTER FURST. A-t-elle été sauvée?

MELCHTAL. Oui, elle l'a été. Rudenz et moi nous l'avons emportée à travers les flammes, marchant sur des poutres qui s'abîmaient sous nos pas. Quand elle a été sauvée, et que, revenant à elle, ses yeux se sont levés au ciel, le baron s'est précipité dans mes bras, j'ai reçu ainsi son serment muet d'une alliance éternelle, à l'épreuve de tous les coups du sort, comme elle l'avait été de l'ardeur des flammes.

WALTER FURST. Où est Landenberg?

MELCHTAL. Dans les montagnes de Brunig. Si celui qui a rendu mon père aveugle n'a pas été privé de la lumière, cela n'a pas dépendu de moi. Je l'ai poursuivi, je l'ai atteint dans sa fuite, et l'ai traîné aux pieds de mon père: mon épée était déja levée sur sa tête, quand, implorant la miséricorde du pauvre vieillard aveugle, il a obtenu de lui le don de la vie; il a prêté un serment de bannissement; il le tiendra, et ne cherchera plus à revenir, car il a éprouvé la force de notre bras.

WALTER FURST. Gloire à vous, de ce que le sang n'a pas souillé votre victoire! (*Les enfants traversent la scène en traînant les débris des échafauds.*)

LES ENFANTS. Liberté! liberté! (*La trompe d'Uri retentit avec force.*)

WALTER FURST. Voyez quelle fête! Ces enfants se souviendront encore de ce beau jour lorsque l'âge aura déja blanchi leurs cheveux. (*De jeunes filles portent le chapeau sur une perche; le théâtre se remplit d'une foule de peuple.*)

RUODI. Voici le chapeau devant lequel nous devions nous incliner.

BAUMGARTEN. Dites, qu'en faut-il faire?

WALTER FURST. Juste Dieu! c'est sous ce chapeau qu'était placé mon petit-fils.

PLUSIEURS VOIX. Détruisons ce signe d'un pouvoir tyrannique. Au feu, au feu!

WALTER FURST. Non, conservons-le. S'il a servi d'instrument à la tyrannie; désormais il sera

le symbole éternel de notre liberté. (*Les habitants, hommes, femmes et enfants, se placent d'une manière pittoresque sur les débris des échafauds, et ainsi groupés, ils forment un demi-cercle.*)

MELCHTAL. Nous voici joyeusement placés sur les débris de la tyrannie. Confédérés, ce que nous avons juré au Rutli est maintenant accompli.

WALTER FURST. L'entreprise est commencée, mais elle n'est point achevée; il nous faut encore du courage et une concorde inaltérable. Soyez certains que l'empereur ne tardera pas à vouloir venger la mort de son bailli, et à rétablir ici, par la force, ceux que nous avons chassés.

MELCHTAL. Eh bien! qu'il s'avance avec ses cohortes. Puisque nous avons su chasser l'ennemi du pays, nous saurons bien lui en défendre l'entrée.

RUODI. Il y a peu de défilés par lesquels il peut pénétrer ici; avec notre corps nous lui en fermerons le passage.

BAUMGARTEN. Nous sommes unis par une alliance éternelle; ses armées ne nous intimideront pas.

SCÈNE IV.

Les précédents, LE CURÉ ROSSELMANN et STAUFFACHER.

ROSSELMANN *en entrant.* Quels jugements de Dieu terribles!

LES HABITANTS. Qu'y a-t-il?

ROSSELMANN. Dans quels temps vivons-nous?

WALTER FURST. Dites, qu'est-il arrivé? Ah! c'est vous, seigneur Werner? quelle nouvelle nous apportez-vous?

LES HABITANTS. Qu'y a-t-il?

ROSSELMANN. Écoutez et soyez remplis d'étonnement.

STAUFFACHER. Nous sommes délivrés d'une grande crainte.

ROSSELMANN. L'empereur a été assassiné.

WALTER FURST. Juste ciel! (*Les habitants s'a-*

vancent tumultueusement et entourent Stauffacher.)

TOUS. Assassiné ! quoi ! l'empereur.... ? Dites, l'empereur ?

MELCHTAL. Impossible ! De qui tenez-vous cette nouvelle ?

STAUFFACHER. Elle n'est que trop certaine ; l'empereur Albert est tombé près de Bruck sous les coups des assassins. Un homme digne de foi, Jean Müller nous en apporte la nouvelle de Schaffouse.

WALTER FURST. Quel est l'auteur de cette horrible action ?

STAUFFACHER. L'action devient plus horrible encore par le nom de celui qui l'a commise. C'est son neveu, le fils de son frère, c'est Jean, duc de Souabe, qui l'a commise.

MELCHTAL. Et qui l'a poussé à commettre ce parricide ?

STAUFFACHER. L'empereur retenait son héritage paternel, qu'il réclamait avec impatience ; on disait même qu'il voulait l'en frustrer à jamais, en le forçant de placer sur son front la mître épiscopale. Quoiqu'il en soit, le jeune homme a prêté l'oreille aux pernicieuses suggestions de ses compagnons d'armes ; et d'accord avec les seigneurs d'Esschenbach, de Fégerfeld, de Wart et de Palm, il a résolu, ne pouvant obtenir justice, de se venger de ses propres mains.

WALTER FURST. Et dites-nous comment le crime s'est consommé.

STAUFFACHER. L'empereur descendait de Stein à Bade, pour retourner à Rheinfeld où est la cour ; il était accompagné des princes Jean et Léopold, et d'une suite nombreuse de grands seigneurs. Quand il fut arrivé à la Reuss, au lieu où il faut la traverser en bateau, les assassins s'empressèrent d'entrer les premiers dans le bac, afin que l'empereur se trouvât séparé de sa suite. Après avoir traversé la rivière, au moment où l'empereur passait dans un champ labouré, près

des ruines d'une antique cité construite par les païens, en face du château d'Habsbourg, d'où est sortie sa noble race, le duc Jean l'a frappé d'un poignard dans la gorge, Rodolphe de Palm l'a percé de sa lance, et Esschenbach lui a fendu la tête; l'empereur est tombé dans son sang, assassiné par les siens et gisant sur son propre domaine. Ceux qui auraient pu le défendre voyaient de l'autre rive le crime se consommer; mais, séparés par le torrent, ils ne pouvaient que pousser des cris inutiles; une pauvre femme se trouvait seule dans le chemin, et c'est elle qui a reçu le dernier soupir de l'empereur.

MELCHTAL. Ainsi celui dont l'ambition était insatiable, a fini par descendre au tombeau avant le temps!

STAUFFACHER. Une horrible terreur s'est répandue sur tout le pays, les passages des montagnes sont gardés, chaque canton veille sur ses frontières, l'antique Zurich a fermé ses portes pour la première fois depuis trente ans, tant les meurtriers et plus encore ceux qui veulent punir le crime inspirent de crainte, car la reine de Hongrie, la fière Agnès s'approche, armée de la proscription; elle a abjuré la douceur de son sexe, et veut venger le sang royal de son père sur toute la race des meurtriers, sur leurs serviteurs, sur leurs enfants et les enfants de leurs enfants, et même sur les pierres de leurs châteaux; elle a juré d'immoler des générations entières sur le tombeau de son père, et de se baigner avec délices dans le sang.

MELCHTAL. Sait-on où les assassins ont pris a fuite?

STAUFFACHER. Aussitôt après le crime ils ont fui par des chemins différents, et se sont séparés pour ne plus se revoir sans doute. Le duc Jean doit errer dans les montagnes.

WALTER FURST. Ainsi leur attentat leur sera inutile. La vengeance ne rapporte aucun fruit;

elle se dévore elle-même avec effroi; elle n'a d'autre joie que le meurtre, et la cruauté est le seul de ses désirs qui soit assouvi.

STAUFFACHER. Le crime ne sera d'aucun profit aux assassirs, mais nous recueillerons d'une main pure les fruits heureux de ce sanglant attentat. Nous sommes maintenant délivrés d'une grande crainte; le plus puissant ennemi de notre liberté est tombé, et l'on croit que le sceptre sera transporté de la maison de Habsbourg à une autre famille; l'empire veut maintenant la liberté de son élection.

WALTER FURST *et plusieurs voix.* Avez-vous appris quelque chose à cet égard?

STAUFFACHER. La pluralité des voix s'est déjà prononcée pour le comte de Luxembourg.

WALTER FURST. C'est un bonheur pour nous, d'être restés fidèles à l'empire; maintenant nous avons droit à sa justice.

STAUFFACHER. Le nouvel empereur aura besoin d'amis courageux; il nous protégera contre les vengeances de l'Autriche. (*Les habitants s'embrassent les uns les autres.*)

SCÈNE V.

Les précédents; LE SACRISTAIN PÉTERMANN et un MESSAGER de l'empire.

PÉTERMANN. Voici les vénérables chefs de la patrie.

ROSSELMANN *et plusieurs habitants.* Qu'y a-t-il, sacristain?

PÉTERMANN. Un messager de l'empire apporte cet écrit.

TOUS *à Walter Furst.* Ouvrez-le et lisez.

WALTER FURST *lit:* „La reine Élisabeth aux sages habitants d'Uri, de Schwitz et d'Unterwald; salut et prospérité!

PLUSIEURS VOIX. Que nous veut cette reine? Son empire est fini.

WALTER FURST. „Au milieu de l'extrême dou-

„leur où la plonge son veuvage et la mort san-
„glante de son époux et seigneur, la reine s'est
„ressouvenue de l'antique fidélité et de l'amour
„que la Suisse lui a toujours montré."

MELCHTAL. Du temps de son bonheur, elle n'y a jamais songé.

ROSSELMANN. Silence ! écoutez !

WALTER FURST *lit :* „Elle se persuade que ce
„bon peuple ressentira une juste horreur pour ce
„crime et ses misérables auteurs ; c'est pourquoi
„elle espère que les trois cantons ne prêteront
„aucune assistance aux meurtriers, et qu'au con-
„traire ils feront preuve de fidélité en aidant à
„leur punition et s'efforçant de les saisir ; se sou-
„venant de l'amour et de la faveur que la maison
„de Habsbourg a toujours accordés à la Suisse..."
(*Les habitants témoignent des signes de malveillance.*)

PLUSIEURS VOIX. L'amour et la faveur !

STAUFFACHER. Nous avons été favorisés par Rodolphe de Habsbourg, il est vrai ; mais son fils, en quoi a-t-il mérité notre reconnaissance ? A-t-il ratifié notre lettre de franchise, comme avaient fait tous les empereurs avant lui ? A-t-il rendu la justice d'après d'équitables lois ? A-t-il accordé protection à l'innocence opprimé ? A-t-il seulement voulu entendre les députés que dans notre désespoir nous lui avions envoyés ? Il n'a rien fait de tout cela. Et aurions-nous été obligés de reconquérir nous-mêmes nos droits par notre courage, si nos maux l'avaient touché ? De la reconnaissance pour lui ! Il n'a pas semé pour recueillir ce fruit dans nos vallées. Assis sur un trône élevé, il pouvait être le père du peuple ; il a préféré donner ses soins au seul accroisse-ment de sa famille. Que ceux qu'il a enrichis donnent des larmes à sa mémoire.

WALTER FURST. Nous ne nous réjouissons pas de sa perte, et nous ne gardons plus maintenant le souvenir de nos maux passés ; ils sont loin de nous. Mais venger la mort d'un souverain qui ne

nous a jamais fait aucun bien, et poursuivre des hommes qui ne nous ont fait aucun tort, cela ne nous convient pas, et nous n'en ferons rien ; ce ne pourrait être qu'un libre tribut d'amour, car sa mort nous a affranchis de tout devoir ; nous n'en avons plus aucun à acquitter envers lui.

MELCHTAL. Que la reine exhale son chagrin par des pleurs, que les sanglots de sa douleur accusent le ciel ; ici vous voyez tout un peuple à genoux, remercier ce même ciel de son affranchissement : c'est par l'amour et les bienfaits seulement qu'on peut mériter des larmes (*Le messager sort.*)

STAUFFACHER *au peuple.* Où est donc Tell ? Devrait-il seul nous manquer, lui le fondateur de notre liberté ? C'est lui dont la souffrance a été la plus vive, c'est lui dont l'action a été la plus grande. Allons, allons le trouver dans sa demeure, et saluer notre libérateur à tous. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE VI.

Le théâtre représente le vestibule de la maison de Tell. Le feu est allumé dans le foyer. La porte d'entrée est ouverte.

HEDWIGE, WALTER et GUILLAUME.

HEDWIGE. Votre père revient aujourd'hui, mes enfants, mes chers enfants ; il vit, il est libre, et tous aussi nous sommes libres, et c'est votre père qui a affranchi son pays.

WALTER. Et moi aussi, ma mère, j'ai eu part à tout ceci, et mon nom ne sera pas oublié. Quand j'étais exposé à la flèche de mon père, je n'ai pas eu peur.

HEDWIGE *l'embrasse.* Oui, tu m'as été rendu ; deux fois j'ai eu à remercier le ciel de t'avoir donné le jour, deux fois j'ai souffert pour toi les douleurs maternelles ; tout est fini, tu m'es rendu, je tiens mes deux enfants, et ton père chéri revient aujourd'hui. (*Un moine se présente à la porte de la maison.*)

GUILLAUME. Vois, ma mère vois ce bon religieux; sans doute il vient demander quelque aumône.

HEDWIGE. Fais-le entrer, pour qu'il puisse se rafraîchir; et qu'il soit témoin de la joie qui règne dans cette cabane. (*Elle va dans l'intérieur de la maison, et revient bientôt avec une écuelle.*)

GUILLAUME *au moine.* Entrez, brave homme; ma mère va apporter de quoi vous rafraîchir.

WALTER. Venez, reposez-vous; vous vous remettrez en route lorsque vous aurez repris vos forces.

SCÈNE VII.

Les précédents; LE MOINE; il regarde autour de lui d'un air farouche et avec des traits altérés.

LE MOINE. Où suis-je? dites, dans quelle contrée?

WALTER. Vous êtes donc égaré, puisque vous ne savez pas où vous êtes? Vous êtes ici à Burglen, dans le pays d'Uri, cette route vous conduit dans la vallée de Schachen.

LE MOINE *à Hedwige qui revient.* Êtes-vous seule? Votre époux n'est-il pas chez lui?

HEDWIGE. Je l'attends d'un moment à l'autre; — mais qu'avez-vous? vos traits n'annoncent rien de bon. — Après tout, qui que vous soyez, vous êtes dans le besoin, prenez. (*Elle lui tend l'écuelle.*)

LE MOINE. Quelque altéré que je sois, je ne prendrai rien, avant que vous ne m'ayez promis...

HEDWIGE. Ne me touchez pas; ne vous approchez pas de moi; restez là, si vous voulez que je vous écoute.

LE MOINE. Je vous conjure par ce foyer hospitalier, par la tête chérie de vos enfants, que j'embrasse... (*Il saisit les enfants.*)

HEDWIGE. Homme, que voulez-vous? Éloignez-vous de mes enfants. Vous n'êtes pas un moine; non, vous ne l'êtes pas. La paix devrait habiter

sous cet habit, elle n'est pas peinte dans vos traits.

LE MOINE. Je suis le plus malheureux des hommes.

HEDWIGE. La voix d'un malheureux va droit au cœur, et votre regard ne m'émeut pas.

WALTER *se levant.* Ma mère, voici mon père! (*Il s'élance hors de la maison.*)

HEDWIGE. O mon Dieu! (*Elle veut suivre Walter; mais elle tremble et chancelle.*)

GUILLAUME *courant après son frère.* Mon père!

WALTER *hors de la scène.* Te voilà donc de retour!

GUILLAUME *de même.* Mon père, mon père chéri!

TELL *de même.* Oui, mes enfants, me voici. Où est votre mère? (*Ils entrent.*)

SCÈNE VIII.

Les précédents; TELL.

WALTER. Elle est là près de la porte, sans pouvoir faire un pas; elle tremble de joie et de crainte.

TELL. O Hedwige, Hedwige! mère de mes enfants! Dieu nous a secourus; aucun tyran ne nous séparera plus.

HEDWIGE *le pressant dans ses bras.* O Tell! Tell! quelles angoisses j'ai souffertes pour toi. (*Le moine devient attentif.*)

TELL. Oublie-les dans ce moment, et ne songe qu'au bonheur. Me voici de retour! Cette chaumière est la mienne! Je me retrouve au milieu de tout ce qui est à moi.

GUILLAUME. Mais qu'as-tu fait de ton arbalète, mon père? je ne la vois pas.

TELL. Tu ne la reverras plus. Elle est suspendue dans un lieu consacré: désormais elle ne me servira plus à la chasse.

HEDWIGE. O Tell! Tell! (*Elle recule, et laisse aller ses mains qu'elle tenait dans les siennes.*)

TELL. Qui te cause cet effroi, chère Hedwige?

HEDWIGE. Comment, comment m'es-tu rendu? ... Cette main ... osé-je la toucher? — Cette main ... grand Dieu!

TELL *avec énergie et franchise.* T'a défendue; elle a sauvé la patrie; je puis la lever librement vers le ciel. (*Le moine fait un mouvement brusque. Tell l'aperçoit*) Quel est ce frère religieux?

HEDWIGE. Ah! je l'avais oublié; parle-lui; sa présence me fait frissonner.

LE MOINE *s'approchant.* Etes-vous ce même Tell qui a tué le gouverneur?

TELL. Oui, je ne le cache à personne.

LE MOINE. Vous êtes Tell! Ah! c'est la main de la Providence qui m'a conduit dans votre demeure.

TELL *l'examinant avec attention.* Vous n'êtes pas un religieux; qui êtes-vous?

LE MOINE. Vous avez tué le gouverneur qui vous opprimait, et moi aussi j'ai frappé un ennemi qui me refusait mon bon droit. Il était votre ennemi comme le mien; j'en ai délivré la terre.

TELL *reculant.* Vous êtes ... horreur ...! Enfants, enfants, retirez-vous. Allez, allez, chère Hedwige, sortez d'ici ... Malheureux, vous seriez ...

HEDWIGE. Dieu! qui est-il?

TELL. Ne le demande pas. Retire-toi, retire-toi. Tes enfants ne doivent pas l'entendre. Sortez de la maison; allez loin d'ici; tu ne dois pas te trouver sous le même toit que cet homme.

HEDWIGE. Malheur à nous! Qu'est-ce donc encore? Venez. (*Elle sort avec les enfants.*)

TELL *au moine.* Vous êtes le duc d'Autriche. Oui, c'est vous qui avez frappé l'empereur, votre oncle et votre maître.

JEAN LE PARRICIDE. Il me retenait mon héritage.

TELL. Assassiné votre empereur! Et le soleil vous éclaire encore; la terre ne s'est pas engloutie sous vos pas!

JEAN LE PARRICIDE. Tell, écoutez-moi, avant de.

TELL. Dégouttant du sang de ton père et de ton empereur, tu oses pénétrer sous le toit de l'innocence ? Quoi ! tu oses te montrer aux yeux d'un honnête homme et réclamer les droits de l'hospitalité ?

JEAN LE PARRICIDE. J'espérais trouver chez vous un sentiment de pitié ; car vous aussi vous vous êtes vengé d'un ennemi.

TELL. Malheureux ! oses-tu bien confondre le crime sanglant de l'ambition avec la juste défense d'un père ? Est-ce la tête chérie de ton enfant que tu voulais sauver ? Est-ce la sainteté des asiles domestiques que tu voulais protéger ? As-tu cherché à prévenir la terreur et la ruine des tiens ? J'élève au ciel des mains pures, et je maudis et toi et ton crime ; j'ai vengé les droits sacrés de la nature, que tu as violés. Je n'ai rien de commun avec toi. Tu as assassiné ; moi, j'ai défendu ce que j'avais de plus cher.

JEAN LE PARRICIDE. Vous me voyez au désespoir, sans consolation, et vous me repoussez ?

TELL. Mon cœur frémit, alors que je te parle. Sors, poursuis ta malheureuse route ; ne souille pas la cabane où habite l'innocence.

JEAN LE PARRICIDE *se retourne pour partir.* Non, je ne puis, je ne veux plus supporter une telle existence.

TELL. Et cependant je prends pitié de toi. Dieu du ciel ! si jeune, issu d'une si noble race, le petit-fils de Rodolphe, de mon empereur et de mon maître, poursuivi comme un meurtrier, est là, sur le seuil de ma pauvre cabane, suppliant et desespéré. (*Il se détourne.*)

JEAN LE PARRICIDE. Ah ! si vous êtes capable de pleurer, laissez-vous attendrir sur mon sort. Il est affreux... Je suis un prince... je l'étais... j'aurais pu vivre heureux si j'avais su réprimer l'impatience de mes désirs. Mais l'envie dévorait mon cœur ; je voyais la jeunesse de Léopold, mon cousin, embellie par les honneurs,

élevée pour la souveraineté, et moi, du même âge que lui, j'étais retenu dans une servile minorité.

TELL. Malheureux, ton oncle n'avait-il pas raison de ne point te confier un Etat et des vassaux? ta rage insensée et féroce n'a-t-elle pas pris le terrible soin de justifier la prudence de ses refus? Où sont les complices sanglants de ton crime?

JEAN LE PARRICIDE. J'ignore où les aura conduits la vengeance céleste; je ne les ai pas revus depuis ce malheureux moment.

TELL. Sais-tu que la proscription te poursuit, qu'il est défendu d'être ton ami, qu'il est ordonné d'être ton ennemi?

JEAN LE PARRICIDE. Aussi je m'éloigne de tous les chemins battus; je n'ose frapper à la porte d'aucune cabane, je tourne mes pas vers les lieux déserts. Dans mon effroi, j'erre sans cesse dans ces montagnes, et quand je viens à apercevoir ma propre image dans le ruisseau, je recule épouvanté. Ah! si vous pouvez sentir quelque pitié, si l'humanité vous touche.... (*Il se prosterne devant lui.*)

TELL *se détournant.* Levez-vous, levez-vous.

JEAN LE PARRICIDE. Non, jusqu'à ce que vous m'ayez tendu une main secourable.

TELL. Puis-je vous secourir? Quel secours pouvez-vous recevoir d'un humble mortel? Cependant levez-vous: quelque affreuse que soit votre action, vous êtes homme, vous êtes mon semblable; jamais Tell n'a renvoyé personne sans consolation. Ce que je pourrai faire, je le ferai pour vous.

JEAN LE PARRICIDE *se relève, et saisit vivement sa main.* O Tell! vous tirez mon âme du désespoir.

TELL. Laissez ma main. Partez; vous ne pouvez demeurer ici sans être découvert; et si vous l'êtes, vous ne pouvez compter sur aucun se-

cours. Où pensez-vous, où espérez-vous trouver du repos ?

JEAN LE PARRICIDE. Hélas ! le sais-je ?

TELL. Écoutez ce que Dieu inspire à mon cœur. Partez, allez en Italie, rendez-vous à la cité de Saint-Pierre ; là, jetez-vous aux pieds du pape, confessez-lui votre crime, et rachetez votre âme.

JEAN LE PARRICIDE. Ne me livrera-t-il pas au glaive de la vengeance ?

TELL. Quoi qu'il ordonne, soumettez-vous à sa volonté comme à celle de Dieu.

JEAN LE PARRICIDE. Comment parviendrai-je dans un pays étranger ? les chemins me sont inconnus, et je n'oserai marcher à côté d'un voyageur.

TELL. Je vais vous indiquer la route, écoutez bien. Vous remonterez d'abord le cours de la Reuss, dont les flots écumants se précipitent du haut de la montagne.

JEAN LE PARRICIDE. Ah ! je la vois encore, la Reuss !... C'est sur ses rives que j'ai frappé...

TELL. Le chemin va le long des précipices, quantité de croix l'indiquent ; elles ont été érigées en mémoire des voyageurs ensevelis sous les avalanches.

JEAN LE PARRICIDE. Je ne redoute pas les horreurs de la nature, pourvu que je puisse apaiser les tourments de mon cœur.

TELL. Jetez-vous à genoux devant chaque croix, et là expiez votre faute par les larmes d'un ardent repentir. Vous pourrez suivre heureusement ce terrible chemin ; car les tourbillons du vent ne s'agitent point sur les flancs glacés de la montagne. Vous parviendrez ainsi jusqu'au pont : s'il ne s'écroule point sous vos pas criminels, si vous êtes assez heureux pour le traverser, une sombre issue se présente dans les rochers ; le jour n'y a jamais pénétré : vous la traverserez, et elle vous

conduira dans une riante et paisible vallée; vous la parcourrez d'un pas rapide; car vous n'oseriez séjourner aux lieux où le repos habite.

JEAN LE PARRICIDE. O Rodolphe! Rodolphe, mon royal aïeul! est-ce ainsi que ton petit-fils devait quitter le sol de ton empire?

TELL. En montant toujours vous arriverez sur le sommet du Saint-Gothard, où deux lacs éternels sont alimentés par les eaux du ciel. Là vous prendrez congé de la terre allemande, et le cours rapide d'un autre torrent vous guidera jusqu'en Italie, où vous trouverez votre salut. (*On entend le ranz-des-vaches, et le son des cors suisses.*) J'entends du bruit. Partez.

HEDWIGE entre précipitamment.

HEDWIGE. Tell, où es-tu? Mon père vient; tous les confédérés s'approchent de ces lieux, en faisant entendre des cris de joie.

JEAN LE PARRICIDE *se cache*. Malheur à moi! Je ne puis rester dans des lieux où règne la joie.

TELL. Va, ma bonne femme. Sers quelque nourriture à cet homme; donne-lui des provisions en abondance, car sa route est longue, et il n'y rencontrera pas de toit hospitalier. — Hâte-toi; ils approchent.

HEDWIGE. Qui est-il?

TELL. Ne le demande pas, et lorsqu'il partira, détourne tes regards, afin que tu ne voies pas la route qu'il prendra. (*Jean le Parricide s'avance vivement vers Tell; celui-ci lui fait un signe de la main et s'éloigne. Lorsque tous deux sont sortis par des côtés opposés, la scène change.*)

SCENE IX.

Le théâtre représente le fond de la vallée en face de la demeure de Tell. Les coteaux qui l'entourent sont remplis pâtres qui forment plusieurs groupes. D'autres arrivent par un sentier qui descend des hauteurs vers le Schachen.

WALTER FURST et les deux enfants de Tell. MEL-

CHTAL et STAUFFACHER s'avancent; d'autres HABITANTS les suivent. Au moment où Tell sort de la cabane, il est reçu avec des cris de joie.

TOUS. Vive Tell! notre sauveur et notre libérateur!

Tandis que les plus proches entourent Tell et l'embrassent entrent RUDENZ et BERTHE. Rudenz serre la main aux confédérés, tandis que Berthe court embrasser Hedwige. La musique se fait entendre du haut de la montagne pendant cette scène muette. Enfin Berthe s'avance au milieu du peuple.

BERTHE. Habitants de ces contrées, confédérés!... recevez-moi dans votre alliance, moi qui la première ai trouvé protection dans cette terre de la liberté. Je confie mes droits à vos vaillantes mains. Voulez-vous me protéger comme votre concitoyenne?

LES HABITANTS. Oui, nous le voulons à la vie, à la mort.

BERTHE. Eh bien! je donne ma main à ce jeune homme; la citoyenne suisse s'unit à l'homme libre.

RUDENZ. Et moi, je déclare libres tous mes vassaux. (*La musique se fait entendre de nouveau, la toile tombe.*)

Collection Les 100 Chefs-d'Œuvre qu'il faut lire

30 c

VOLUMES PARUS et à PARAITRE:

1. **Ed. Poë** . . . . . Le Scarabée d'or. Double assassinat de la rue Morgue.
2. **Musset** . . . . . Les Nuits. Rolla. Le Saule. Don Paez. etc.
3. **Balzac** . . . . . La Grenadière. Le Chef-d'Œuvre inconnu. Jésus-Christ en Flandre.
4. **Corneille.** . . . . . Le Cid. Polyeucte.
5. **Gérard de Nerval** . . . Sylvie. La Main Enchantée.
6. **Musset** . . . . . A quoi rêvent les Jeunes filles. Les Marrons du Feu. Poésies diverses.
7. **Las Cases** . . . . . Napoléon à Sainte-Hélène.
8. **Voltaire** . . . . . Candide.
9. **Shakespeare** . . . . . Roméo et Juliette.
10. **Molière** . . . . . Le Misanthrope.
11. **Musset** . . . . . Namouna. La Coupe et les Lèvres. Poésies diverses.
12. **Béranger** . . . . . Ses plus jolies chansons.
13. **Chateaubriand** . . . . . René. Aventures du dernier Abencerage.
14. **Musset** . . . . . On ne badine pas avec l'amour. Un Caprice. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.
15. **Balzac** . . . . . Mercadet, Homme d'affaires. Comédie en 5 actes.
16. **J.-J. Rousseau** . . . . . Les Rêveries du Promeneur solitaire.
17. **Beaumarchais** . . . . . Le Mariage de Figaro. Comédie en 5 actes.
18. **Shakespeare** . . . . . Le Roi Lear. Drame en 5 actes.
19. **Musset** . . . . . Mimi Pinson. Histoire d'un Merle Blanc. Le Secret de Javotte.
20. **Balzac** . . . . . Le Paix du Ménage. Adieu. Le Réquisitionnaire.
21. **Boileau** . . . . . Le Lutrin vivant. L'Art poétique. Les Satires.
22. **Molière.** . . . . . L'Avare.
23. **Regnard** . . . . . Le Légataire universel.
24. **Racine.** . . . . . Phèdre. Andromaque.
25. **Bernardin de St. Pierre.** Paul et Virginie.
26. **Racine.** . . . . . Les Plaideurs. Britannicus.
27. **Musset.** . . . . . Le Chandelier. Louison.
28. **Corneille.** . . . . . Les Horaces. Cinna.
29. **X. de Maistre** . . . . . Voyage autour de ma chambre. Les Prisonniers du Caucase.

30. **Musset**. . . . . Lorenzaccio.
31. **Racine**. . . . . Bérénice. Bajazet.
32. **Molière** . . . . . Les Femmes savantes.
33. **Musset**. . . . . Carmosine.
34. **Corneille**. . . . . Le Menteur. Nicomède.
35. **La Bruyère** . . . . . Les Caractères.
36. **Beaumarchais** . . . . . Le Barbier de Séville. Comédie.
37. **Voltaire** . . . . . Zadig. Jeannot.
38. **Regnard** . . . . . Les Folies Amoureuses. Le Bal. Comédies.
39. **Balzac**. . . . . Le Colonel Chabert. Gobseck.
40. **Molière**. . . . . Le Bourgeois Gentilhomme.
41. **Musset**. . . . . André del Sarto. Il ne faut jurer de rien.
42. **Racine**. . . . . Mithridate. Iphigénie
43. **A. Chénier** . . . . . Chefs d'œuvre poétiques.
44. **Marivaux** . . . . . Le Jeu de l'Amour et du Hasard. L'Epreuve.
45. **Molière**. . . . . Le Tartuffe. Le Dépit amoureux.
46. **B. Constant** . . . . . Adolphe.
47. **La Fontaine** . . . . . Ses plus belles Fables.
48. **Mme Desbordes-Valmore**. Le Livre des Tendresses.
49. **Racine**. . . . . Esther. Athalie.
50. **Calderon**. . . . . La Dévotion à la Croix. Drame en 5 actes.
51. **Voltaire** . . . . . Ses plus belles Lettres.
52. **Schiller** . . . . . Guillaume Tell. Drame en 5 actes.
53. **Montesquieu** . . . . . Lettres Persanes.
54. **Balzac**. . . . . La Fausse Maîtresse.
55. **Delavigne** . . . . . Les enfants d'Edouard. Drame en 5 actes.
56. **Molière**. . . . . Le Malade imaginaire. La Comtesse d'Escarbagnas.
57. **J.-J. Rousseau** . . . . . Les Confessions. (Pages choisies).
58. **Shakespeare** . . . . . Macbeth. Drame en 5 actes.
59. **Marivaux**. . . . . Les Fausses Confidences. Comédie.
60. **La Rochefoucauld**. . . . Maximes de la Vie.
61. **Abbé Prévost**. . . . . Histoire de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux.
62. **Shakespeare** . . . . . Hamlet. Drame en 5 actes.
63. **Balzac**. . . . . L'Elixir de longue vie. La Messe de l'Athée. Honorine. Une Passion dans le désert.
64. **Shakespeare**. . . . . Le Marchand de Venise. Drame en 5 actes.
65. **Lesage** . . . . . Histoire de Gil Blas de Santillane.
66. **Molière** . . . . . Les Précieuses ridicules. Don Juan. Comédies.
67. **Montaigne**. . . . . Les Essais. (Pages choisies).

68. **Mme de Staël** . . . . . Corinne ou l'Italie. (Pages choisies).
69. **Swift** . . . . . Voyage.
70. **Diderot** . . . . . — Lettres à Melle Voland. Le neveu de Rameau.
71. **Virgile** . . . . . Les Bucoliques et les Géorgiques.
72. **Sedaine** . . . . . Le Philosophe sans le savoir. Comédie en 5 actes.
73. **Gœthe** . . . . . Les Souffrances du Jeune Werther.
74. **Homère** . . . . . Les Batailles de l'Iliade. (Pages choisies).
75. **Shakespeare** . . . . . Othello. Drame en 5 actes.
76. **Molière** . . . . . L'Ecole des Femmes. Critique de l'Ecole des Femmes.
77. **Chamfort et Rivarol** . L'esprit français. (Œuvres choisies).
78. **Mme de Sévigné** . . . . Ses plus belles Lettres.
79. **Aristophane** . . . . . Les Oiseaux. Comédie en 5 actes.
80. **Marivaux** . . . . . Les Surprises de l'Amour. Comédie.
81. **Napoléon** . . . . . Lettres d'amour à Joséphine. Maximes et Pensées.
82. **P.-L. Courier** . . . . . Petits chefs d'œuvre. — Pamphlets et Lettres.
83. **Sophocle** . . . . . Œdipe-Roi. Antigone. Drames antiques.
84. **Bossuet** . . . . . Ses plus belles. Oraisons funèbres.
85. **Schiller** . . . . . La Pucelle d'Orléans. Drame en 5 actes.
86. **Molière** . . . . . Sganarelle. George Dandin.
87. **Chateaubriand** . . . . Rome, Athènes, Jérusalem.
88. **Shakespeare** . . . . . Le songe d'une nuit d'été. Comédie en 5 actes.
89. **Pascal** . . . . . Pensées pour chaque jour.
90. **Stendhal** . . . . . Littérature. Arts et Voyages. (Pages choisies.)
91. **Saint-Simon** . . . . . A la Cour du Grand Roi.
92. **Epictète** . . . . . Manuel du Stoïcien.
93. **Ronsard et son Ecole** . Les poètes de la Pléiade.
94. **Euripide** . . . . . Iphigénie en Aulide. Electre.
95. **Voltaire** . . . . . Les Beaux-Arts et la Littérature sous Louis XIV.
96. **Molière** . . . . . Le Mariage forcé. L'Amour médecin. Le Médecin malgré lui. Comédies.
97. **Perrault et Mme d'Aulnoy** Les plus jolis Contes de fées.
98. **Chateaubriand** . . . . Le Génie du Christianisme. (Pages choisies).
99. **Dante** . . . . . La Divine comédie: L'Enfer.
100. **Molière** . . . . . M. de Pourceaugnac. Amphitrion.

IMPRIMERIE DE G. J. THIEME, NIMÈGUE.

ALLAMA IQBAL LIBRARY
7134

LES SPORTS POUR TOU

Cette collection donne un enseignement préci[s] en petits volumes, très complets et **illustrés par la p[hoto]graphie,** *dont chacun est consacré à un sport spéci[al]*

LA BOXE, anglaise et française, par JULIEN LECLE[RC]

VIGUEUR, SOUPLESSE, BEAUTÉ (Gymnastique suédoise), par HALLING.

LE FOOTBALL, par J. MANCHON, préface de G. RAYMOND.

LA LUTTE, par FÉNÉLON de Bordeaux.

L'AVIRON, par J. MANCHON, préface de P. MAR[IN]

LES SPORTS PÉDESTRES, par JEAN LHERM préface de CAMILLE D'ARS.

LA NATATION, par G. WENNERSTRÖM, préface de J. MANCHON.

L'ATHLÉTISME, par ERN. WEBER.

LE PATINAGE, à glace et à roulette, par P. BONHOMME.

L'AVIATION, par E. WEBER, préface de LEBLANC.

LE TENNIS, par P. RENARD, préface de GERM[AIN]

LA CHASSE, par PIERRE L. DE MORIENCOURT.

LA PÊCHE, par J. LA BOUVIÈRE, préface de VICTOR LEROY.

Paraîtront successivement:

LES SPORTS DE DÉFENSE; LE BILLAR[D] ET LE BOWLING; LE TIR (pistolet, arc); **L'ESCRIME** (fleuret, épée, sabre); **CYCLISME**; etc.

---

40 centimes le volume.

En vente chez tous les Libraires.

THE JAMMU & KASHMIR UNIVERSITY
LIBRARY.

DATE LOANED

Class No. 832-6 Book No. &c 33 G

Vol. _____ Copy _____

Accession No. 7134

BORROWER'S NO.	ISSUE DATE	BORROWER'S NO.	ISSUE DATE